



HAL
open science

Le thermalisme européen au XVIIIe siècle Étude comparative de quelques villes d'eaux. France, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, Allemagne

Lysanne Roux

► **To cite this version:**

Lysanne Roux. Le thermalisme européen au XVIIIe siècle Étude comparative de quelques villes d'eaux. France, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, Allemagne. Histoire. 2009. dumas-00423470

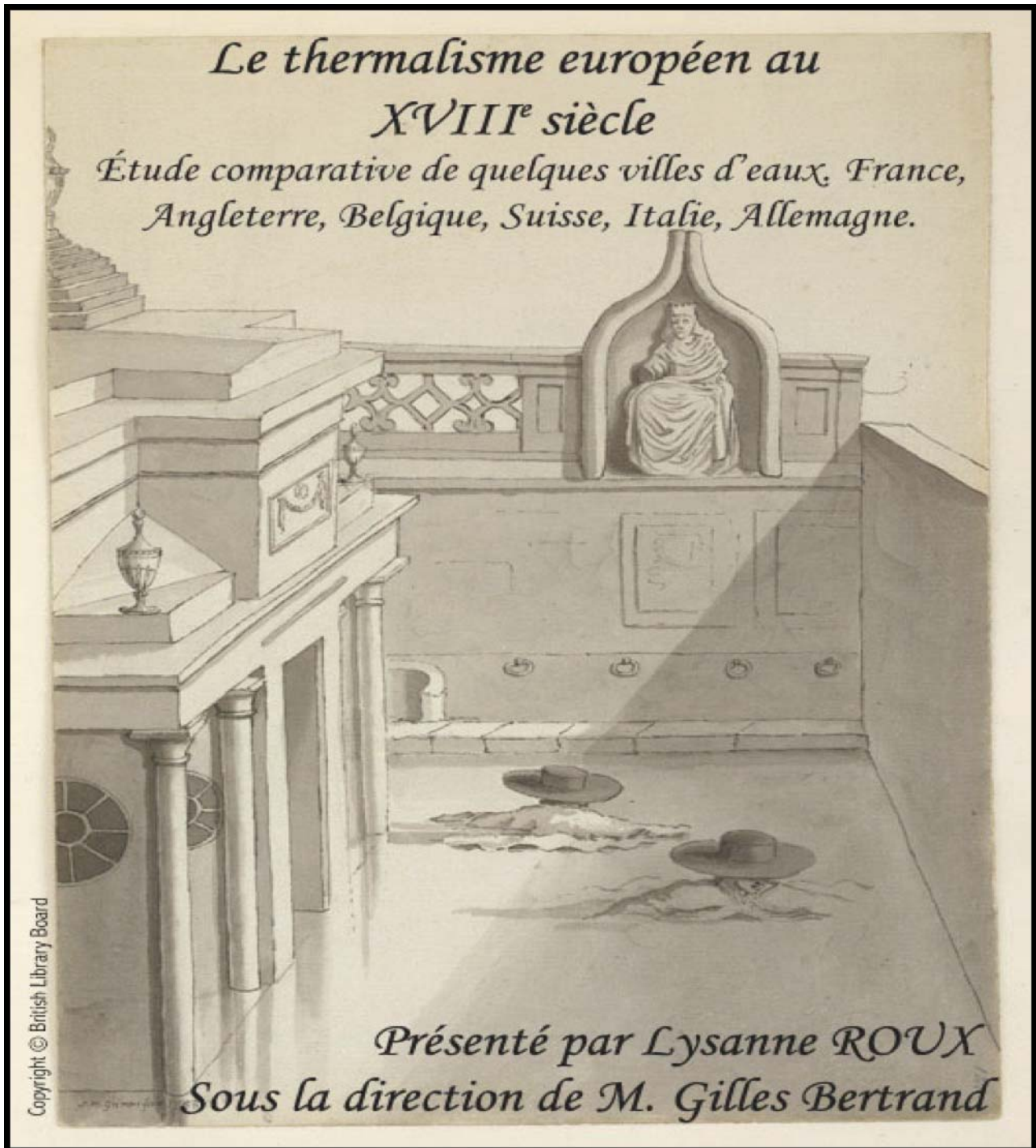
HAL Id: dumas-00423470

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00423470>

Submitted on 10 Oct 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux (R)

Année universitaire 2008-2009

Lysanne Roux

Le thermalisme européen au XVIII^e siècle
Étude comparative de quelques villes d'eaux. France, Angleterre,
Belgique, Suisse, Italie, Allemagne.

Remerciements

Je tiens spécialement à remercier mon directeur de recherches, M. Gilles Bertrand pour sa disponibilité et ses conseils avisés. Ma reconnaissance va également aux professeurs qui nous ont suivis au cours de l'année nous prodiguant sans cesse de précieux conseils.

Toutes mes pensées convergent vers le Québec, merci à ma famille pour leur soutien constant. Mélissa tu es mon ange gardien. Merci également à mes amies, Marie-Alix, Louise et Camille, rendez-vous 21h30 Places aux herbes?

Enfin, un merci tout particulier à toi qui n'a cessé de croire en moi dans les moments les plus difficiles.

Note¹

Afin d'éviter l'anachronisme, nous établirons préalablement quelle était la terminologie en usage au cours du XVIII^e siècle. Aujourd'hui nous pouvons qualifier la thérapie par l'eau d'hydrothérapie. Elle englobe le thermalisme : « science de l'utilisation et de l'exploitation des eaux minérales² ». Ce n'est qu'à partir du milieu du XIX^e siècle que les termes propres au thermalisme évoluent pour prendre leur signification actuelle. Néanmoins, nous utilisons généralement un vocabulaire contemporain pour désigner le thermalisme avant le XIX^e siècle. L'usage même des mots relève de l'histoire puisqu'il semble que ce soit par une inexactitude de langage remontant à l'Antiquité qu'aujourd'hui se confondent les cures hydrominérales et les cures thermales. C'est donc par la tradition et l'usage que cet abus est aujourd'hui accepté³.

Quoique son emploi ne devienne fréquent qu'après 1850, nous utiliserons l'expression « villes d'eaux » pour désigner l'ensemble d'un village ou d'une ville, de ces habitations et des infrastructures nécessaires à l'exploitation d'une ou plusieurs sources reconnues pour avoir des vertus thérapeutiques ou médicinales. Avant cette époque, on utilisait simplement l'expression « aller aux eaux » ou « prendre les eaux ». À partir du XIX^e siècle, l'expression en vogue devint « faire une saison dans telle ou telle station⁴ ». Quant à l'expression « station thermale », elle ne devint couramment utilisée qu'après 1890. Jusqu'alors, les thermes étaient définis comme étant les établissements antiques destinés à se baigner⁵. Selon Armand Wallon, ce n'est que vers 1860 qu'apparaît le mot « cure ». Toutefois, nous avons retrouvé le mot à plusieurs reprises lors de nos recherches, et ce, bien avant 1860. Il faut préciser qu'à l'époque, le terme était utilisé comme étant le « Succès heureux d'un remède pour la guérison d'un malade⁶ » et non pas comme un « Traitement

¹ Cette note est tirée du mémoire *Le voyage pour raison de santé dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles*.

² Définition d' « hydrothérapie » et de « thermalisme », dans *Le Petit Robert de la langue française*, [En ligne], <http://petitrobert.bvdep.com/frameset.asp?word=savoir>, (Page consultée le 7 avril 2008).

³ Émile DUHOT et Michel FONTAN, *Le thermalisme*, coll. « Que sais-je ? », n° 229, Paris, Presses Universitaires de France, p. 5.

⁴ Armand WALLON, *La Vie quotidienne dans les villes d'eaux : 1850-1914*, Paris, Hachette, Presses du Palais Royal, 1981, p. 11.

⁵ Armand WALLON, *La Vie quotidienne dans les villes d'eaux : 1850-1914*, Paris, Hachette, Presses du Palais Royal, 1981, p. 11. Et Antoine FURETIÈRE, « Thermes », *Dictionnaire universel : contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*. La Haye, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, article « thermes ». Et Jean le Rond d'ALEMBERT et Denis DIDEROT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, volume 16, Neufchastel, chez Samuel Faulche, 1765, p. 268.

⁶ Antoine FURETIÈRE, « Cure », *Dictionnaire universel : contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*. La Haye, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, Article « cure ».

médical d'une certaine durée, ou d'une méthode thérapeutique particulière⁷ », définition actuelle. Ainsi, c'est en toute conscience que nous utiliserons des termes contemporains pour traiter du thermalisme au XVIII^e siècle.

⁷ « Cure », *Le Petit Robert de la langue française*, [En ligne], <http://petitrobert.bvdep.com/frameset.asp?word=savoir>, (Page consultée le 7 avril 2008).

Introduction

Vous exigez, ma toute belle,
Que de Spa, ce lieu renommé,
Je vous fasse un portrait fidele
[...]
L'un qui se plaît à passer en revue
Les usages, les mœurs, les goûts de l'étranger,
Vient y voir réuni sous un seul point de vue
Ce qu'il n'aurait pu voir sans beaucoup voyager;
[...]⁸.

Comme le démontre cet extrait du poème du Chevalier de Launai paru en 1788, la ville d'eaux du XVIII^e siècle, véritable centre culturel dynamique, était un lieu propice à l'observation de la société européenne de l'époque. Le thermalisme s'inscrit non seulement au cœur de préoccupations scientifiques et médicales, mais également au centre de la culture européenne occidentale. Il demeure donc un sujet clé de la discipline historique à quiconque s'attache à l'histoire économique, politique ou encore à l'histoire des mentalités. Il est ainsi intéressant de s'interroger sur le thermalisme européen du XVIII^e siècle, période marquée par un renforcement des nationalismes en tous genres, mais également marquée par un universalisme rationnel promu par le Siècle des Lumières.

En situant notre recherche au cœur de l'historiographie thermique, nous avons remarqué que celle-ci était parcellaire et vétuste. Le thermalisme tient une place de choix dans l'histoire de la médecine du XVIII^e siècle et nous déplorons donc l'absence d'ouvrage complet sur le sujet. Puisqu'il s'agit de son siècle d'or, le thermalisme du XIX^e siècle connut, et connaît toujours, une attention soutenue de la part des historiens. Ces ouvrages, comme celui d'Armand Wallon, *La Vie quotidienne dans les villes d'eaux : 1850-1914*, nous ont éclairés sur les pratiques thermales de l'époque et nous ont servi de base comparative. Le thermalisme favorise également un intérêt certain par rapport à l'histoire des sciences, mais également par rapport à l'histoire locale. En effet, l'historiographie sur le thermalisme européen du XVIII^e siècle demeure fragmentaire en raison de l'unicité de chaque station thermique, de son histoire et de son territoire. Par exemple, la ville de Bath fut bien étudiée par

⁸ Chevalier de LAUNAI, « Le tableau de Spa pendant la saison des eaux », dans *Correspondance secrete, politique & littéraire, ou mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés & de la littérature en France* [...]. Londres, chez John Adamson, 1788, Vol.14, p. 322.

Annick Cossic dans son ouvrage *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne* parus en 2000. Pour les autres stations thermales, la bibliographie demeure lacunaire ou difficile d'accès. Il faut alors se rapporter aux monographies générales relatant quelques bribes d'histoire des villes d'eaux, comme la synthèse considérable, mais vétuste d'Eugène-Humbert Guitard, *Le prestigieux passé des eaux minérales : histoire du thermalisme et de l'hydrologie des origines à 1950*, parue en 1951. Tout aussi vieillis, l'ouvrage de Fernand Engerand, *Les amusements des villes d'eaux à travers les âges* paru en 1936, s'intéresse strictement à l'histoire des amusements des villes d'eaux à travers l'Europe. Plus récemment, Paul Gerbod écrivait *Loisirs et Santé, Les thermalismes en Europe des origines à nos jours* (2004), mais n'est-il pas téméraire de prétendre retracer plus de 3000 ans d'histoire européenne en seulement 164 pages? Outre les ouvrages sur le thermalisme, notons l'intérêt persistant pour les différents thèmes d'étude historique touchant le thermalisme comme le voyage à l'époque moderne, la perception du paysage, l'histoire de l'architecture, l'histoire du corps, l'histoire de la médecine et de la pensée scientifique.

Le corpus de sources nécessaire à l'étude du thermalisme européen revêt également un caractère hétéroclite. La documentation imprimée peut être regroupée en deux catégories, soit la littérature hydrologique et l'information « touristique » et mondaine. Nous retrouvons dans la première catégorie de nombreuses monographies consacrées à une station, voire à une saison ou à une indication thérapeutique. On trouve également des études ou des dictionnaires scientifiques à partir du dernier tiers du XVIII^e siècle. De son côté, la littérature mondaine visait plutôt à décrire les amusements, les divertissements et la vie mondaine qui était propre aux villes d'eaux de l'époque. Nous utiliserons grandement un genre littéraire au nom évocateur qui prit naissance de la villégiature aux eaux : les amusements. Rédigés en français, y compris par des auteurs étrangers, les amusements sont également révélateurs du cosmopolitisme des stations à la mode. Ce genre littéraire, issu des traditions des recueils d'histoires et d'anecdotes, nous renseigne sur la vie, la sociabilité, les mondanités et les divertissements dans les villes d'eaux. On y retrouve également quelques descriptions médicales et scientifiques. Les sources qui serviront à nos recherches se trouvent principalement dans le fond ancien de la bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble. Certaines proviennent d'ouvrages numérisés consultés à partir du site de la Bibliothèque nationale de France, Gallica, de Google Books et de la collection en ligne de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec *The Eighteenth Century Collections Online*.

Malgré une dispersion géographique et les différences culturelles propres à chaque pays, nous nous interrogerons sur la possibilité d'un thermalisme européen marqué par des pratiques homogènes, où le cas échéant, à ses grandes divergences. Les dates qui balisent notre recherche sont celles du XVIII^e siècle soit de 1700 à 1800, siècle où le thermalisme connut un essor important. Nous croyons y retrouver les prémices du thermalisme moderne. Bien que les événements révolutionnaires eurent un impact significatif sur l'activité thermale, nous ne rompons pas nos recherches par l'année 1789. Si nous arrêtons notre recherche à l'entrée du XIX^e siècle, c'est pour des raisons pratiques puisqu'il s'agit d'un nouveau thermalisme qui semble se dessiner à partir de cette époque. Inscrivant notre recherche dans la longue durée, nous ferons donc le lien entre ces deux thermalismes perçus pourtant si différemment.

Puisqu'il semblait revêtir une valeur emblématique de la culture européenne de l'élite au XVIII^e siècle et qu'il n'existait, à notre connaissance, aucune étude sur le sujet, nous avons choisi d'étudier le thermalisme européen du XVIII^e siècle. Avec une approche comparative, nous tenterons de repérer les grands points communs du thermalisme en Europe au Siècle des Lumières et d'isoler les cas particuliers. Ayant traité du thermalisme français dans notre mémoire de Master 1, nous proposerons une comparaison entre les stations thermales françaises et celles des autres villes d'eaux les plus importantes du siècle à travers l'Europe. Nous avons choisis les villes d'eaux en plein développement des Pyrénées, Le Mont-Dore, la ville de Bourbonne et le cas particulier de la ville d'Enghien. Ailleurs en Europe, le nord sera représenté par les stations de Bath en Angleterre et de Spa en Belgique, ville dont le nom est devenu un terme générique pour désigner le thermalisme dans la langue de Shakespeare et dans quelques autres langues. Étant devenue un rendez-vous couru de la noblesse européenne, la ville fut nommée « Café de l'Europe » par l'empereur Joseph II après sa visite en 1781. L'ouest européen sera représenté par Baden en Suisse, par Wiesbaden, Schwalbach et Schlangenbad en Allemagne et par les villes d'eaux de Pise et de Montecatini en Italie.

Nous avons rencontré plusieurs difficultés et contraintes qui nous ont forcés à réduire notre champ d'études. En effet, le choix des sources fut premièrement dicté par la barrière de la langue, les sources devant impérativement être en langue française ou anglaise. Ensuite, l'éparpillement et la difficulté d'accès aux sources rétrécirent davantage notre champ de recherche. Nous avons donc dû exclure le thermalisme espagnol de notre étude. Les obstacles

rencontrés lors de l'utilisation des documents se situent premièrement au niveau d'une syntaxe scientifique et médicale différente de la nôtre. Ne disposant d'aucune formation médicale ou scientifique, il fut particulièrement complexe d'apprécier les résultats des différentes analyses des sources, sans compter que le nom des corps révélés ne correspond plus à la nomenclature chimique actuelle. De plus, au niveau médical, la nosologie du XVIII^e siècle était complètement différente de celle d'aujourd'hui.

Il sera d'abord nécessaire de s'interroger sur l'histoire des différentes villes d'eaux et sur leurs origines anciennes. Nous nous interrogerons également sur l'image de la ville d'eaux. Nous nous demanderons comment le récit légendaire de leur découverte contribua à alimenter leur mythe et comment se façonna la perception collective de la ville d'eaux. Nous nous interrogerons ensuite sur l'espace physique nécessaire à l'exploitation des eaux et à son façonnement. Nous nous questionnerons également sur les villes d'eaux comme lieux de traitement médical, d'abord en nous interrogeant sur la perception du corps, de la maladie et de la santé au Siècle des Lumières. Les pratiques thermales en dépendaient-elles? Étaient-elles homogènes ou différaient-elles selon la ville d'eaux? Quels rôles tenaient les nombreux amusements, divertissements et mondanités des différentes villes d'eaux et quelles formes prenaient-ils? Finalement, nous nous interrogerons sur l'entrée du thermalisme dans le XIX^e siècle.

Dans un premier temps, nous dresserons le portrait de la ville d'eaux européenne tel qu'il est décrit par les sources du XVIII^e siècle. Nous nous intéresserons particulièrement à la perception commune de la ville d'eaux. Dès son origine la ville fut façonnée par le récit souvent légendaire de sa fondation. Nous nous attarderons ensuite à son milieu physique, c'est-à-dire à la géographie de la ville d'eaux. Nous nous questionnerons finalement sur le façonnement de son espace physique c'est-à-dire à son architecture et son urbanisme.

La deuxième partie sera consacrée aux bienfaits thérapeutiques reconnus des eaux minérales et thermales. Nous étudierons le thermalisme comme lieu propice au développement d'un discours scientifique. Il s'agit premièrement d'un discours médical, les notions relevant de la médecine étant liées « [...] à un état des connaissances, à une idée de la science; elles sont forcément évolutives : par nature la médecine est historique⁹ ». Comme il y a un rapport intime entre société, santé, maladie et médecine, il s'agira de combiner

⁹ Jean-Charles Sournia, « L'homme et la maladie », *L'Histoire*, n° 74, janvier 1985, p. 133.

l'histoire sociale, l'histoire des sciences, l'histoire de la pratique de la médecine et l'histoire plus spécifique de la perception du corps. Ensuite, comme le démontre la multiplication des traités et des analyses chimiques, nous nous intéresserons au discours scientifique s'interrogeant sur la provenance et la composition chimique des eaux thermales afin de percevoir le rôle de la chimie dans le développement du thermalisme européen au XVIII^e siècle.

Enfin, dans un troisième temps, nous étudierons la ville d'eaux comme lieu de mondanité et de sociabilité. Nous nous intéresserons à cette caractéristique propre à l'ensemble des villes d'eaux d'Europe occidentale tenant à une ambivalence de lieu de cure doublée d'un discours scientifique et de divertissement. Les stations thermales devinrent ainsi de véritables lieux de villégiatures, où prédominaient l'image du plaisir et où faire une saison aux eaux représentait d'abord une fuite de sa vie quotidienne routinière vers un ailleurs. Il s'agissait également d'une quête de distractions et de distinctions. Nous étudierons le cas particulier de la ville de Bath pour ensuite la comparer avec les autres stations thermales d'Europe. Alors que les historiens se bornent généralement à faire des événements révolutionnaires la fin du thermalisme tel qu'il était au XVIII^e siècle, nous tenterons d'établir le lien entre le thermalisme du XVIII^e et celui du XIX^e siècle.

Carte des stations thermales étudiées



Première partie : L'eau minérale et son espace

Chapitre 1 : Le mythe de la ville d'eaux

Pour Marc Boyer « prendre les eaux », ou « aller aux eaux » serait une pratique à l'origine du tourisme. « C'est à partir du XVIII^e siècle cependant que l'invention, à Bath en Angleterre, de la pratique aristocratique de la saison thermale se diffusa peu à peu sur le continent [...]»¹⁰. Cependant, à ce moment de son histoire, le thermalisme était déjà une pratique plusieurs fois millénaire. Au Siècle des Lumières, les auteurs qui écrivaient sur les villes d'eaux s'intéressaient particulièrement à leur origine et à leur ancienneté. Certains n'hésitaient pas à promouvoir le prestige des eaux par leur ancienneté comme signe de qualité et d'efficacité. De plus, dès son origine la ville fut façonnée par le récit souvent légendaire de sa fondation et de la découverte des vertus de ses eaux. Ces récits empreints de merveilleux se voulaient généralement révélateurs de leur caractère magique contribuant ainsi à alimenter le mythe de la ville. En effet, les récits légendaires de la découverte et de l'utilisation des fontaines contribuèrent à transmettre la croyance commune en une eau aux propriétés miraculeuses, voire magiques. Ainsi, à l'époque, les pratiques liées à l'utilisation des sources minérales étaient influencées par un mélange hétéroclite de superstitions, de magie, de religieux et de médecine dite « officielle ».

1.1 La hiérarchie de l'ancienneté

La ville d'eaux fut façonnée par le récit souvent légendaire de sa fondation et par la découverte des vertus de ses eaux merveilleuses remontant généralement à l'Antiquité. Nous avons alors constaté que l'ancienneté des sources d'eaux suscitait un vif intérêt chez les auteurs du XVIII^e siècle. Ces auteurs s'accordaient pour affirmer que les eaux de Spa étaient connues du temps de Pline. C'est ce que soutenait l'auteur du *Traité des eaux minérales de Spa* paru en 1765 et l'auteur des *Essais sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa* paru en 1780. Ce dernier avançait que la fontaine de la Sauvinière était connue de Pline dès le premier siècle de notre ère. Il affirmait que la Fontaine de Tongres à laquelle Pline faisait

¹⁰ Marc BOYER, *Le thermalisme dans le grand sud-est de la France*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2005, p. 9.

allusion au livre 31, chapitre 2 de son *Histoire-naturelle* était bien celle connue à l'époque sous le nom de Sauvinière. « Les vertus qu'il leur attribue, les détails dans lesquels il entre dans la description qu'il en fait, s'accordent exactement avec les phénomènes que présentent les sources de Spa [...]»¹¹.

L'auteur des *Amusemens des eaux de Spa* (1734) relatait également le témoignage de Pline tout en stipulant qu'il était impossible de savoir s'il s'agissait effectivement de la fontaine de la Sauvinière ou de celle du Pouhon. Ce fut en faisant l'étymologie du mot Sauvinière qu'un médecin de la région apporta une autre hypothèse quant à la découverte des eaux de Spa. Le récit qu'il donna de la découverte de ces eaux relevait davantage de la légende. Il prétendait qu'un général romain du nom de Sabinus, ayant été défait avec son armée dans les Ardennes, avait été obligé de chercher son salut dans la fuite. Après avoir erré longuement dans des lieux incultes et sauvages de cette antique et fameuse forêt il s'arrêta

[...] près d'une Fontaine, à demi mort de soif & de lassitude. Dénué de tout secours, on prétend qu'il but de cette eau, & qu'il y trouva des qualités si rafraichissantes & si extraordinaires, qu'il en publia les vertus par-tout où il passa. L'observation était digne d'un Général fugitif. On y alla sans doute sur sa parole, & on vérifia ses propriétés par des guérisons sans nombre. Une si merveilleuse découverte méritait bien qu'on en fit honneur à ce brave fuyard. Aussi l'on prétend qu'on nomma cette fontaine la fontaine Sabinienne, d'où par la suite des tems se sont formés les noms de Sabiniere, de Savenir & de Sauviniere¹².

Après maintes discussions, l'auteur arrive néanmoins à la conclusion que « Ce silence des Auteurs, les Fables mêmes dont on obscurcit l'origine de nos Fontaines, prouvent par leur obscurité même, que l'époque de leur découverte est trop éloignée pour pouvoir la fixer¹³ ». Le mystère demeura donc entier laissant place à toutes sortes d'affabulations.

Au XVIII^e siècle, Baden, en Latin *Aquae Helvetica*, était la capitale des Cantons Suisses et donna son nom à tout le bailliage. La ville était reconnue par son antiquité et par ses bains. Selon l'auteur des *États et les délices de la Suisse*, paru en 1764, la ville : « doit sa première origine & sa grandeur à ses Bains, qui étaient déjà célèbres, du tems de Jesus-Christ, Notre Seigneur, ou du moins, peu d'années après lui, comme l'Historien Tacite nous l'apprend. Et c'est une chose qui me paraît tout-à-fait admirable, que ces bains se soient

¹¹ Joseph Hubert SANDBERG, *Essai sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa*, Liege & Spa, Imprimerie de Bollen, fils, 1780, p. 15.

¹² Karl Ludwig Freiherr VON POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, volume 2, 1734, p. 136.

¹³ *Ibid.*, p. 138-139.

conservés jusqu'à ce jour, depuis tant de Siecles¹⁴ ». La reconnaissance de la découverte des eaux de Baden à l'époque romaine fut également attestée par les *Amusemens des bains de Bade en Suisse* paru en 1739.

L'an 1420, quand on ouvrit la grosse source des Bains, on y trouva quelques figures de Divinités Payennes, quelques Statues d'Anciens Romains, faites d'albâtre, & quelques pieces de monnaie Romaine de bronze; on remarque entre autres les Statues d'Auguste, de Vespasien, de Decius &c. C'était un usage de la superstition payenne de jeter des pieces de monnaie dans les Lacs & dans les eaux; ils prétendaient honorer par-là la Divinité qui présidait sur les eaux¹⁵.

La découverte de nombreux vestiges romains prouvait ainsi l'ancienne magnificence de la ville et la véracité du témoignage de Tacite.

L'auteur des *amusemens des bains de Bade* affirmait que « [...] l'on ne fait point de contes ridicules sur la manière dont été découvertes, comme on en fait de celles d'Aix, & de tant d'autres¹⁶ ». Pourtant au XVIII^e siècle, l'origine de la source était toujours entourée d'un certain mystère. En effet, selon Altmann, les miracles de guérisons qui survenaient au bain des pauvres de Baden étaient l'œuvre de Sainte Vérene qui aurait vécu au III^e ou IV^e siècle de notre ère. Au XVIII^e siècle, se trouvait au centre du bain une grande colonne sur laquelle reposait une statue de pierre que les gens du pays associaient à Sainte Vérene. Cette colonne aurait été l'ouvrage des anciens Romains et elle aurait subsisté jusqu'au XVIII^e siècle. Selon l'auteur, il se trouvait jadis sur cette colonne une Statue d'Isis, déesse de la Médecine et principale divinité qui était réputée présider aux eaux de la médecine. La statue aurait toujours été celle d'Isis et non celle de Sainte Vérene. L'ancienne inscription, qu'on pouvait encore lire en 1764, et qui faisait mention de la déesse Isis, présentait la preuve irréfutable que la figure était aussi ancienne que la colonne. L'auteur en conclut que les habitants de Baden : « [...] rendent un culte religieux à une Divinité Egyptienne sous le nom de Ste Vénere ; car il est constant que l'on a fait une fondation annuelle, pour l'entretien d'une lumiere, qui brûle toutes les nuits dans une Lanterne, vis-à-vis de cette Sainte & en son honneur. Tant l'ignorance et la superstition ont de pouvoir & de force sur certains esprits¹⁷ ».

¹⁴ Johann Georg ALTMANN, *État et les délices de la Suisse, ou Description helvétique historique et géographique*, Basle, Emanuel Tourneisen, 1764, Volume 3, p. 104.

¹⁵ *Ibid.*, p. 104-105.

¹⁶ David-François de MERVEILLEUX, *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*, Londres, chez Samuel Harding, 1739, p. 234.

¹⁷ *Ibid.*, p. 110-111.

Le thermalisme étant patronné par Rome, il est permis d’imaginer que ce dernier se développa premièrement dans la péninsule italienne sous l’Empire romain. Ainsi, l’ancienneté des stations thermales italiennes qui nous intéresse est attestée. Les bains de Pise étaient certainement déjà utilisés par les colons grecs et les Étrusques pour des rites religieux et pour un usage hygiénique. Les fragments de colonne et les éléments architecturaux ornementaux semblent confirmer cette hypothèse. Mais il semble que l’endroit n’ait pas reçu la construction de bains. Selon le témoignage de Pline, cet endroit était seulement le lieu de résidence de grenouilles.

Sous l’Empire romain, la Gaule fut un territoire de prédilection pour le thermalisme, l’ancienneté et les récits de découverte des eaux furent aussi éloquents sur le territoire français. Comme nous devons choisir un exemple concret, nous avons choisi la ville de Bourbonne. Ses origines demeurent lointaines et obscures, mais de par son nom nous savons que ses eaux étaient connues des Gaulois. Bourbonne tirait son nom du dieu gaulois *Borvo*, lié, comme la déesse *Damona*, à la source dont les bienfaits étaient déjà connus des Gaulois. La source était le lieu de cultes religieux. Les Romains y construisirent des thermes et les nombreux *ex-voto* retrouvés sur les lieux témoignent de l’importance du culte qui y était pratiqué. Une inscription mentionnée par Denis Diderot confirme que les Romains vénéraient ces eaux au III^e siècle de notre ère. La légende attribuait aux cochons de Neuville-le-Coiffy, village voisin, la découverte des eaux de Bourbonne. On ignore cependant l’époque précise à laquelle ce lieu commença à devenir célèbre.

Dans le Massif Central, les eaux du Mont-Dore étaient déjà connues à l’époque des Celtes et déjà réputées à l’époque où l’Auvergne était assujettie aux Romains. En effet, l’un des bains portait le nom de César. Les auteurs du XVIII^e siècle faisaient également mention des vestiges d’un temple qui avait le nom de Panthéon. Finalement, ce fut lors de la construction d’une nouvelle route qu’on y découvrit une médaille de Domitien démontrant ainsi l’ancienneté des sources. Selon Pierre Le Grand d’Aussy, on voyait encore à l’époque en différents endroits du village, « sept tronçons des colonnes anciennes; et, dans la cave du café, une base attique, très-belle, et haute de cinq pieds¹⁸ ».

¹⁸ Pierre Jean-Baptiste LE GRAND D’AUSSY, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse Auvergne aujourd’hui dept du puy de dôme et du Cantal et partie de celui de la haute Loire*, volume 2, Paris, Imp. des sciences et arts, an III (1794), p. 46-47.

Le récit de la découverte des eaux de la mythique ville de Bath en Angleterre demeure un des mieux documentés et des mieux étudiés. La fondation de la ville serait attribuable au roi Bladud dont la légende résista au temps¹⁹. Fils du roi Lud Hudibras, Bladud alla parfaire son éducation à Athènes. Il rentra au pays malade de la lèpre et il décida de quitter la cour ne gardant qu'une bague prouvant qu'il était de descendance royale. En miséreux il entama une vie de servitude comme garde de troupeau de pourceaux non loin de l'actuel Bath. En observant le comportement de ses animaux qui se roulaient dans une boue qui dégageait de la vapeur en hiver et qu'ils en sortaient avec une peau rafraîchie et saine, il eut l'idée de les imiter. Il fut guéri comme par miracle. Il trouva la source qui alimentait cette boue pour ensuite aller se faire reconnaître à la cour. Il succéda à son père et fonda la ville de *Kaerbadus* ou *Caerbren*, connue aujourd'hui sous le nom de Bath. Il y construisit un temple à Minerve, protectrice des lieux²⁰. À partir du II^e siècle avant J.-C., la civilisation celte connut les affronts des Romains qui lui attribuèrent le nom d'*Aqua Sulis*. Ces derniers y bâtirent le temple de *Sulis Minerva* démontrant ainsi un exemple concret d'assimilation culturelle.

La présence de témoignages du passé antique sur le terrain représentait un lien tangible avec un passé lointain où les vertus des eaux étaient attribuables à des êtres mythiques, dieux et déesses. Cela conforta, jusqu'au XVIII^e siècle, cette image mythique de la ville d'eaux. La preuve la plus significative en étant la persistance des *ex-voto*, pratique d'origine païenne. Par exemple, à Bath se trouvait une inscription sous forme d'*ex-voto*. Celle-ci fut établie par un personnage d'origine modeste : « *WILLIAM BERRY of Gatharp, near Melton Mowbray, in the Country of Leicester, Cured of a dry Leprosy by the help of God, and the Bath, 1737*²¹ ». Nous croyons que le fait d'avoir établi ce témoignage sous forme d'*ex-voto* relève d'un héritage antique démontrant le mystère des eaux minérales, qui comme à l'époque de l'Empire romain, guérissait comme par miracle les nombreuses afflictions du corps. Comme l'a si bien dit Olivier Faure : « S'il y a continuité entre médecine et religion, la frontière n'est pas non plus nette entre médecine, magie et sorcellerie²² ». Depuis l'Antiquité, les sources furent perçues comme un don divin. Il est alors permis d'imaginer qu'une grande majorité de la population du Siècle des Lumières y voyait un

¹⁹ Annick Cossic a bien étudié le mythe de Bladud dans son ouvrage *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, 202 p. Nous en donnons qu'un bref survol.

²⁰ Annick COSSIC, *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 13.

²¹ John WOOD, *A Description of Bath* [...], London, Printed for W. Bathoe, and T. Lownds, seconde édition, 1765, volume 2, p. 258.

²² Olivier FAURE, *Histoire sociale de la médecine*, Paris, Anthropos, 1994, p. 23.

remède magique, voire miraculeux, et que lorsqu'elle faisait appel au secours des eaux, elle mélangeait religion, magie et médecine.

À la fin de la Renaissance, les objets dignes de la curiosité demeuraient dictés, aux Siècle des Lumières, par la mode antiquisante. À la manière de la publicité contemporaine qui utilise aujourd'hui l'ancienneté d'un produit comme objet de prestige et de qualité, médecins, scientifiques et de simples auteurs (souvent pour leur intérêt personnel, c'est-à-dire afin d'attirer les foules à leurs eaux) mettaient l'accent sur l'ancienneté des sources. De plus, l'importance de l'antiquité des sources fut appuyée et augmentée par les écrits des anciens, tels Hippocrate et Galien, dont les théories faisaient, au XVIII^e siècle, figure de références absolues en matière de médecine.

1.2 Le rôle des récits légendaires dans la fondation du mythe

Si le mythe de Bladud, fondateur de la ville de Bath, parvint jusqu'à nous, ce fut grâce aux arts et aux lettres²³. Annick Cossic affirme que ce fut l'architecte John Wood qui aurait le plus contribué à pérenniser le mythe notamment par son architecture. Pour notre part, nous nous intéresserons à la place du mythe dans son ouvrage *A Description of Bath* paru en 1765.

Pour l'architecte, l'histoire du roi Bladud relevait dans une certaine mesure de la réalité. Il alla jusqu'à nommer son chapitre trois « *Of the Reality and EMINENCE of King Bladud, the first Founder of Bath* ». Selon John Wood, le prince Bladud aurait été un grand prophète et philosophe de l'Antiquité à l'époque de Pythagore²⁴. Il fit ainsi de Bath à l'époque païenne non seulement « [...] *the summer Seat of Apllo himself; but the place where the British Druids Worship that God with greater Pomp and Ceremony than he appears to have been ever Hounoured in any other Part of the World*²⁵ ». La ville de Bath aurait alors été le siège des druides, disposant d'une université construite par Bladud lui-même. Cet édifice encore visible au XVIII^e siècle représentait le témoignage éloquent que les *Britons* étaient plus civilisés que leurs successeurs romains.

²³ Annick COSSIC, *op. cit.*, p. 19.

²⁴ Ici les dates portent à confusion puisque les chroniqueurs font généralement remonter son ascensions sur le trône à l'année 863 av. J - C. alors que Pythagore aurait vécu vers les années 580 à 497 av. J.-C.. Pour John Wood son couronnement aurait eu lieu entre 519 et 480 av. J.- C., ce qui en ferait effectivement un contemporain de Pythagore.

²⁵ John WOOD, *A Description of Bath* [...], London, Printed for W. Bathoe, and T. Lownds, seconde édition, 1765, volume 1, préface.

Selon la légende telle que racontée par Wood, le prince aurait, pendant onze ans, parfait son éducation outre-mer en Grèce. Wood associe Bladud à Abaris l'Hyperboréen, personnage semi-légitime de la Grèce antique, prêtre d'Apollon hyperboréen, probablement chamane, personnage qu'on retrouve au côté de Pythagore à la cour du tyran de Sicile Phalaris. Cependant, la chose demeure peu probable²⁶.

Bladud représenté en Abaris par William Hoare²⁷



²⁶ *Ibid.*, p. 30-31.

²⁷ *Ibid.*, p. 39.

À partir du Moyen Âge, bien qu'aucune source originale ne relate réellement l'histoire de Bladud (les deux sources principales de l'auteur sont un ouvrage de 1136 *Historia Regum Britanniae* et les *Memoires* (1697) de Robert Price), sa légende s'inscrit dans l'histoire officielle de la fondation de la ville de Bath. En effet, selon le récit de Wood, les baigneurs et les habitants de la ville ne vénéraient pas seulement le fondateur de celle-ci, mais également un personnage semi-légendaire de l'Antiquité grecque.

Statue de Bladud dans le *King's Bath* à Bath²⁸ © British Library Board



Avec son ouvrage paru en 1765, John Wood remit la légende de la fondation de Bath au goût du jour en alimentant le mythe de la ville et les pouvoirs mystérieux de ces eaux dans un mélange de croyances païennes et superstitieuses.

Ailleurs en Europe, nous savons que Denis Diderot relatait la découverte des sources de Bourbonne par les cochons du village voisin, Neuville-le-coiffy. « Quand je pense que ce

²⁸ S.H. Grimm, « fragment d'un dessin à l'encre du roi Bladud dans le King's Bath à Bath », 1788, *Europeana*, [En ligne], <http://www.europeana.eu/portal/full-doc.html?query=bladud&tab=&start=3&startPage=1&uri=http://www.europeana.eu/resolve/record/90700/C21A2E0B36450BEF75C8838ABD1A171B9F84A0D3&view=table&pageId=bd>, (Page consulté le 2 avril 2009).

sont les mêmes animaux qui ont trouvé les sources salutaires de Bourbonne, auxquels nous devons les truffes excellentes qu'on nous envoie encaissées dans des poules d'Inde :

« Aux bons cochons je porte révérence
Comme à des gens de bien par qui le ciel voulut
Que nous eussions un jour et plaisir et salut²⁹ ».

Nous n'avons malheureusement peu ou pas d'information sur cette légende. Faut-il y voir un lien avec la découverte des eaux de Bath qui furent également découvertes par des porcs? Cela demeure difficile à prouver. Selon Annick Cossic, cet animal totémique avait dans la culture celte : « une valeur fétiche, car il faisait l'objet d'un véritable culte; il était considéré comme appartenant à l'au-delà et faisait le lien avec l'autre monde³⁰ ». Sachant que les eaux de Bourbonne étaient connues à l'époque des Celtes et que le dieu *Borvo* y était adoré, nous pouvons émettre l'hypothèse que cette description de la découverte des eaux pourrait avoir un lien avec la mythologie celte. Cela dit, il semble que la découverte des eaux soit souvent attribuée à des animaux. En France toujours, la découverte des eaux de Cauterets serait attribuée « [...] au hasard, souvent près des inventions, à des chèvres attirées par l'odeur sulfureuse qui sort de la montagne de la Raillère³¹ ». Nous croyons que la découverte des eaux par des animaux venait appuyer l'affirmation de l'époque selon laquelle les eaux représentaient un remède concocté par la nature qui s'occupait de tous les besoins de l'homme et qui, dans le cas échéant, s'occupait du soin de la santé des êtres qui peuplaient la terre. Si toutes les villes d'eaux louaient leur prestige par l'ancienneté de leurs eaux, aucune n'utilisa le mythe de sa fondation comme le fit la ville de Bath.

Bien que notre sujet soit tout autre, nous avons retrouvé dans ce désir de retracer le passé ancien de la ville, le sens utilitariste de l'écriture de l'histoire de la ville au XVIII^e siècle tel que proposé par Clarisse Coulomb visant « à susciter l'amour de la Patrie³² ». En effet, comme elle le démontre pour le rituel dans l'histoire des villes, l'importance que les

²⁹ Denis DIDEROT, « Voyage à Bourbonne et à Langres », *Œuvres complètes*, volume 3, Paris, Gallimard, 1978, p. 614.

³⁰ Annick COSSIC, *op. cit.*, p. 18.

³¹ Jean-Pierre PICQUET, *Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles, dirigé principalement vers les vallées du Bigorre et d'Aragon, suivi de quelques vérités sur les eaux minérales qu'elles renferment, et les moyens de perfectionner l'économie pastorale*, Paris, E. Babeuf, 1828, 2^e édition, (1^{ère} en 1789), p. 145.

³² Clarisse Coulomb, Histoire du rituel, rituel de l'histoire. Les rituels dans les histoires des villes publiées en France entre les années 1650 et 1780, *Les destins des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie, France, Allemagne*, École Française de Rome, 2008, p. 299.

écrits du XVIII^e siècle accordaient aux récits de la découverte et à l'origine lointaine des villes d'eaux pouvait-elle avoir une vocation visant à promouvoir l'édification d'une histoire nationale ? La légende du roi Bladud telle que décrite par John Wood faisait de la ville de Bath le siège des druides et un centre intellectuel important. L'auteur prouvait ainsi que les *Britons* étaient plus civilisés que leurs successeurs romains. Selon l'auteur, aucune ville, même pas Rome, ne connut de débuts plus illustres. Il semblerait que la légende n'eut pas comme seul but de faire l'éloge des sources d'eaux aux vertus salutaires, mais qu'elle établissait également la préséance et la supériorité des *Britons* sur les Romains. L'écriture de l'histoire de la fondation de la ville d'eaux n'avait pas comme seule finalité de rassembler les lecteurs autour d'une croyance commune, mais elle voulait également intégrer le lecteur dans un groupe partisan de l'amour et de la préséance de la Patrie. N'oublions pas que les principaux bains de Bath portaient les noms très significatifs de *Queen's bath* et de *King's bath* et que trônait au centre de ce dernier une statue représentant Bladud en monarque couronné (voir en page couverture). De plus, un document détenu par le *British Museum* contenant une note datant de 1741 démontre que les habitants de la ville réitèrent leur croyance collective en l'existence de Bladud³³.

Les légendes qui circulaient au XVIII^e siècle contribuaient à conforter l'imaginaire collectif et la croyance aux bienfaits miraculeux, voire magiques, des eaux. Les eaux minérales devinrent des symboles d'immortalité et une source de perpétuel rajeunissement emprunté à la mythologie biblique et classique. Pratique que l'on fait remonter aux premiers âges de l'humanité, signe prestigieux, l'utilisation de l'eau minérale et thermale demeura liée à une certaine religiosité jusqu'au Siècle des Lumières. Si à partir du XIX^e siècle les villes d'eaux évoluèrent radicalement avec un rationalisme sûr, tout au long du XVIII^e siècle, les pratiques thermales et la croyance collective mélangeaient médecines, religions, superstitions et légendes.

³³ Annick Cossi, *op. cit.*, p. 18.

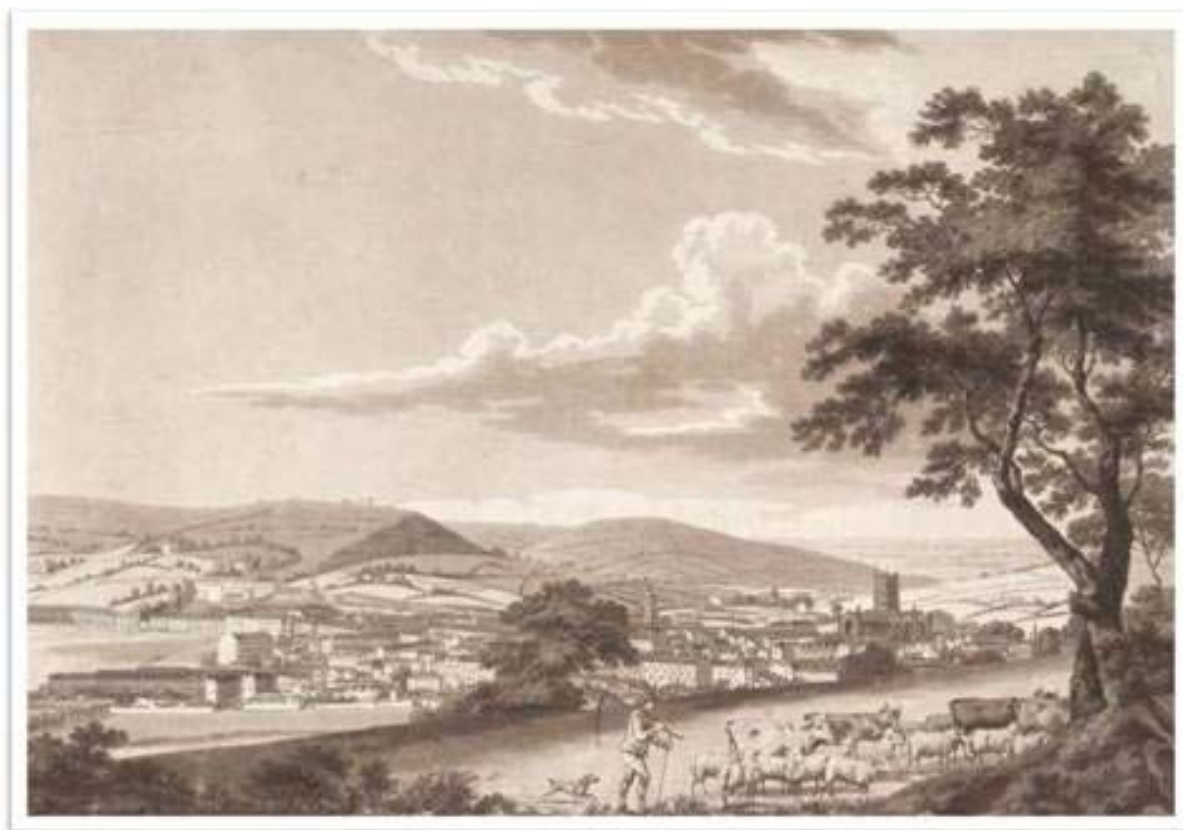
Chapitre 2 : Géographie des villes d'eaux

Au XVIII^e siècle, les villes d'eaux étaient généralement difficiles d'accès, se trouvant souvent à plusieurs jours de marche ou de cheval, en terrain montagneux ou au centre d'une forêt épaisse desservie par des routes difficiles et inadéquates. Le voyage vers ces lieux de pérégrination représentait un investissement important en argent et en temps ainsi que bien des risques et périls. Cependant, on n'hésitait pas à entreprendre ces épuisants voyages.

2.1 La description géographique

L'ensemble des descriptions des villes d'eaux au XVIII^e siècle s'attarde longuement à décrire la situation géographique des sources. En effet, la situation pouvait favoriser le développement de la station ou représenter un obstacle à son essor. Le meilleur exemple de l'importance de la situation géographique dans le succès d'une ville d'eaux demeure sans contredit celui de la ville de Bath.

Peu éloignée de grandes villes importantes comme Londres (156 km à l'ouest, au XVIII^e siècle 107 *miles*) et Bristol (21 km au sud-est, au XVIII^e siècle à 13 *miles*), la ville de Bath se trouve dans une vallée entourée par un amphithéâtre de collines fertiles. Située à l'ouest de l'île, la ville était protégée des vents du nord-est. Elle était traversée par la rivière Avon qui fut aménagée pour la navigation au cours du XVIII^e siècle, favorisant ainsi l'acheminement de vivres et les déplacements.



Selon Annick Cossic, cette situation géographique favorable permettait également la sensation de dépaysement nécessaire aux malades atteints de *spleen*. Sa situation favorable représentait, avec ses sources d'eaux minérales et la pierre des carrières de la ville, l'un des trois atouts naturels qui favorisèrent son développement au Siècle des Lumières.

Même sa plus proche rivale, la ville de Spa, ne semblait pas jouir d'une situation géographique aussi avantageuse. Située dans le Marquisat de Franchimont, la ville se trouvait au sud-est de Liège. Selon Sandberg en 1780, le sol était peu fertile en raison du fer qui s'y trouvait et de la longueur des hivers rendus très froids par le vent du nord-ouest qui soufflait six mois par année.

³⁴ Auteur inconnu, « *A south-west view of the City of Bath* », 1787, *Europeana*, [En ligne], <http://www.europeana.eu/portal/full-doc.html?query=Bath&qf=TYPE:image&tab=image&start=286&startPage=277&uri=http://www.europeana.eu/resolve/record/90700/43FD1B6A3E0FFEBAAE0152C0321253D6A110773C&view=table&pageId=bd#>, (Page consultée le 2 avril 2009).

C'est à peu près au centre de ce pays peu favorisé de la nature, que Spa est situé. Entouré de montagnes qui le pressent de toute part, mais sur-tout du côté du Nord; environné de terres incultes qui en rendaient l'abord dangereux & fatiguant; ce n'est qu'aux succès étonnants qui suivirent l'admiration de ses eaux, qu'il dut l'avantage d'être jadis connu & fréquenté³⁵.

La situation était à ce point exécrable que l'auteur attribua le succès de la ville exclusivement à ses eaux salutaires. Même les vers du Chevalier de Launai n'agrémentaient pas la situation géographique de la ville :

« Dans une profonde vallée,
Que forment d'assez noirs coteaux,
Est une peuplade isolée,
Et le plus commun des hameaux.
C'est là Spa. Rien ne vous y semble
Promettre un séjour d'agrémens³⁶ ».

La majorité des descriptions de Spa au XVIII^e siècle faisaient état d'une situation géographiquement défavorable et la diatribe atteignit son paroxysme avec la description du *Nouveau tableau de Spa* paru en 1784. L'auteur affirmait qu'il s'agit d'un « trou entouré de montagne inculte [...] » et que le climat y était aussi malsain que ceux des stations des Pyrénées comme Plombières, Barèges et Balaruc. La chaleur, étant accentuée par la réflexion des montagnes, rendait le séjour insoutenable. Aux moindres gouttes de pluie, la chaleur faisait rapidement place au froid. Contrairement à Bath, la ville ne disposait d'aucun fleuve ni de lac pour tempérer l'ardeur des chaleurs³⁷.

Les villes d'eaux des Pyrénées qui se développèrent rapidement au XVIII^e siècle ne disposaient également guère d'une situation géographique favorable à l'affluence et au développement de la station. À Cauterets en 1761, l'abbé Voisenon affirmait que « Ce pays-ci ressemble à l'enfer comme si on y était, excepté pourtant que l'on y meurt de froid; mais c'est une horreur à glace, comme était la tragédie de Térée. On y est écrasé par des montagnes qui se confondent avec le ciel; on y voit de la neige sur la cime [...] »³⁸. La situation du Mont-Dore dans le Massif Central n'était pas plus séduisante. Les bains étaient

³⁵ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 14.

³⁶ Chevalier de LAUNAI, « Le tableau de Spa pendant la saison des eaux », dans *Correspondance secrète, politique & littéraire, ou mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés & de la littérature en France [...]*, Londres, chez John Adamson, 1788, vol.14, p. 322.

³⁷ Auteur inconnu, *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*, Publié par s.n., 1785 (seconde édition, première en 1784), p. 68.

³⁸ Charles Simon FAVART. *Mémoires et Correspondance littéraires, dramatiques & anecdotique*, Paris, L. Collin, Libraire, rue Gît-le-Cœur, 1808, Vol. 3, p. 130.

situés au pied du puy de Sancy aujourd'hui reconnu comme volcan, exposé du sud-ouest au nord-est, à sept lieues de Clermont, dans un vallon étroit. Exposé au soleil couchant, le sol y était fort pierreux et escarpé. Le seul point positif résidait en la présence de ruisseaux³⁹.

Les bains de Pise semblaient être dans un environnement plus hospitalier. C'est ce que laissait entendre la description du *A Chemical Dissertation on the Thermal Waters of Pisa* en 1793. Les bains se trouvaient au pied de *Monte Pisano* (traduction de l'anglais de *Pisan mountain*). La plaine de Pise était alimentée en eau par l'Arno et délimitée au sud par des collines, à l'ouest par la mer et au nord par une chaîne de montagnes où, sur le versant sud, se trouvait la montagne au pied de laquelle se situaient les bains, à 4 *miles* de Pise. L'endroit semblait agréable, un canal accompagnait la route; les vignes, les peupliers et les arbres fruitiers décoraient le paysage⁴⁰. Malgré cette description favorable à la géographie des bains de Pise, Pierre Thouvenel écrivait tout de même en 1798 que « Les bains d'eaux minérales, et thermales en Italie, où pourtant de telles eaux se trouvent en abondance, sont fort peu nombreux, la plupart mal établis, mal tenus et très peu fréquentés⁴¹ ».

La ville de Baden en Suisse était perçue comme une « Ville assez belle, médiocrement grande, située au bord de la Limmat, dans une plaine serrée, entre deux côteaux fort élevés, l'un au-deça & l'autre au-delà la Riviere⁴² ». Bâtie au pied des derniers contreforts du Jura, Baden tirait ses origines des sources d'eaux chaudes qui jaillissaient de part et d'autre de cette rivière. Pour sa part, Schwalbach se trouve aujourd'hui à environ 20 kilomètres de Wiesbaden. Ainsi, un étranger en voyage à Schwalbach complétait généralement son traitement par les eaux de sa ville sœur Wiesbaden. À l'époque, la ville de Schwalbach était entourée d'une forêt épaisse et ses abords servaient de promenade où de nombreux bandits guettaient le passage des promeneurs. Wiesbaden se trouvait sur la rive droite du Rhin. Au nord de la ville se trouvait la chaîne de montagnes du Taunus. La proximité de plusieurs petites stations thermales favorisa probablement l'essor de certaines villes d'eaux. Cependant, l'auteur des *Amusemens des eaux de Schwalbach* affirmait qu'il

³⁹ De l'Académie royale des sciences, *Histoire de l'Académie royale des sciences*, Paris, De l'imprimerie Royale,

⁴⁰ John NOTT, *op. cit.*, p. 9.

⁴¹ Pierre THOUVENEL, *Traité sur le climat d'Italie, considéré sous ses rapports physiques, météorologiques et médicaux*, Vérone, publié par Guiliari, 1798, Vol. 3, p. 302.

⁴² Johann Georg ALTMANN, *État et les délices de la Suisse, ou Description helvétique historique et géographique*, Basle, Emanuel Tourneisen, 1764, Vol. 3, p. 103-104.

n'était pas aisé pour un visiteur de Schwalbach de se rendre à Wiesbaden puisque la montagne était fort rude et difficile à traverser⁴³.

La proximité de plusieurs villes d'eaux semblait en effet favoriser leur développement. « Baresges & Cauterez sont si près de Saint-Sauveur, qu'il n'arrive gueres à ceux qui prennent ici les eaux, de s'en retourner sans avoir vérifié ces deux sources, d'une chaleur & et d'une vertu si différentes⁴⁴ ». Ce constat est également vérifiable dans les villes d'eaux suisses. Un passage par les eaux de Baden signifiait généralement que l'on complétait le séjour par l'essai des eaux de Schintznach et de Pfeiffer. En Allemagne, on profitait généralement d'un voyage aux eaux de Schwalbach pour essayer les eaux de Wiesbaden et de Schlangenbad⁴⁵.

La majorité des villes d'eaux européennes dont nous traitons ne semblait pas jouir d'une situation géographique favorable au développement et à l'expansion de l'activité thermale. Leurs principaux atouts, et nous y reviendrons, demeurèrent le secours réel que représentait leurs eaux, mais également le caractère antinomique de ces villes tenant de lieux de prétexte à la fête, à la création d'un espace de laisser-aller, d'oubli, de fuite vers un ailleurs. Le voyage permettait toujours de s'éloigner de façon positive d'une vie de routine.

2.2 Des lieux de pérégrination éloignés

Le caractère européen ou cosmopolite des stations thermales étudiées reposait sur le voyage : déplacement nécessaire afin de se rendre sur les lieux pour pouvoir profiter du remède des sources ainsi que de la vie thermale⁴⁶. En effet, à l'exception de la ville de Bath qui se trouvait à proximité de grands centres urbains, les villes d'eaux étaient généralement éloignées, situées dans des lieux isolés, difficiles d'accès, voire dans un pays étranger. Il fallait alors se plier aux différentes modalités du voyage afin de traverser certaines frontières. L'auteur des *Amusemens des bains de Bade* affirmait que

⁴³ David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 143-144.

⁴⁴ *Lettre à M. le Comte de Parn, écrite des Pyrénées par M Bertin*, dans Laurent-Pierre BÉRENGER, « Recueil amusant de voyages » (publié par Bérenger et autres), Paris, Chez Gay & Gide, 1783, Volume VIII, p. 61.

⁴⁵ La proximité de plusieurs villes d'eaux est observable sur la *Carte des stations thermales étudiées* en p. 11

⁴⁶ Pour de plus amples information sur le voyage aux eaux voir le mémoire: *Le voyage pour raison de santé dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles*. Le mémoire traite principalement du voyage en territoire français, mais propose une base et quelques pistes sur le voyage aux eaux l'époque Moderne.

La Frontière de Franche-Comté est gardée par un Château, qu'on nomme le Château de Joux. Le Gouverneur de ce Fort demeure à Pontelier. Le Gouverneur, lorsque j'y passai, était un Vieillard à jambe de bois, curieux comme une vieille femme, & babillars comme un Barbier de village. Je n'en fus pas quitte pour lui montrer mon passeport, il fallut essayer une partie de l'histoire de sa vie⁴⁷.

Voyager fut une entreprise difficile tout au long du XVIII^e siècle. Néanmoins, il y avait une pléthore de raisons pour entreprendre un voyage et ces déplacements demeurèrent une nécessité pour une certaine partie de la population. Malgré les difficultés et les aléas du voyage, les malades et les biens portants n'hésitaient pas à entreprendre d'épuisants périples pour bénéficier des eaux salutaires et de la vie particulière qui régnait aux eaux.

Les dictionnaires et encyclopédies du Siècle des Lumières s'attardent tous à définir le mot voyage. Dès 1690 le *Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière donnait plusieurs définitions du mot voyage. Nous pouvons y lire : « Transport qu'on fait de sa personne en des lieux esloignez. On fait *voyage* par curiosité pour voir des choses rares. [...] Les *voyages* sont nécessaires à la jeunesse pour apprendre à vivre dans le monde⁴⁸ ». Aussi, prône-t-il que la lecture des relations de voyage est une source de savoir sans pareil. Un voyage peut également être fait en des « [...] endroits circonvoisins⁴⁹ », signifiant des endroits aux environs. La caractéristique géographique d'éloignement est réitérée et élargie aux pays étrangers dans l'article « voyager ». Quatre ans plus tard, *Le dictionnaire de l'Académie françoise, dédié au Roy*, donnait sa propre définition du mot voyage, similaire à celle de Furetière. L'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, publié de 1751 à 1772, réitère dans sa définition du mot voyage le transport et l'éloignement géographique de l'individu. L'inévitable caractère didactique du voyage y est réaffirmé et même augmenté, définition probablement influencée par le Grand Tour⁵⁰. Ainsi, un voyage aux eaux pouvait revêtir ce caractère didactique. Il pouvait entre autres servir à apprendre la vie de société puisqu'une société hétéroclite s'y trouvait. Nous ne manquerons pas de revenir sur cet aspect du thermalisme européen dans la troisième partie de notre mémoire.

⁴⁷ David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 7-8.

⁴⁸ Antoine Furetière, « Voyage », *Dictionnaire universel : contenant generalement tous les mots françois, tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, article « voyage ».

⁴⁹ *Ibid.*, « voyage ».

⁵⁰ Jean le Rond d'ALEMBERT et Denis DIDEROT, « Voyage », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Neufchâtel, chez Samuel Faulche, 1765, Tome dix-septième, p. 477.

Rudesse du climat, difficultés d'accès, absence presque complète d'installation balnéaire, rareté et pauvreté des hôtelleries, telles sont les conditions essentiellement défavorables contre lesquelles a eu à lutter [...] la station thermale du Mont-Dore. Et pourtant, grâce aux vertus curatives de ses sources, cette station a vu, depuis les temps les plus reculés, et de tous les points du globe, des malades venir lui demander la santé⁵¹.

Les gens entreprenant un voyage à destination d'une ville d'eaux étaient soumis aux conditions précaires du voyage au XVIII^e siècle. Les ponts étaient rares, les routes étaient en mauvais état et peu sécuritaires. Aussi le voyageur en Suisse en direction de Neufchâtel affirmait-il « Après avoir marché jusques au bout du Valon, qui dure deux bonnes heures, il faut cottoyer des Précipices. Il n'y a cependant rien à craindre pour une litière, ni même pour une chaise, pourvu que les Cochers ou les Muletiers ne soient pas ivres⁵² ». Au niveau de la navigation, les liaisons maritimes étaient généralement difficiles et les rivières étaient souvent difficilement navigables. Les moyens de communication lorsqu'ils étaient bien entretenus favorisaient l'affluence des baigneurs et par le fait même le développement de la ville. Ainsi, les routes menant à Bath étaient développées et entretenues selon *the great Subscription*, un acte du parlement de 1706⁵³. De plus, la rivière Avon fut rendue accessible à la navigation à partir de 1727. Le voyage signifiait fréquemment mettre sa vie en danger afin de se soigner, d'autant plus que la majorité des villes d'eaux se trouvaient en terrain montagneux. Pour atteindre les villes éloignées comme Barèges ou à Cauterets, la chaise à porteurs était une expérience inévitable qui pouvait horrifier son occupant.

Comme nous l'avons précédemment mentionné, l'entreprise d'un voyage n'était pas simple et s'avérait très coûteuse. Nous pouvons donc supposer qu'elle était l'affaire d'une élite sociale. Les voyages aux eaux n'échappaient pas à cette règle, d'autant plus que le seul recours au médecin s'avérait très coûteux. Si les voyages aux eaux étaient surtout le fait de l'aristocratie, ce déplacement signifiait alors de se déplacer avec une suite nombreuse et tous les inconvénients que cela implique. L'hébergement de cette suite pouvait s'avérer difficile. Aussi fallait-il protéger les voyageurs contre d'éventuels bandits de grand chemin. Outre les risques d'agression armée, le bon déroulement du voyage était souvent lié aux conditions météorologiques. Le voyage aux eaux était principalement pratiqué du mois d'avril au mois d'octobre, selon la région. La saison des eaux se trouvait réduite si la station se trouvait en montagne où la neige et le temps froid persistaient plus longtemps. Les conditions de voyages

⁵¹ Antoine-Grimoald MONNET, *op. cit.*, p. V.

⁵² David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 9-19.

⁵³ John WOOD, *op. cit.*, p. 354.

étaient ainsi plus propices aux déplacements lors de la saison estivale. Mieux valait éviter de voyager en saison hivernale où les routes risquaient de devenir impraticables.

Au XVIII^e siècle, il n'était plus permis de douter de l'efficacité des eaux minérales et les médecins et scientifiques désiraient voir des sources aussi utiles à l'homme se multiplier. Une solution aux problèmes de la mauvaise situation géographique et de l'éloignement demeurait la découverte d'une source à proximité d'un grand centre urbain.

Ce désir est d'autant mieux fondé, que l'éloignement de la plupart de ces sources fait que leurs eaux perdent, par le transport ou par le laps de temps, une grande partie de leurs propriétés, que quelques-unes d'elles ne doivent qu'à un principe, ou fugace & incoërcible, ou promptement décomposable. A cette difficulté de transporter les eaux, si l'on ajoute celle plus grande encore d'entreprendre un voyage long, pénible & dispendieux pour puiser ces eaux à la source, & jouir ainsi de toutes leurs propriétés, on concevra quels avantages inappréciables, il est permis d'espérer de la découverte d'une source de cette nature aux environs de la Capitale⁵⁴.

Au XVIII^e siècle, la France découvrit deux sources thermales à proximité de Paris : Passy (ou Pacy comme nous l'avons trouvé écrit au XVIII^e siècle, aujourd'hui dans le XVI^e arrondissement de Paris), bourg situé entre Paris et Versailles sur la rive droite de la Seine et Enghien, aujourd'hui situé à 13.5 kilomètres du centre de Paris. Si les eaux de Passy étaient connues depuis 1657 et connaissaient un certain retentissement, ce fut l'abbé Le Ragois qui en 1719 découvrit celles d'Enghien, qui connurent beaucoup plus de succès. À l'image de Bath, on espérait que la proximité de la source favoriserait grandement son développement et ces sources étaient promises à un brillant avenir. Un article écrit par deux médecins paru dans *Le journal de Paris* du 24 mai 1787 décrivant comment le secrétaire des commandements du prince de Condé fut guéri d'un mal qui le rongait depuis dix ans par la vertu des eaux d'Enghien contribua à accroître la notoriété grandissante de la station thermale. Les événements révolutionnaires vinrent cependant freiner l'essor de la ville et il fallut attendre la fin du Premier Empire pour y voir la construction du premier établissement thermal. L'exploitation commerciale des eaux de Passy, aujourd'hui épuisées, prit fin à l'époque où les sources devinrent la propriété de la famille Bartholdi à la fin du XIX^e siècle.

Au cours du XVIII^e siècle, les transports par diligences sur des routes meilleures rendirent les voyages plus rapides et surtout moins fatigants. Avant de disparaître éclipsées

⁵⁴ Ouvr. Coll, *Analyse chimique de l'eau sulfureuse d'Enghien: pour servir à l'histoire des eaux sulfureuses en général*, Paris, chez Cuchet, 1788, p. VIII.

par le chemin de fer au XIX^e siècle, les diligences furent allégées et améliorées. Malgré ces quelques améliorations, les voyages du XVIII^e siècle demeurèrent rythmés par la marche et la cadence du cheval.

Chapitre 3 : Le façonnement d'un espace

D'abord de façon rudimentaire, l'espace se façonne graduellement en relation avec différents facteurs. L'évolution de la société demeure le premier facteur d'importance à prendre en considération. Par la suite, les acteurs du façonnement doivent composer avec les contraintes imposées par le milieu. Existait-il, une architecture et un urbanisme thermal spécifique? L'eau minérale générait-elle des espaces particuliers et des organisations qui lui étaient propres? Les équipements de ces villes d'eaux étaient-ils tous spécifiques dans l'Europe du XVIII^e siècle?

3.1 Les acteurs du façonnement

Les villes d'eaux européennes n'évoluèrent pas au même rythme et de la même façon. Pour Bernard Toulhier au XIX^e siècle « le passage d'un lieu inconstructible et insalubre à un lieu au goût du jour entraîne des enjeux spéculatifs exceptionnels, une ruée vers l'eau, que l'État essaie de maîtriser par la mise en place de règlements d'urbanisme⁵⁵ Le XVII^e siècle vit paraître un certain intérêt administratif pour le thermalisme. En France, comme ses prédécesseurs Henri III et Catherine de Médicis, Henri IV, ayant lui-même expérimenté les sources minérales d'Aix et de Pougues, était sensible aux propriétés curatives de ces eaux⁵⁶. Le XVII^e siècle s'amorça ainsi par la création de la surintendance générale des Bains et Fontaines minérales du royaume en mai 1605.

Entre plusieurs grâces et bénédictions dont il a plu à Dieu de favoriser notre royaume par sur tous les autres, celle qui regarde le rétablissement et conservation de la santé des peuples, ainsi que font les bains, fontaines minérales dont il abonde est l'une des principales que nous avons d'autant plus en grande recommandation qu'elle est familière et communicable à tous nos sujets⁵⁷.

Le préambule des lettres patentes créant la surintendance générale des Bains et Fontaines minérales démontre un certain souci de la monarchie face à la santé du peuple. La surintendance générale des Bains et Fontaines minérales du royaume eut pour effet de mettre toutes les sources du territoire sous la surveillance du surintendant. Ce dernier avait ensuite la

⁵⁵ Bernard TOUILIER, *Architecture des villes d'eaux. Stations thermales et stations balnéaires*, Conférence prononcée au colloque sur les Villes d'eaux en 1994 à Salies-de-Béarn.

⁵⁶ Paul GERBOD, *Loisirs et santé, Les thermes en Europe des origines à nos jours*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 36.

⁵⁷ Lettres patentes de mai 1605, cités dans Armand WALLON, *La Vie quotidienne dans les villes d'eaux : 1850-1914*, Paris, Hachette, Presses du Palais Royal, 1981, p. 21-22.

tâche de nommer des intendants particuliers pour administrer chaque source reconnue du royaume. Ceux-ci devaient également apporter leur contribution au succès de la ville d'eaux, veillant à visiter les différentes sources, à les analyser pour en faire connaître les propriétés et veiller à leur entretien et aux constructions nécessaires pour leurs bons usages⁵⁸. Leurs revenus étant limités, ils disposaient généralement d'une faible marge de manœuvre. Ils dépendaient souvent de la bonne volonté du pouvoir royal ou d'intérêts particuliers afin de pourvoir aux dépenses nécessaires à l'entretien et au développement des lieux. À titre d'exemple, l'amélioration des voies de communication était un élément primordial dans l'essor d'une ville d'eaux. De façon plus prononcée à partir du XVIII^e siècle, l'autorité royale française, en collaboration avec l'Académie des sciences et l'Académie de médecine, eut un grand intérêt pour les eaux et leurs propriétés curatives. Il faut y voir les prémices d'un souci pour la santé publique déjà engagé avec les topographies médicales et les « [...] enquêtes sanitaires de grande envergure, l'amélioration des institutions d'assistance et le renouveau de l'enseignement médical universitaire⁵⁹ », mais qui ne s'épanouiront qu'au siècle suivant.

L'intérêt et l'administration pour les sources minérales d'Angleterre furent certes différents. Depuis le XVI^e siècle, la ville de Bath vit ses pouvoirs s'accroître. Dès 1554, les bains passèrent sous le contrôle de la Corporation. Le rôle du gouvernement local devint décisif pour le développement de la ville. La Corporation, composée d'un maire, de quatre échevins et de vingt conseillers cooptés par les citoyens de la ville, avait un double rôle : « veiller au bien public et à l'utilité commune ainsi qu'à la bonne administration de la ville⁶⁰ ».

La France et l'Angleterre semblaient ainsi en avance sur l'administration et la législation visant l'exploitation et le développement des sources minérales. Le Conseil de ville de Baden en Suisse, se réunissant à l'Hôtel de Ville, semblait avoir la tâche d'administrer les eaux. Nous ignorons toutefois si la Diète intervenait dans l'administration de sources minérales des Cantons suisses.

⁵⁸ Armand WALLON, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁹ Ouvr. Coll. *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 96.

⁶⁰ Annick, Cossic, *op. cit.*, p. 52.

Le développement des fontaines de Spa « [...] lieux courus, fréquentés depuis tant de siècles, il est un endroit privilégié, dont les eaux ont effacé toutes les autres par le nombre & l'éclat des cures qu'elles ont opérées⁶¹ », était en partie dû à un gouvernement sage et éclairé. La ville de Spa dépendait du prince-évêque de Liège, mais il faut souligner le rôle important de Monsieur le Comte de Lynder-Aspremont, favori du Prince Clément de Bavière et gouverneur de son Marquisat de Franchimont (dont les fontaines dépendaient). S'il prit grand soin de développer les routes et les infrastructures liées à l'exploitation des fontaines, ces successeurs ne firent pas preuve d'autant de zèle, ce que reprochaient les auteurs de l'époque. Nos sources démontrent cependant que les habitants de la ville jouèrent un rôle considérable dans le développement de la ville et des fontaines : « [...] tandis que les Etats du pays construisaient la belle chaussées qui conduit de Liege à ce Bourg fameux, ils (les habitants) travaillaient à l'embellissement de l'intérieur de l'endroit⁶² ». Le bourgmestre était le détenteur du pouvoir exécutif au niveau communal ainsi que le représentant du gouvernement dans la commune. Par exemple, ce furent le conseiller et co-bourgmestre Lambert Xhrouet et le co-bourgmestre Gérard de Leau qui firent décréter par le Magistrat la construction de la Redoute.

Bien qu'à la fin du Moyen Âge les villes d'eaux de la Toscane semblèrent connaître une certaine vogue, les eaux minérales d'Italie semblaient, au XVIII^e siècle, avoir souffert d'un certain manque d'intérêt. Les sources passaient tour à tour entre les mains des communes et des propriétaires privés. Si au XVI^e siècle Michel de Montaigne faisait l'apologie des eaux minérales d'Italie, selon l'auteur du *Traité sur le climat d'Italie*, les sources minérales italiennes étaient mal entretenues et peu en vogue tout au long du XVIII^e siècle. Cela paraît vrai à première vue, du moins au niveau européen elles ne semblaient pas avoir bénéficié d'une grande reconnaissance. « Les bains d'eaux minérales, et thermales en Italie, où pourtant de telles eaux se trouvent en abondance, sont fort peu nombreux, la plupart mal établis, mal tenus et très peu fréquentés⁶³ ». Il fallut attendre l'initiative du duc de Toscane pour voir se développer Montecatini qui deviendra la plus importante ville d'eaux de Toscane à la fin du XVIII^e siècle.

⁶¹ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 12.

⁶² *Ibid.*, p. 31.

⁶³ Pierre THOUVENEL, *Traité sur le climat d'Italie, considéré sous ses rapports physiques, météorologiques et médicaux*, Vérone, publié par Guiliari, 1798, Tome 3, p. 302.

En Allemagne les bains appartenait aux princes qui possédaient les terres sur lesquelles ils se trouvaient. Ainsi, le bourg de Wiesbaden appartenait au prince de Nassau Istein (aujourd'hui écrit Idstein). La ville se développait donc selon les investissements en énergie et en argent que le propriétaire voulait bien apporter. Pourtant, il semble que ceux-ci étaient déficients : « Ce Prince pourrait remédier, s'il voulait aux défauts des Bains de Wiesbaden, par de grands Bassins qui contiendraient une quantité d'Eau assez considérable pour que toutes les personnes logées dans une rue pussent s'y baigner [...] »⁶⁴. Le terrain de Schlanguenbad se trouvait séparé par les États de Mayence et de Hesse-Cassel. Les bains étant du côté de Cassel, ils dépendaient de son prince, mais dans la réalité, la situation était plus complexe. La cour où se trouvaient les bains était séparée par une barrière et on y retrouvait des sentinelles et des troupes des deux princes. Ainsi, le détachement de Cassel campait à l'entrée des bois qui se trouvait sur son territoire alors que le cabaret se trouvait sur le territoire de l'électeur de Mayence⁶⁵. Ainsi, l'administration des villes d'eaux allemandes dépendait généralement des princes.

L'administration des villes d'eaux européennes du XVIII^e siècle revêt donc un caractère hétéroclite. L'administration et ses différents acteurs, selon ses intérêts et ses pouvoirs, intervenaient dans le façonnement de l'espace.

3.2 Architecture et urbanisme : Bath une ville d'exception

Y avait-il au XVIII^e siècle une architecture propre au thermalisme comme au XIX^e siècle? Notre étude prouve que non. Seule la ville de Bath semblait jouir d'un ensemble architectural cohérent à la fin du siècle. Devenu populaire en Angleterre grâce à Inigo Jones (1573-1652), le palladianisme fut un style architectural qui s'inspira des œuvres et du style de l'architecte italien Andrea Palladio (1508-1580). Très inspiré par l'Antiquité classique, il privilégia les formes géométriques et chercha à créer une harmonie des volumes reprenant des éléments de l'architecture romaine comme des portiques, des coupoles, des galeries de colonnes. Néanmoins, on critiqua souvent sa froideur et son manque de fantaisie.

Si la ville se développa à une vitesse surprenante, ce fut sur la base d'une organisation socio-économique liée à la cure, au divertissement, au culte, aux promenades, à

⁶⁴ David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 142.

⁶⁵ David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 25-26.

l'hébergement, à l'éducation et à l'artisanat. L'espace de la ville de Bath fut également façonné par l'idéologie de John Wood croyant en la réalité du mythe de Bladud. Il favorisa la pérennisation du mythe de la ville par son architecture. Comme une grande majorité des villes du début du XVIII^e siècle, Bath laissait transparaître les vestiges d'une ville du Moyen Âge murée et confinée à un espace restreint, comme nous pouvons le constater sur l'image ci-dessous datant de 1727.

La ville de Bath en 1727⁶⁶, Copyright © British Library Board



Lors de la période géorgienne (1714-1830), Bath connut un essor spectaculaire. Arrivé à Bath en 1727, John Wood, croyant en l'avenir de la ville et surtout en ses ressources naturelles, désira en faire un endroit quasi mythique tel que l'étaient Winchester et

⁶⁶ Auteur inconnu, « The city of Bath », 1727, *Europeana*, [En ligne], <http://www.europeana.eu/portal/full-doc.html?query=bath&qf=TYPE:image&tab=image&start=279&startPage=277&uri=http://www.europeana.eu/resolve/record/90700/3FD8C1F2FE95252623C427BDC77C8CC07CCC66C9&view=table&pageId=bd#>, (Page consulté 12 avril 2009).

Glastonbury. Il trouva son inspiration dans le palladianisme⁶⁷. Le développement architectural de la ville se fit en plusieurs phases suivant les aléas de l'histoire nationale et la construction fut souvent compliquée par la rudesse du terrain qu'il fallait aplanir à des coûts élevés. Le *Queen's Square*, des appartements de style Georgien, fut construit par John Wood père en 1728. Le *Circus*, modèle de développement urbain, fut dessiné par Wood père en 1754 et terminé par John Wood le fils en 1768. Ce fut également ce dernier qui construisit l'ensemble résidentiel du *Royal Crescent* de 1767 à 1775. Finalement, le développement urbain du XVIII^e siècle fut complété par la réalisation de Bathwick sur la rive opposée de la rivière Avon, de *St-James Square* et de Lansdown. Le développement immobilier fut stoppé brutalement par le début des guerres avec la France en 1793⁶⁸. Le plan médiéval de la ville passa à un plan moderne rythmé par les *squares*, les *crescents* et les jardins somptueux, pour devenir finalement l'une des plus belles villes du siècle.

La ville de Bath en 1810⁶⁹, Copyright © British Library Board



⁶⁷ Annick, Cossic, *op. cit.*, p. 59-60.

⁶⁸ Annick Cossic, *op. cit.*, p. 61-62.

⁶⁹ Auteur inconnu, « Bath 25 h », 1727, *Europeana*, [En ligne], <http://www.europeana.eu/portal/full-doc.html?query=bath&qf=TYPE:image&tab=image&start=279&startPage=277&uri=http://www.europeana.eu/resolve/record/90700/3FD8C1F2FE95252623C427BDC77C8CC07CCC66C9&view=table&pageId=bd#>, (Page consultée 12 avril 2009).

Malgré un résultat démontrant un ensemble architectural cohérent, la multiplicité des propriétaires empêcha une réelle planification architecturale à l'exception de la ville nouvelle de Bathwick. L'essor de la ville ne suivit donc pas une logique géographique et architecturale précise⁷⁰.

Les centres de soins vétustes furent également modernisés. La grande majorité des bains, qui étaient au nombre de six (*The Public bath, The Lepers bath, The Hot Bath, The Cross bath, The Queen's Bath, The King's Bath*), étaient généralement mal protégés des éléments et furent rénovés à partir des années 1780⁷¹. Toujours dans l'esprit néo-classique, des colonnades furent construites afin de protéger les baigneurs des intempéries et de leur permettre de circuler entre les bains à l'abri des éléments. Outre les bains, le centre de la cure était la buvette, *the Pump Room*. « *Drinking the Hot Waters is now become so Universal, that one would imagine the Conduits of equal Magnificence to their Use [...]*⁷² ». La principale buvette de Bath, puisqu'il en existait cinq en 1742, fut construite entre 1704-1706 et constituait qu'un seul étage. Elle fut agrandie en 1751 pour être détruite et reconstruite en 1791 à la demande de la Corporation.

Puisque l'économie de la ville s'orienta vers le thermalisme et ses plaisirs, des lieux furent construits pour assurer le bon déroulement des divertissements. Deux *Assembly rooms* furent bâties dès 1708 pour être remplacées en 1771 par de nouvelles salles d'assemblées situées à proximité des nouveaux développements du *Circus*. Il y avait à Bath en 1750 deux théâtres. Le XVIII^e siècle vit également la multiplication des promenades et des jardins nécessaires à la déambulation. Pour ne nommer que ceux-ci, les *North* et *South Parade* furent réalisés respectivement en 1740 et 1743 par John Wood père. Selon Annick Cossic, ces Parades fournirent « [...] au visiteur un théâtre ambulatoire somptueux [...]⁷³ ».

Nous pourrions écrire un livre entier sur l'architecture et l'urbanisme de la ville de Bath, mais tel n'est pas notre propos, toutefois un constat s'impose. Au XVIII^e siècle, la ville de Bath se tourna exclusivement vers le « tourisme thermal ». L'histoire ancienne de la ville et l'archéologie influencèrent son architecture permettant de remettre au goût du jour son

⁷⁰ Annick Cossic, *op. cit.*, p. 63-64.

⁷¹ John WOOD, *A Description of Bath [...]*, London, Printed for W. Bathoe, and T. Lownds, seconde édition, 1765, volume 2, p. 257 à 263.

⁷² John WOOD, *op. cit.*, p. 269.

⁷³ *Ibid.*, p. 373.

brillant passé antique, accentuant ainsi son caractère mythique. La nouvelle architecture s'harmonisait parfaitement avec la principale activité économique de la ville tout en démontrant les nouvelles préoccupations urbaines de l'*Enlightenment*. D'abord avec le néoclassicisme, les acteurs du façonnement s'inspirèrent des villes de l'Antiquité, puis, par un souci esthétique et hygiénique, favorisèrent les grandes artères, les rues se coupant à angle droit, les places carrées très dégagées et aérées pour les cérémonies et les fêtes. En effet, le titre d'un chapitre du *A Description of Bath* de Wood démontre bien l'importance de ces nouvelles préoccupations urbaines : « *Clensing, paving, and En lighening the streets, lanes, walks, and publick places of Bath*⁷⁴ ». L'architecture de Bath fut d'abord imitée en Angleterre à Londres puis à Édimbourg pour ensuite traverser sur le continent à Spa dont les Anglais étaient si friands et à Montecatini où le duc de Toscane fit édifier les Thermes Léopoldins. La ville sembla ainsi ouvrir la voie et inspirer le développement somptueux des villes d'eaux de prestige de la fin du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle. Par son développement architectural d'une homogénéité surprenante et par son souci moderne du développement urbain, la ville de Bath était donc au XVIII^e siècle, une ville d'exception.

3.3 Un manque de cohérence

Qu'en était-il de sa plus proche rivale, Spa, café de l'Europe? Nous apprenons qu'en 1780 la ville aux six fontaines, très populaire des Anglais, vit ses limites reculées et s'élargir puisqu'elle était auparavant décrite comme trop étroite pour recevoir tous les visiteurs. En effet, selon un auteur de 1774, la ville consistait en une rue principale étroite et en quelques rues secondaires. Suite au séjour du Tsar Pierre-le-Grand en 1717, le nombre de baigneurs augmenta de façon significative. Les infrastructures nécessaires à l'accueil et au divertissement des visiteurs devinrent rapidement déficientes. La Redoute fut donc construite en 1763 dans le centre-ville par l'architecte liégeois renommé Jean-Barthélémy Digneffe (1724-1784). Un auteur expliquait que le mot redoute venait de l'italien *Ridotti* qui désignait une société joyeuse, ainsi les Français auraient traduit improprement ce mot par celui de redoute, qui signifiait préalablement chez les Français une partie des fortifications des places fortes⁷⁵. Le terme en tant que lieu de fêtes et de jeux ne fut utilisé qu'à partir de 1752. Certains historiens en font le premier casino moderne du continent européen. L'édifice

⁷⁵ Auteur inconnu, *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*, s.n., 1785, p. 19.

abritait une salle de bal, un théâtre et une salle de jeu. Il fut endommagé par un incendie en 1817.

À Spa, outre la Redoute, l'édifice digne d'intérêt était le « Vauxhall »⁷⁶. Maintenant écrit Waux-Hall, l'édifice fut édifié à l'extérieur de la ville à partir de 1769. Il fut ouvert en 1770 dans le but de concurrencer la Redoute.

Le Waux-Hall au tournant au XVIII^e siècle⁷⁷.



Élaboré par Jacques-Barthélemy Renoz, du stucateur Antoine-Pierre Franck et du peintre Henri Deprez, il s'agissait d'un fleuron d'architecture néoclassique témoin de l'âge d'or de Spa. Elle demeure aujourd'hui l'une des plus anciennes salles de jeu européennes⁷⁸.

⁷⁶ Auteur inconnu, *A tour to Spa, through the Austrian Netherlands, and French Flanders; and from Spa to Dusseldorff, up the Rhine [...]*, London, old by Richardson and Urquhart; Almon; Byfield; Wilkie; Bingley, 1774, p. 52.

⁷⁷ L'Avenir du Waux-Hall asbl – Spa, *Le Waux-Hall à Spa*, [En ligne], <http://www.wauxhall.be/index.html>, (Page consultée le 7 avril 2009).

⁷⁸ *Ibid.*

Grâce à l’affluence des baigneurs, la ville s’enrichit et des travaux d’intérêt public furent réalisés pour le confort des étrangers. « Création de nouvelles routes, d’un service de diligences et d’un bureau des postes impériales, voûtement du Wayai, pavage des rues, installation de réverbères et de fontaines publiques, plantations [...]»⁷⁹. De luxueux hôtels furent bâtis, les maisons privées en bois firent place à des constructions de briques et de pierres. La ville prit de l’expansion sur un plan moderne avec entre autres les grandes allées représentant les deux promenades principales de la ville. Néanmoins, comme nous pouvons le constater sur l’image ci-dessous, à la fin du XVIII^e siècle Spa gardait un aspect plus modeste que la ville de Bath.

La ville de Spa en 1780⁸⁰



⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ Henri-Joseph Godin, « Le Bourg de Spa vu de Nordouest », sur le site *Université de Liège (Belgique) - Collections artistiques – Florilège*, [En ligne], http://www.wittert.ulg.ac.be/fr/flori/opera/godin/godin_spa.html#nordouest, (Page consulté le 5 juillet 2009).

Les fontaines connurent également quelques améliorations. La fontaine du Pouhon en plein centre de la ville était sans contredit la plus célèbre et elle connut plusieurs phases d'aménagement dès le XVI^e siècle. En 1780 elle fut « [...] couverte d'une niche, qui par sa simplicité & le mauvais goût de sa construction ne répond guere à la réputation que cette source s'est faite par tout l'univers⁸¹ ».

La fontaine du Pouhon à la fin du XVIIIe siècle⁸²



La fontaine de la Sauvinière était située sur une montagne éloignée d'une demi-lieue à l'Est de Spa. Son bassin était couvert d'un dôme de pierre de taille et le tout était entouré d'un parapet de même pierre. À quelques pas de la Sauvinière était située la fontaine de Groisbeck (aujourd'hui Groesbeek). On apprend par Hubert Sandberg que « Sa niche bâtie en 1651 par le Baron de Groisbeck, tombait de vétusté. Mr. le Marquis de Croix, dont l'épouse était de la famille de ce Seigneur, vient de l'orne d'une niche magnifique & digne de lui⁸³ ». À trois quarts de lieue de Spa, du côté du Midi, jaillissait la Géronstere. Elle était contenue dans un bassin taillé dans le roc et couverte d'un dôme soutenu par quatre colonnes de marbre rouge, qu'elle dut à la générosité du Comte Conrad de Bourgsdorff, Conseiller d'État de l'Électeur de Brandebourg en 1651. Pour sa part, la fontaine du Tonnelet était éloignée de

⁸¹ Joseph Hubert SANDBERG, *op. Cit.*, p. 35.

⁸² Auteur inconnu, « Histoire architecturale du Pouhon Pierre Le Grand », sur le site, *Réalités, mensuel de Spa et de sa région*, [En ligne], <http://www.sparealites.com/ea018702.html>, (Page consulté le 2 juillet 2009).

⁸³ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 37.

Spa d'une demi-lieue. « Sa source abondante est contenue dans deux bassins qui se touchent : des canaux de décharge conduisent ses eaux vers un bâtiment qu'on y a construit depuis peu, & où on a établi des Bains chauds & froids, qui commencent à être en vogue⁸⁴ ». Bien que l'absorption par voie orale de l'eau fût la pratique la plus commune à Spa, les bains connurent également de plus en plus de succès au cours du siècle. Si le premier établissement de bains public ne fut construit qu'en 1828, des bains se trouvaient dans des hôtels, chez des particuliers ou comme dans le cas du Tonnelet, à proximité de la source. Par exemple, l'hôtel Waldeck comptait deux bains et sur la promenade de Quatre-Heures, un petit bain chaud était tenu par une vieille dame. Elle se targuait d'avoir tenu en ses mains plusieurs grands seigneurs, dont le tsar Pierre le Grand.

Si au XVIII^e siècle la ville de Spa fut la plus proche rivale de Bath, celle-ci sembla garder un caractère pittoresque, moins influencé par de grands projets architecturaux. Ce fut probablement grâce à son caractère rural que la ville tint une si grande place dans le cœur des Anglais qui, souvent atteints du *spleen*, faisaient un voyage aux eaux afin de profiter du grand air et de la nature pour se ressourcer. Nous pouvons tout de même y retrouver l'ancêtre des casinos modernes.

Ailleurs en Europe, en France plus particulièrement, aucun véritable établissement n'avait vu le jour. Par contre, selon Dominique Jarrassé le débat théorique était déjà lancé. Si les Français vantaient les origines romaines de leurs sources, leurs installations qui dataient souvent de cette époque ou du Moyen Âge, étaient vétustes et servaient généralement de bain des pauvres. Les infrastructures des plus petites villes d'eaux consistaient généralement à quelques baraques de bois mal adaptées. La création de la Société royale de Médecine en 1778, qui devait avoir le contrôle des eaux minérales, favorisa très certainement le développement des villes d'eaux françaises. Seules les stations à la mode pouvaient se targuer de jouir d'installations adéquates nécessaires à l'accueil des buveurs et baigneurs et à l'exploitation des sources. Plombières, ainsi que plusieurs villes d'eaux comme Vichy, Barèges et Bagnères, comptait, dans la première moitié du siècle, quelques installations, mais il s'agissait généralement de maisons particulières ou d'hôtels comprenant quelques baignoires. Malgré tout, quelques bâtiments portant les signes d'un temps nouveau virent le

⁸⁴ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 39. Ces sources d'eaux se trouvent aujourd'hui encore niché et protégé par diverses structures. L'histoire et l'évolution de ces fontaines est très bien illustré et détaillé sur le site Internet de *Réalités, mensuel de Spa et de sa région* : <http://www.sparealites.com/>.

jour dans certaines stations. En 1771 et 1772 Plombières reçut de nouveaux bains. « La fontaine ou le puits qui fume sans cesse est placé dans le quartier bas. C'est un petit bâtiment étroit et carré, ouvert de deux portes opposées [...]. Ce monument n'est pas magnifique [...] »⁸⁵. Suite à cette description datant de 1770, Bourbonne vit ses bains rénovés par l'architecte Pierre-Adrien Pâris (1745-1819). Nous sommes donc bien loin des infrastructures de Bath ou de Spa. Cependant, les plans des projets architecturaux étaient de plus en plus présentés à la société de Médecine, mais également à l'Académie Royale d'Architecture. Ainsi, un rapport élaboré par des commissaires des deux institutions donnait pour le XVIII^e siècle, une définition de ce que devrait être un établissement thermal. Notons simplement que nous y retrouvons la nécessité d'avoir des bâtiments propres à faciliter l'exploitation et les services nécessaires aux visiteurs, dans un esthétisme agréable, avec entre autres, l'omniprésence et la multiplication des galeries et des jardins promenoirs. Le tout dans un espace suffisamment grand pour que l'air puisse se renouveler facilement⁸⁶. Nous y retrouvons alors quelques prémices dont hériteront les stations de la première moitié du XIX^e siècle.

Dans une Italie où le thermalisme semblait sous-développé, la ville d'eaux de Montecatini, aujourd'hui Montecatini Terme, allait renaître de ses cendres. Les premiers bains y furent édifiés en 1530. En 1554 ils furent ouverts aux Siennois, en conséquence de quoi ils furent détruits en représailles par Cosme I^{er} de Médicis, premier grand-duc de Toscane. L'activité thermale reprit au XVIII^e siècle, lorsque les premières véritables installations destinées à la baignade furent construites. Ce fut dans la seconde moitié du siècle que le Grand duc Pietro Leopoldo di Lorena débuta une série de travaux pour favoriser l'exploitation des thermes. Il s'occupa d'abord du problème des eaux stagnantes en créant un réseau de canalisation des eaux. Il fut également à l'origine des établissements de style néoclassique de *Bagno Regio* en 1773, des *Terme Leopoldine* en 1775 et de *Tuttuccio* en 1779.

⁸⁵ Denis DIDEROT, « Voyage à Bourbonne et à Langres », *Œuvres complètes*, volume 8, Paris, Le club français du livre, 1972, p. 600.

⁸⁶ « Rapport sur le bâtiment projeté pour le service des eaux de Bagnières-de-Bigore, 14 mars 1785, par De Jussieu, De la Porte, Carrère, Vicq d'Azyre, commissaire de la Société royale de Médecine et Franque, Brébion, Jardin, Peyre, Cherpitel, commissaires de l'Académie royale d'Architecture », dans Dominique JARRASSÉ, *Les thermes romantiques: bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*, Presses Univ Blaise Pascal, 1992, p 18.

Carte postale des bains de Montecatini, début XIX^e siècle⁸⁷



Durant cette période la ville fut également restaurée sur un plan urbain de l'architecte Nicolò Gasparo Paoletti. En 1784, les bains furent offerts aux bénédictins de Florence. Ils y construisirent un hôtel pour accueillir les étrangers ainsi qu'un hôpital⁸⁸.

Les autres stations thermales que nous avons étudiées, plus modestes, accentuent le manque de cohésion de l'architecture thermique et de l'urbanisme des villes d'eaux au XVIII^e siècle. Il y avait à Baden en Suisse en 1739 une grande maison des bains, de grands bains et de l'autre côté du Limmat des petits bains. Les logements étaient infestés de puces et de punaises qui indisposaient les visiteurs. De plus, nous apprenons qu'aux Bains de Schintznach, beaucoup d'activités comme les dîners ou les bals pouvaient se pratiquer en nature dans les bois. Peut-être n'y avait-il aucune infrastructure propre à accueillir l'ensemble de la compagnie trop nombreuse? Dans la ville de Schwalbach, les divertissements dépendaient des seigneurs qui y résidaient. Il y avait une salle de jeu ainsi qu'une salle d'opéra. La salle d'assemblée qui servait également de salle de jeu avec ses galeries pouvait accueillir entre 800 et 1000 personnes. Le manque d'espace approprié à la déambulation

⁸⁷ Auteur inconnu, « Carte postale, Terme Leopoldine XIX^e siècle », sur le site *Annunci pistoia*, [En ligne], <http://annuncipistoia.com/cartoline.asp>, (Page consultée le 15 juin 2009).

⁸⁸ Auteur inconnu, « Montecatini Terme », sur le site, *Toscana Indettaglio*, [En ligne], <http://toscana.indettaglio.it/>, (Page consultée le 15 juin 2009).

accentuait le manque de cohésion urbaine. À Schlangenbad la promenade avait lieu dans les bois aux risques et périls de chacun. La salle publique d'assemblée servait également de salle de jeu. La ville de Wiesbaden ne disposait pas en 1734 d'un établissement de bains et l'auteur des *amusements* proposait : « l'idée de faire un grand bain et des infrastructures pour stopper la pollution dans les bains, ce qui attirerait beaucoup de clientèle⁸⁹ ». Bien sûr les infrastructures pouvaient s'avérer plus ou moins luxueuses selon le développement de la ville. Malgré tout, ces villes semblaient dépourvues d'un programme d'urbanisme ou d'architecture cohérent.

Bien que nous y retrouvons les ancêtres de grands hôtels et des casinos, l'architecture et les infrastructures nécessaires à l'exploitation des sources des villes d'eaux du XVIII^e siècle font état d'une hétérogénéité persistante où la fonction utilitaire, voire polyfonctionnelle, prenait le dessus sur l'idéologie et la spécialisation qui par son ensemble devaient assurer le prestige de la station. Ce fut évidemment le XIX^e siècle qui inventa le monument thermal, mais nous pouvons retrouver à travers la France, dans la ville de Bath et la ville de Spa, les prémices de l'architecture thermique du siècle d'or du thermalisme. Néanmoins, les nouveaux bâtiments, influencés par ce désir constant de faire revivre l'époque antique, avaient une connotation classique, dite néo-classique, qui semblait graduellement vouloir former une homogénéité dans le paysage de la ville d'eaux. L'urbanisme s'ajusta graduellement aux préoccupations d'ordre hygiéniques élargissant les voies publiques avec un souci particulier apporté à son orientation et à son revêtement.

Si le XVIII^e siècle vit la multiplication des villes d'eaux, grâce à un vif intérêt des autorités comme en France, nous avons pu constater que nos villes d'eaux européennes profitaient de leur riche passé historique pour promouvoir les vertus de leurs sources. De plus, les récits de leur découverte souvent légendaire et leur passé ancien se trouvaient généralement être révélateurs du caractère magique attribué à sa source d'eau et contribuaient à alimenter le mythe de la ville d'eaux. L'importance de l'archéologie naissante demeure primordiale pour remettre au goût du jour le prestige de ces villes d'eaux. De plus, l'appropriation du mythe de la ville d'eaux par les littérateurs, tel John Wood, contribua au caractère surnaturel des lieux tout en alimentant le mélange des pratiques superstitieuses. Ces villes situées dans un environnement habituellement hostile n'étaient souvent joignables que par l'entreprise d'un voyage couramment périlleux. Pour sa part, le développement urbain et

⁸⁹ David-François de MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 142-143.

architectural demandait la maîtrise d'un environnement souvent hostile à la construction. Ces villes, dont le point commun était leurs eaux aux propriétés salutaires, connurent selon l'intérêt de différents acteurs un développement urbain et architectural non pas homogène, bien que de plus en plus réfléchi. Ce développement visait de plus en plus à promouvoir la nouvelle fonction thermale mondaine. Si au XVIII^e siècle il ne semblait pas y avoir une architecture thermale à proprement parler, elle était néanmoins à l'époque attachée à une connotation classique, incitation au rêve du retour à l'Antiquité, créant graduellement un semblant d'homogénéité de l'architecture thermale.

Deuxième partie : La science hydrologique au XVIII^e siècle

Chapitre 4 : La santé au Siècle des Lumières

Avant de s'interroger sur les pratiques relevant de l'utilisation des eaux minérales et thermales dans les traitements des maladies au XVIII^e siècle, il est essentiel de remettre la maladie et la médecine dans leur contexte sociohistorique. « On se porte bien, & l'on jouit de la santé quand toutes les fonctions se font avec régularité, avec aisance & sans aucun sentiment incommode⁹⁰ », écrivait le célèbre Tissot. En raison des pratiques qui peuvent nous paraître farfelues, les traités médicaux des siècles passés peuvent nous sembler aujourd'hui amusants à parcourir. La réalité est pourtant beaucoup plus complexe. Ce qu'il est primordial de mentionner c'est qu'il y a un rapport intime entre société, santé, maladie et médecine. Il s'agit donc de combiner l'histoire sociale, l'histoire des sciences et l'histoire de la pratique de la médecine. Avant de traiter de médecine thermale, nous tenterons de comprendre le rapport entre l'homme et la maladie au XVIII^e siècle et les moyens utilisés pour se soigner.

4.1 Le corps humain du XVIII^e siècle

Avant de nous intéresser à la maladie, nous nous intéresserons d'abord à la perception du corps au XVIII^e siècle. L'ensemble des sociétés d'Europe occidentale semblait avoir une perception commune du corps. Les représentations corporelles le démontrent : le corps était fait de substances corruptibles. Ces substances étaient les humeurs du corps. La théorie humorale telle que décrite par Hippocrate et Galien considérait que la santé de l'âme comme celle du corps résidait dans l'équilibre des humeurs. L'irruption des maladies était à mettre en relation avec le macrocosme composé des quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air et à leurs qualités respectives : le sec, le froid, le chaud et l'humide. À ces éléments répondaient donc les quatre humeurs liquides du corps humain : « le sang sécrété par le cœur est chaud et humide, la pituite ou phlegme sécrétée par le cerveau est froide et humide, la bile sécrétée par le foie est chaude et sèche, l'atrabile ou mélancolie sécrétée par la rate est froide et sèche⁹¹ ».

⁹⁰ Samuel Auguste André TISSOT, *Collection des ouvrages de médecine de M. Tissot*, Paris, P. Fr. Didot le Jeune, 1771, volume 5, p. 1.

⁹¹ François LEBRUN, *Se soigner autrefois: médecins, saints et sorciers aux XVII^e et XVIII^e siècles* (2^e édition, 1^{ière} en 1983), Paris, Éd. du Seuil, 1995, p. 18.

Une personne en bonne santé avait un équilibre humoral normal. La maladie survenait quand les humeurs devenaient « peccantes », c'est-à-dire lorsqu'elles s'accumulaient ou qu'elles s'asséchaient.

Dès le Moyen Âge, l'air devint un élément important pour la préservation du corps. En effet, l'air corrompu portait les poussières et les nuages venimeux (miasmes). Le corps poreux était ainsi ouvert au mal, gagné et pénétré par d'innombrables passages et ouvertures, susceptibles de corrompre les humeurs. Puisque l'eau chaude avait la propriété d'ouvrir les pores et de les laisser béants exposés à l'air, le recours aux bains et ce qui nous intéresse particulièrement, aux thermes, fut rapidement accompagnées de diverses mesures préventives. Les différentes stratégies pour préserver la santé furent donc influencées par cette image du corps jusqu'au XIX^e siècle. Cependant, de nouvelles découvertes scientifiques viendront peu à peu modifier cette image du corps dès la fin du XVIII^e siècle.

Comme le démontre Alain Corbin avec le *Désir de rivage*, dans la France et l'Angleterre du XVIII^e siècle, se développait une nouvelle inquiétude en relation avec l'ascension de l'âme sensible promue par les avancements de la science et plus particulièrement de la médecine. Le diaphragme devint le régulateur de la sensibilité. Parallèlement s'accrut l'attention portée aux nerfs. L'âme était sujette à toute sorte de dérèglements qui se manifestaient par des maux spécifiques telles les vapeurs (au XVIII^e siècle dans son ensemble, les fumées qui s'élèvent de l'estomac ou du bas-ventre vers le cerveau proviennent de digestions incomplètes, de nourritures excessives) et l'hystérie. La lente progression de l'inoculation donna également une nouvelle vision du corps, supposant une force particulière des organes, une résistance et une défense naturelle du corps non évoquée jusque-là. Tout aussi importante fut l'apparition du courant électrique qui devint un modèle de puissance corporel, démontrant que les humeurs ne sauraient tout expliquer. L'expérimentation avec l'électricité confirma une nouvelle représentation du corps dorénavant composé de fibres censées communiquer le courant. La fibre, visible par les premiers microscopes, devint le premier fragment dont se composaient les parties du corps. Comme le fait remarquer Georges Vigarello, « les planches anatomiques de *l'Encyclopédie* de Diderot sont elles-mêmes fibrillaires⁹² ». Après 1750, les nerfs donnèrent aux maladies la tonalité des malaises quotidiens et toutes les maladies n'étaient ni plus ni moins que nerveuses.

⁹² Georges VIGARELLO, *Le sain et le malsain, Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*. Paris, Éditions du Seuil, Collection L'Univers historique, 1993, p. 153.

Ainsi, après 1750, l'état de la fibre et la sensibilité réorientèrent les actions préventives et une nouvelle vision du corps au même moment où s'opérait la révolution des regards sur le paysage. « Les thèmes de la rudesse et du durcissement commandent ainsi les choix des régimes frugaux et l'importance nouvelle accordée au froid⁹³ ». Au-delà du débat sur la fibre, c'est un débat sur la rusticité qui traversa les textes et qui eut une incidence sur les pratiques de la conservation du corps et de la santé. Il s'agissait d'une préoccupation fortement culturelle, avec le thème de la mélancolie saisissant les classes dominantes du XVIII^e siècle. Le bouleversement des Lumières s'accompagna alors d'un doute sur la robustesse et sur la présence des faiblesses physiques. Les esprits éclairés se mirent à redouter le dépérissement de l'espèce humaine. Le désir de rivage trouvait ici tout son sens. La mer froide devait calmer les anxiétés de l'élite, rétablir l'harmonie entre le corps et l'âme. C'était un remède aux méfaits urbains qui rendaient le corps mou, faible et déformé. « Les pratiques anglaises sont révélatrices, propageant de véritables modèles de comportement : le bain froid, marche le long des plages, régimes austères sont les premiers principes des curistes britanniques [...]»⁹⁴. Dans le nord, les plages devinrent un véritable lieu d'affrontement pour y trouver plus de rudesse. Les plongeurs dans la mer glacée devinrent le remède par excellence contre les langueurs et l'inquiétude du *spleen*. L'action visait les fibres, le contact du corps avec la lame de l'océan provoquant un effet renforçateur, non pas par l'exercice de la natation, mais par le saisissement de l'eau et la rencontre du froid. Scientifiques et médecins étaient à la recherche d'une force réactive du corps⁹⁵.

4.2 La maladie au Siècle des Lumières

La maladie est généralement imprégnée de la société dans laquelle elle évolue. Dans une société dominée par la religion chrétienne et l'inégalité, la maladie ne sera pas perçue de la même façon que dans une société laïque et égalitaire. Le meilleur exemple de ce caractère social de la maladie dans l'Europe du XVIII^e siècle demeure les écrits du médecin suisse Samuel Auguste André David Tissot (1728 - 1797). Les titres comme *Avis au peuple sur sa santé* paru en 1761 et *De la santé des gens de lettres* paru initialement en latin en 1766 sont révélateurs de l'inégalité de la société. Ces derniers démontrent également que la maladie

⁹³ *Ibid.*, p. 158.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 159.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 159.

touchait de façon différente les diverses couches de la population. « Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante (de l'humanité) dans les villes, sa moitié la plus nombreuse & la plus utile, perit misérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années paraissent dans différents villages, & y font des ravages considérables⁹⁶ ». Les gens de lettres et les gens de la campagne ne vivant pas de la même manière, les causes de maladies n'étaient pas les mêmes et les traitements différaient. La principale et première cause « [...] de maladies les plus fréquentes parmi les gens de la campagne sont premièrement, l'excès du travail pendant long temps⁹⁷ ». Du côté des gens de lettres, l'on retrouvait deux sources principales de maladie « [...] les travaux assidus de l'esprit, & le continuel repos du corps; pour en tracer un tableau exact, il n'y a qu'à détailler les effets funestes de ces deux causes⁹⁸ ». Au Siècle des Lumières, la société était basée sur l'inégalité. Selon son activité et son lieu de résidence, chacun était situé dans une subtile hiérarchie des états et des rangs. Comme nous le constaterons, le thermalisme du siècle était issu presque exclusivement de l'aristocratie européenne. En effet, outre les frais élevés et les difficultés du voyage en ses temps de communication difficile, le prix des bains n'était souvent pas accessible à tous.

Le XVIII^e siècle fut marqué par les famines et par les conditions de vie insalubres qui favorisèrent le développement et la propagation des maladies. Le siècle se déroula donc dans une conjoncture propre aux épidémies et aux endémies.

« Cette conjoncture d'épidémies, d'endémies et de crises pèse lourdement sur la médecine et plus généralement sur les attitudes de toute la société face à la mort et à la maladie. Si le spectacle permanent de la mort [...] rappelle à tous, et d'abord au médecin, les limites de l'intervention humaine et confirme le message religieux [...]. Les médecins sont d'abord handicapés par la faiblesse de leur nombre et l'inégalité de leur implantation⁹⁹ ».

Outre les maladies épidémiques comme la peste, la petite vérole et la dysenterie, les maladies individuelles, comme la fièvre puerpérale, les maladies vénériennes, le tétanos et la goutte, touchèrent les populations. Jusqu'au XIX^e siècle, l'Europe fut touchée par une morbidité, dite

⁹⁶ Wolfgang-Charles DE GINGINS, François GRASSET, PAPILLON, François PIDOU, Samuel Auguste André David TISSOT, Jean ZIMMERLI, *Avis au peuple sur sa santé*, Lausanne, Aux dépens de François Grasset, 1761, p. 13-14.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁹⁸ François GRASSET, Samuel Auguste André David TISSOT, *De la santé des gens de lettres*, Publié chez François Grasset & Compagnie, Lausanne, 1768, p. 15.

⁹⁹ Olivier FAURE, *Histoire sociale de la médecine*, Paris, Anthropos, 1994, p. 19-20.

normale, particulièrement diversifiée et coriace. Si certaines maladies étaient plus susceptibles de toucher une classe particulière, d'autres frappaient sans discernement.

Les auteurs s'accordent pour affirmer le caractère religieux de la maladie. Lorsque la maladie frappait, c'était d'abord vers l'Église que le peuple se tournait. La Réforme de l'Église catholique diffusait le message selon lequel la maladie était envoyée par Dieu : « D'abord châtiment [...] pour les punir de leurs péchés, c'est [...] aussi un remède de l'âme. En affligeant le corps, Dieu contribuait à la guérison de l'âme, car la maladie était plus favorable au salut que la bonne santé qui offrait toutes les occasions de péché [...] »¹⁰⁰. Pour les soins, l'Église catholique prônait le recours à la thaumaturgie officielle : eaux et puits sacrés, sanctuaires, reliques, pèlerinage, *ex-voto*, processions, prières propitiatoires, invocation des saints¹⁰¹. Les médecins ne niaient aucunement le discours de l'Église faisant de Dieu la première cause de la maladie. On retrouvait donc, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, une certaine homogénéité entre les discours ecclésiastiques, savants et populaires. Si dans la seconde moitié du XVIII^e siècle une minorité de l'élite éclairée amorça une lente désacralisation de la maladie, cette perception religieuse perdurera jusqu'au XIX^e siècle. Les causes secondes de la maladie dans un corps sain relevaient donc de la perception humorale du corps et leur traitement était davantage dû au respect des médecins de l'Antiquité plus qu'à l'observation clinique.

4.3 Entre médecine populaire et médecine officielle

Il est primordial de remettre les stratégies thérapeutiques dans leur contexte. Outre le recours à la religion, de nombreux remèdes mélangeaient croyances populaires et magies. « La magie ne s'inspirait pas d'une vision essentiellement différente de celle de l'orthodoxie chrétienne [...] attribuant des pouvoirs particuliers à certains objets et à certaines pratiques [...] »¹⁰². Cette médecine populaire était également influencée par le système humoral du corps. Tout comme le monde, le corps se trouvait au centre de l'univers influencé par son environnement. Dans la croyance populaire, la Lune était réputée pour avoir une influence sur les marées. Elle était également considérée pour avoir une influence sur les « [...] »

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 10-11.

¹⁰¹ Ouvr. coll. *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 199.

¹⁰² Ouvr. coll. *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 200.

saignées, la guérison des blessures, le poids des humeurs; elle régule les menstruations des femmes, elle détermine le moment de la naissance, sinon de la mort¹⁰³ ».

Les déséquilibres des humeurs pouvaient être évités par un style ou une hygiène de vie raisonnable et en respectant l'équilibre entre l'harmonie externe (la nature) et interne (les humeurs) : « [...] purger son corps au printemps afin de le laver de ses humeurs volatiles; éviter, en été, les activités ou les nourritures échauffantes; protéger, en automne, les gens maladifs [...] »¹⁰⁴. Le caractère préventif de la médecine populaire du XVIII^e siècle demeura un enjeu important. D'abord avec l'importance accordée au régime alimentaire Tissot écrivait : « L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause [...] »¹⁰⁵. Le meilleur régime consistant à éviter tout excès. La population rurale ne faisait généralement pas appel aux médecins se trouvant communément dans les villes et la médecine populaire se pratiquait d'abord à la maison. La médecine domestique fut ensuite appuyée par une série de publications visant à informer les gens pour qu'ils puissent se soigner eux-mêmes, mais également pour qu'ils puissent soigner familles et amis, ainsi qu'administrer des remèdes¹⁰⁶. En France, bien avant les traités de Tissot, la littérature bleue, livres beaucoup plus minces vendus par les colporteurs, visait à vulgariser la médecine pour la population rurale. Ainsi s'opposait une médecine naturelle souvent dite officielle à une médecine surnaturelle. La médecine naturelle avait pour but le recours à des moyens strictement naturels pour rétablir la santé, alors que la médecine surnaturelle faisait appel à une panoplie de moyens magiques et religieux. Ainsi, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la distinction entre médecine savante et médecine populaire demeura peu perceptible, tant au niveau des savoirs que des pratiques, « [...] la clientèle qui, du roi au dernier des journaliers, fait appel, indistinctement et successivement, à tous les recours possibles, médecins, empirique, pèlerinage thérapeutique¹⁰⁷ ». On retrouvait donc jusqu'au milieu du XVIII^e siècle une certaine homogénéité entre les discours ecclésiastiques, savants et populaires.

Si l'on en croit les satires et railleries de Molière avec le Docteur Diafoirus, de Boileau avec son *Arrêt Burlesque*, sans compter les nombreuses lettres de Madame de

¹⁰³ Dir. Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO, *Histoire du corps, Volume 1 De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, p. 340.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 341.

¹⁰⁵ Wolfgang-Charles DE GINGINS, François GRASSET, PAPILLON, François PIDOU, Samuel Auguste André David TISSOT, Jean ZIMMERLI, *op. cit.*, p.40.

¹⁰⁶ Ouvr. Coll, *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 203.

¹⁰⁷ François LEBRUN, *op. cit.*, p. 8-9.

Séviigné, les médecins du Grand Siècle ne semblaient pas avoir très bonne réputation. « Le premier (hommes) qui m'aborda, était un petit homme, encore plus petit Médecin, digne cependant du Siècle de Molière. Il se décernait du titre de Docteur qu'il ne mérita jamais, & en cette qualité décidait souverainement de l'effet des Eaux sur le nombre de Pillules uniformes qu'il ordonnait à tout le monde¹⁰⁸ ». Cette appréciation des médecins perdura au Siècle des Lumières. L'enseignement disparate et médiocre des médecins vient appuyer cette idée. De plus, il y avait confusion entre les diverses professions liées à la médecine, plus particulièrement entre médecins et chirurgiens qui étaient ni plus ni moins que des artisans s'occupant des maladies externes. Les apothicaires s'occupaient de la préparation des remèdes et représentaient des marchands artisans souvent regroupés avec les épiciers et les droguistes au sein d'une même communauté de métiers.

Aussi, pour déceler les « signes et symptômes qui donnent l'indication et la connaissance de la nature et causes des maladies, le médecin interroge et observe le patient. Il ne le palpe que fort peu et l'explore moins encore¹⁰⁹ ». Le principal remède des médecins consistait à évacuer les humeurs. On utilisait la saignée, considérée comme l'outil principal du médecin par Furetière, la purgation, les diètes, diverses potions, la chirurgie et dans certains cas la cure thermale. L'incapacité de la médecine à expliquer et résorber les maux épidémiques contribua à accabler la discipline de charlatanisme. Les Lumières du siècle vont alors tenter de redonner ses lettres de noblesse

[...] à une discipline, ou plutôt une profession, désorientée par la multiplicité et le caractère contradictoire des hypothèses, des observations et des spéculations énoncées au XVII^e siècle. Il s'agissait aussi de la soustraire aux critiques des sceptiques, à l'ironie des lettrés, à la concurrence des charlatans, et de l'arracher en même temps à l'immobilisme auquel les médecins traditionalistes la condamnaient¹¹⁰.

Dès le XVI^e siècle, les médecins étaient convaincus que la « nouvelle médecine » était en fait celle des Anciens, dominée par Galien et libérée des scories médiévales.

¹⁰⁸ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, volume 1, 1734, p. 17.

¹⁰⁹ François LEBRUN, *op. cit.*, p. 59-60.

¹¹⁰ Ouvr. Coll, *Histoire de la pensée médicale en Occident, Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 94.

Mais pourrais-je omettre HIPPOCRATE, notre chef, qui le premier des écrivains a soutenu que le hazard est un néant, & que tous les événements qu'on nomme *fortuits*, sont dirigés par la volonté du Très-Haut GALIEN, qu'on place à côté d'HIPPOCRATE, & qui a prouvé fort au long, que les seules merveilles du pouce de l'homme démontrent qu'il y a un Dieu, & qui appelle son livre, sur l'usage des parties du corps humain, un monument érigé à la gloire de cet Etre¹¹¹.

Tissot affirmait combien religion et médecine étaient liées. Chacune des disciplines apportant autant à l'autre : « [...] combien de chose d'importance elle (la médecine) emprunte de la Religion. [...] Je me serais plû à prouver combien de lumières porte à son tour dans la Religion une science, qui toute occupée de l'examen de la parfaite créature¹¹² ». Religion et médecine ne furent donc pas opposées, du moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Pendant près de deux millénaires, c'est donc la philosophie grecque qui influença la conception du corps et de la santé. Il s'agit plus précisément du modèle humoral tel que décrit par Hippocrate (V^e siècle av. J.-C.) et par Galien (II^e siècle de notre ère.). Le modèle est influencé par le savoir grec : « [...] une conscience aigüe de la régularité des transformations saisonnières du monde naturel, celle des rythmes de la maladie observée au chevet du malade¹¹³ ». La maladie se définissait bien par l'observation des symptômes, mais la foi irréprochable des médecins dans certaines institutions et dans les auteurs anciens altéra leur rigueur. En effet, l'élite éclairée et les médecins du XVIII^e siècle, ne séparant jamais le social, le politique et le scientifique, observaient les malades et leur milieu souvent avec rigueur, mais le faisaient généralement « [...] au travers du prisme déformant d'hypothèses souvent anciennes et de préjugés sociaux plus récents mais solides¹¹⁴ ». En effet, les traités sur le climat demeurèrent imprégnés des idées d'Hippocrate et de sa théorie sur le lien entre le macrocosme (l'Univers) et le microcosme (le corps humain). Par exemple, les topographies médicales, représentant de véritables petits traités de géographie, de géologie et d'ethnologie, sont précieuses pour l'historien. Mais lorsqu'elles s'attardaient à décrire les hommes, elles le faisaient au travers de préjugés archaïques.

Certains médecins étant convaincus des possibilités infinies de la médecine éclairée commencèrent à partager l'optimisme et la philosophie des Lumières. Certains, mais ils sont encore rares au XVIII^e siècle, faisaient la promotion de l'expérimentation :

¹¹¹ François GRASSET, Samuel Auguste André David TISSOT, *op. cit.*, p. 5.

¹¹² Wolfgang-Charles DE GINGINS, François GRASSET, PAPILLON, François PIDOU, Samuel Auguste André David TISSOT, Jean ZIMMERLI, *op. cit.*, p. 1-2.

¹¹³ Ouvr. Coll, *Histoire de la pensée médicale en Occident, Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 336.

¹¹⁴ Olivier FAURE, *op. cit.*, p. 49.

Depuis la découverte de la circulation du sang, objet des recherches de tant de Savants de toutes les nations pendant six mille ans, & dont la gloire était due au travail opiniâtre du célèbre Harvey, les prestiges de l'erreur sont dissipés : tout a été au flambeau de l'expérience; les sources de la vie sont connues, le mécanisme admirable du corps humain cesse d'être un secret impénétrable; & s'il manque encore quelque chose à nos connaissances, c'est que l'homme ne peut pas tout, & que ses facultés sont limitées¹¹⁵.

La place privilégiée qu'occupait la médecine dans l'*Encyclopédie* qui fut publiée non sans encombre de 1751 à 1765 s'avère également révélatrice de ce nouvel état d'esprit. De nouvelles découvertes vont ainsi venir graduellement changer la perception du corps, de la maladie et la façon de les traiter. Ainsi, nous ne pouvons passer sous silence les grandes découvertes et les avancées de la médecine des Lumières. Le XVII^e siècle s'ouvrit en 1628, par la découverte de la circulation sanguine. William Harvey affirmait : « l'anatomie et la physiologie s'apprennent non dans les livres, non d'après les opinions des philosophes, mais d'après l'observation¹¹⁶ ». Le XVIII^e siècle s'ouvrit avec la découverte de l'inoculation et plus tard, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec la découverte du courant électrique faisant état des systèmes de défense naturelle du corps humain. Cela eut pour effet de reléguer au second rang le rôle des humeurs dans la santé. De plus, les premiers microscopes révélèrent pour la première fois à l'œil humain ces fibres du corps humain communicant le courant. Ces découvertes permettront graduellement de contester l'ancien modèle hippocratique et le déplacement des objets d'inquiétudes¹¹⁷.

Si la médecine du XVIII^e siècle semble stagnante et demeure marquée par une vision ancienne du corps et de la maladie, la raison finit par l'emporter sur l'étude de faits. Les médecins éclairés se mirent à remettre en question la pertinence de la formation classique des médecins : loin du malade et de l'observation rationnelle. La séparation entre les différents corps de médecine s'opérera graduellement pour ensuite remettre en cause toute l'organisation médicale et sociale¹¹⁸.

¹¹⁵ Joseph Hubert SANDBERG, *Essai sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa*, Liege & Spa, Imprimerie de Bollen, fils, 1780, p. 2-3.

¹¹⁶ William HARVEY cité dans, Marcel SENDRAIL, *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse, Éditions Privat, 1980, p. 365.

¹¹⁷ Sur le sujet voire, Georges VIGARELLO, *Le sain et le malsain, Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, Collection L'Univers historique, 1993, troisième partie, chapitre 1.

¹¹⁸ Olivier FAURE, *op. cit.*, p. 45.

Il faut alors inscrire l'histoire de la pensée médicale dans la longue durée. Lorsqu'observée de près, la médecine du XVIII^e siècle ne retient pas longuement l'attention. Dans la longue durée, elle permet la mise en place des conditions essentielles et indispensables à l'établissement de la médecine moderne au siècle suivant. Avant d'en arriver là, il faudra d'abord passer par le biais de révolutions politiques. Si en France la Révolution ne modifia pas la perception de la maladie ou la façon de se soigner, elle remit en perspective les institutions affectant les professions médicales par l'abolition des facultés et, comme toutes les sociétés savantes et littéraires du pays, la suppression de la Société royale de médecine. La réorganisation des institutions sera importante avec la loi de ventôse an XI (1803). « Avec l'application de la loi de 1803 et avec les travaux de Bichat et de Laennec, c'est vraiment, quelles que soient les rémanences, une autre histoire qui commence et bientôt s'accélère¹¹⁹ ».

¹¹⁹ François LEBRUN, *op. cit.*, p. 9.

Chapitre 5 : L'affirmation de la médecine thermale

Aujourd'hui la médecine thermale est une science à part entière. Il s'agit de l'ensemble des moyens mis en œuvre dans l'utilisation thérapeutique des eaux minérales. Elle compose donc une science de l'utilisation des eaux de sources minérales à des fins thérapeutiques, de bien-être ou de remise en forme. Selon Montaigne « Chaque nation, a des opinions particulières touchant leur usage, et des loix et des formes de s'en servir toute diverses; et selon mon expérience, l'effet aussi pareil¹²⁰ ». Qu'en était-il au XVIII^e siècle? Y avait-il une science thermale? Retrouvait-on des pratiques thérapeutiques homogènes à travers les différentes villes d'eaux européennes?

5.1 Prendre les eaux dans l'Europe du XVIII^e siècle

Le recours aux eaux faisait partie des outils de la médecine du XVIII^e siècle. Cela n'a rien d'exceptionnel puisque cette pratique s'inscrit bien dans l'héritage médical laissé par les auteurs de l'Antiquité, comme Hippocrate et Galien, qui faisaient figure d'autorités quasi absolues sur la médecine du Siècle des Lumières. Hippocrate fut probablement un pionnier de la « science hydrologique ». Il fut le premier à noter la minéralisation des eaux ainsi que certaines de ses propriétés, par exemple qu'elles étaient plus lentes à bouillir et il y signala la présence de certains minéraux. Il fit également remarquer que le bain chaud salé avait des effets asséchant et échauffant amenant l'humidité hors du corps (transpiration). Asclépiade et Galien adoptèrent des théories similaires¹²¹. Le recours aux eaux thermales représentait, dans l'Antiquité grecque et romaine, l'une de ces stratégies visant à guérir et à préserver le corps de la maladie. Au XVIII^e siècle, la règle d'or d'une saison aux eaux était toujours influencée par la théorie humorale, le respect d'un rythme de vie sain, des prescriptions alimentaires et le bannissement de la mélancolie. La définition des termes d'eaux thermales de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* représente lui-même un modèle de la théorie humorale :

¹²⁰ Michel de MONTAIGNE cité dans, Eugène-Humbert GUITARD, *Le prestigieux passé des eaux minérales : histoire du thermalisme et de l'hydrologie des origines à 1950*, Paris, Société d'histoire de la pharmacie, 1951, p. 123.

¹²¹ Eugène-Humbert GUITARD, *Le prestigieux passé des eaux minérales : histoire du thermalisme et de l'hydrologie des origines à 1950*, Paris, Société d'histoire de la pharmacie, 1951, p. 81-82.

« Les eaux chaudes tirent leur vertu d'un mélange de feu et de soufre [...] vous concevrez que, comme toutes les indications dans les maladies consistent à laver les obstructions, à corriger les humeurs peccantes, à rétablir la force des fibres, à inciser, à résoudre, à fondre les humeurs qui croupissent, vous concevrez que les eaux chaudes aient la propriété de diviser la mucosité gluante du sang, de délayer les sucs crus et mal digérés, d'empêcher le passage des matières des premières voies dans les troisièmes voies; enfin de soulager la cachexie, la paralysie et la sciatique [...] Mais l'usage des eaux est préjudiciable dans le cas des passions brutes et violentes, tels que le chagrin et la colère¹²² ».

L'utilisation des eaux ne faisait pas l'unanimité. Le remède connut des opposants dès le XVII^e siècle. Certains redoutaient l'effet des eaux minérales, premièrement parce qu'elle pouvait infiltrer le corps lors de la balnéation, mais également parce que son absorption pouvait agir directement sur les humeurs et les organes du corps : « les eaux froides et fortement minéralisées semblaient dangereuses, elles glaçaient l'estomac, lésaient l'intestin, arrêtaient le sang en serrant les veines¹²³ ». Guy Patin, doyen de la Faculté de médecine de Paris (1650-1652) et professeur au Collège de France écrivait : « Elles (les eaux minérales) sont plus célèbre que salubre [...] les vertus des eaux minérales existent surtout dans l'imagination des hommes¹²⁴ ». Les mauvaises langues continuèrent de se faire entendre au siècle suivant. Un pharmacien anglais alla jusqu'à insulter les médecins spécialisés dans l'administration des eaux : « De toutes les branches de l'art de guérir, écrivait-il en 1757, aucun n'est tombée aux mains d'écrivains aussi détestables¹²⁵ ». Certains médecins ne recommandaient l'usage des eaux minérales qu'en dernier recours comme remède à utiliser par une médecine poussée à bout. Les opposants aux eaux ne firent pas longtemps le poids devant la multiplicité des monographies positives et les témoignages de guérisons miraculeuses. Ils n'eurent certainement pas un impact considérable sur la fréquentation des villes d'eaux au XVIII^e siècle. Pareillement, les plus grands médecins du siècle, tel Thomas Sydenham (1624-1689) en Angleterre, Herman Boerhaave (1668-1738) en Hollande, Gottfried van Swieten (1733-1803) à Vienne, Tronchin (1709-1781), Jean-Louis Petit (1674-1750) à Paris et Tissot (1728-1797) à Lausanne, se rangèrent du côté de l'utilisation des eaux minérales et thermales.

¹²² Article « Eaux thermales » de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, cité dans Marc BOYER, *Le thermalisme dans le grand sud-est de la France*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2005, p. 52.

¹²³ Eugène-Humbert GUITARD, *op. cit.*, p. 99.

¹²⁴ Guy PATIN, cité dans, Eugène-Humbert GUITARD, *Le prestigieux passé des eaux minérales : histoire du thermalisme et de l'hydrologie des origines à 1950*, Paris, Société d'histoire de la pharmacie, 1951, p. 99.

¹²⁵ Eugène-Humbert GUITARD, *op. Cit.*, p. 99.

La façon d'utiliser les eaux évolua à travers le temps, d'une nation à une autre ou même d'une ville à une autre. Néanmoins, nous retrouvons à travers les villes d'eaux du XVIII^e siècle certaines pratiques communes. La prise des eaux à longueur d'année était rare. Selon différentes théories, mieux valait attendre la « saison des eaux » pour entreprendre une cure. L'expression devint d'ailleurs le terme générique que nous pourrions aujourd'hui traduire par « entreprendre une cure thermale ». Les saisons pouvaient s'étirer au printemps et à l'automne. La saison de Bath battait son plein aux mois d'avril, mai, juin, fin août, septembre et octobre. Selon un article de 1795, Bath était fréquentée au printemps pour la santé et l'automne, davantage pour se divertir puisque les deux tiers des visiteurs s'y trouvaient pour les plaisirs¹²⁶. Au Mont-Dore, la saison était restreinte en raison du climat. Elle s'étalait de juillet à la fin du mois d'août, dès septembre, le climat devenait trop rude. Dans les stations situées en montagne, il fallait éviter de se faire prendre au piège par l'arrivée hâtive de la neige¹²⁷. Aussi abandonnait-on Barèges-les-Bains du mois d'août au mois de mai pour la même raison. Même si nous avons un exemple d'un baigneur qui passa deux hivers aux eaux de Pise¹²⁸, et que le climat italien était jugé moins hostile, le printemps et l'automne étaient privilégiés pour prendre les eaux. La saison de Spa durait de la mi-mai jusqu'à la fin juillet puis elle reprenait au début septembre jusqu'à la fin octobre. Il fallait rester prudent face au choix de la saison puisque le froid pouvait avoir des conséquences néfastes sur la cure. Lors d'hivers rigoureux, « Un temps plus froid exposerait les buveurs d'eau, sur-tout ceux qui ont l'estomac sensible & les nerfs irritables, à des accès de colique fort douloureux : des chaleurs trop fortes par la raréfaction qu'elles porteraient dans le sang, déjà mis en mouvement par l'action des eaux, donneraient naissance à des fièvres inflammatoires, où à des fontes d'humeurs [...]»¹²⁹. Chaque station avait ses périodes propres à la prise des eaux.

La durée d'une visite aux eaux pouvait varier selon plusieurs facteurs. S'agissait-il d'une visite de plaisir ou d'une visite dans le but de traiter un mal précis? Le visiteur avait-il les moyens financiers pour un séjour moyennement long? Il ne semblait pas vraiment y avoir

¹²⁶ Auteur inconnu, « Some Account of the Baths and of the Nature of the Mineral Waters at the city of Bath, in England », dans *The New-York Magazine; Or, Literary Repository*, No. 99, New York, Published by s.n., 1795, p. 737.

¹²⁷ Pierre Jean-Baptiste LE GRAND D'AUSSY, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse auvergne aujourd'hui dept du Puy-de-dôme et du Cantal et partie de celui de la haute loire*, Paris, Imp. des sciences et arts, an III (1794), Volume 2, p. 50.

¹²⁸ John NOTT, *A Chemical Dissertation on the Thermal Waters of Pisa*, London, Published by printed for J. Walter, 1793, p. 99-100.

¹²⁹ Joseph Hubert SANDBERG, *op. Cit.*, p. 136-137.

de règle précise. Entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, la durée d'un séjour aux eaux variait considérablement. On pouvait séjourner à Bath de 4 à 30 jours et le séjour pouvait durer jusqu'à 6 semaines. Au Mont-Dore le séjour durait généralement de 18 à 25 jours, alors que l'auteur des *Amusemens des eaux de Spa* séjourna au moins 6 semaines au café de l'Europe¹³⁰. Une mode sembla pourtant s'imposer au XVIII^e siècle. Cette dernière s'inspirant de l'antiquité romaine, le séjour de trois semaines fut de plus en plus adopté.

5.2 La « science hydrologique » du XVIII^e siècle

En raison de la perception humorale du corps poreux ouvert au mal, les eaux minérales et thermales étaient réputées pour avoir un effet considérable sur le corps et ses différentes maladies. Les différentes eaux pénétrant le corps guérissaient les maladies dites aiguës. Ces maux « [...] brusque & rapide; tout répond à la violence du mal, & à l'énergie des moyens employés pour le vaincre : le danger est pressant, le salut ou la perte du Malade est décidé en peu de jours¹³¹ ». Les eaux guérissaient également les maladies chroniques :

[...] plus lentes, & leurs symptômes moins violents. Auteurs de nos propres maux, dit Sydenham, c'est à notre intempérance & à notre oisiveté que nous devons en imputer les causes. Insensible dans leurs progrès, ce n'est que quand le mal a miné sourdement la place que l'explosion s'en fait. Le malade, tranquille sur son état parce qu'il souffrait peu, s'alarme alors; il invoque les secours de la Médecine, mais souvent trop tard, parce que les remèdes ne peuvent rien sans la nature, & que les pouvoirs de celle-ci, dans ce genre de maladie, sont réduits à bien peu de chose¹³².

Puis, au cours du XVIII^e siècle, le thermalisme devint efficace contre un nouveau mal, les affections nerveuses :

[...] maladies à peine connues aux Anciens, & qui sont si communes aujourd'hui entre les gens du monde, dont elles empoisonnent les jours au milieu des délices & des jouissances. C'est à nos excès en tout genre que nous devons cette maladie nouvelle. Irréguliers dans notre conduite, dissolus dans nos mœurs, fougueux, intraitables dans nos passions, nous avons abusé du présent le plus précieux que pût nous faire l'Être Suprême, c'est la sensibilité. Borné dans leur action nos nerfs n'ont pu soutenir les épreuves auxquelles nous les avons soumis; les convulsions de la colère, les poisons froids de la haine & de l'envie, les épuisements des plaisirs de l'amour en ont usé la trame & perverti les mouvements¹³³.

¹³⁰ Karl Ludwig Freiherr von POLLNIT, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, Volume 2, p. 278.

¹³¹ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 67.

¹³² *Ibid.*, p. 68.

¹³³ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 73 à 75.

Le gaz de certaines eaux était même reconnu pour avoir un pouvoir curatif sur le cancer de l'époque. Si ses vertus étaient grandes, lorsque mal utilisées, les eaux minérales et thermales pouvaient rapidement devenir néfastes. Tous les traités des eaux contiennent des mises en garde. La perception du corps et l'effet souvent redouté des eaux demandaient l'usage de précautions précises lors de leur utilisation. Ces règles de vie souvent mal appliquées étaient généralement communes à l'ensemble des stations thermales européennes.

L'utilisation des eaux minérales s'opérait de diverses façons, selon les lieux et les propriétés des eaux. À quelques prescriptions près, les techniques pour faire usage des eaux étaient communes aux stations d'Europe du XVIII^e siècle. On retrouvait à peu près partout l'administration des eaux par la boisson et la balnéation. Le traitement devait généralement débiter par une visite chez le médecin. Ce dernier devait établir l'état de santé du malade et lui prescrire le traitement à adopter. Cependant, il régnait souvent un désordre général dans la pratique. On évitait souvent la visite chez le médecin et on buvait l'eau comme bon semblait. La règle générale était de boire les eaux « [...] en aussi grande quantité qu'on pourra boire sans répugnance, chaque jour plus ou moins, sans s'assujettir à la même doze; les discontinuant même aux jours de Brouillard ou aux jours froids, pour les reprendre au premier beau tem, se réglant toujours sur ses forces. Voilà le meilleur Conseil qu'on puisse donner [...]»¹³⁴. Si chacun avait sa propre théorie sur la prise des eaux, le médecin devait veiller à prescrire quelles eaux administrées, le nombre de verres que le malade devait boire et à quelle intervalle. Le médecin devait connaître les vertus et les propriétés exclusives de chaque fontaine et devait procéder au questionnement du malade pour connaître le tempérament de la maladie pour enfin lui prescrire l'eau à boire.

[...] il (le médecin) débute la Cure par faire saigner & purger celui qui vient prendre les Eaux. Après quelques jours d'intervalle, ils lui permettent de boire les Eaux en telle quantité qu'il voudra. Si l'on a commencé par en avaler beaucoup sans répugnance, ils jugent par le nombre de Gobelets qu'on a pris le premier jour, de la quantité à laquelle on doit être condamné. Je dis condamné, car c'est une véritable Question, qu'ils font subir à leurs Patiens. Soit qu'il fasse chaud ou froid, soit qu'on ait de la répugnance ou non, ils prétendent qu'il faut aller jusqu'au nombre prescrit, & puis descendre jusques à celui du premier jour. Il arrive rarement, ou pour mieux dire il n'arrive jamais, qu'un Bûveur d'Eau ait suivi ces Ordonnances à la lettre, sans qu'il ait besoin de Médecins & de Remèdes¹³⁵.

¹³⁴ David-François MERVEILLEUX, *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlungenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépantem*, Liège, chez Everard Kintel, 1738, p. 133.

¹³⁵ David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 132.

Le nombre de verres d'eau absorbé variait ainsi fortement d'une ville à une autre et d'une personne à une autre. À Spa, les « bobelins » (nom donné aux buveurs de Spa au XVIII^e siècle) comptaient le nombre de verres d'eau absorbés grâce à un petit cadran d'ivoire à seize points attaché à la boutonnière de leur habit¹³⁶. Il était conseillé de boire l'eau tôt le matin, moment où elles étaient considérées comme plus fortes et spiritueuses. On buvait dès six heures du matin à Bath et à Spa au levé du jour, soit à quatre heures du matin. Les buveurs étant ainsi à jeun, l'eau ne risquait pas d'interférer avec la digestion. Il était également recommandé de laisser un certain intervalle entre chaque verre. À Spa par exemple, boire les eaux avec trop de précipitation signifiait s'exposer à des gonflements incommodes d'estomac, tirailé par un volume d'eau trop considérable pris coup sur coup. Il était prudent de laisser un intervalle d'au moins dix minutes entre chaque verre. Par cette précaution on donnait le temps à l'organe de réagir et de pousser les eaux dans les intestins¹³⁷. L'eau prise en boisson était réputée pour avoir un effet particulier sur les « fonctions internes » du corps, prévenant la génération et la rétention des impuretés, hydratant le corps et servant de diluant¹³⁸.

La balnéation était une pratique tout aussi courante. Bien qu'en 1734 la ville de Spa ne disposait toujours pas de bain public, quelques particuliers exploitaient des bains privés. Par exemple, l'auteur des *amusemens des eaux de Spa*, nous apprenait la présence d'un bain froid à l'intérieur d'un moulin de la ville. L'usage des eaux en bain était surtout utile pour les maladies chroniques comme les rhumatismes, la goutte, les convulsions, les excès d'hystérie et la paralysie. Elles pouvaient également soigner les maux de tête, les plaies ouvertes et les maladies de la peau. Plus rarement, on utilisait l'eau sous forme de douche. Elle était ainsi utilisée à Spa : « [...] rendues plus actives & plus pénétrantes encore par l'impulsion qu'on leur donne, & par la force avec laquelle on les applique sur une partie déterminée, elles pourront être administrées en douche & avec les plus grands succès ¹³⁹ ». La douche était également utilisée aux eaux d'Asciano en Toscane¹⁴⁰, ainsi qu'à Bath. Opération encore plus rare pour l'époque qui nous rappelle davantage le thermalisme d'aujourd'hui, on utilisait à Bath les boues laissées en sédiment par l'eau sous forme de cataplasme afin de traiter les

¹³⁶ Karl Ludwig Freiherr von POLLNIT, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, Volume 1, p. 12.

¹³⁷ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 141-142.

¹³⁸ Traduction personnelle de, Auteur inconnu, « Some Account of the Baths and of the Nature of the Mineral Waters at the city of Bath, in England », dans *The New-York Magazine; Or, Literary Repository*, No. 99, New York, Published by s.n., 1795, p. 737.

¹³⁹ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 118.

¹⁴⁰ John NOTT, *op. cit.*, p. 76-77.

douleurs locales. L'auteur de *Some Account of the Baths and of the Nature of the Mineral Waters at the city of Bath*, paru en 1797, observait que l'usage des boues était souvent plus efficace que le traitement par le bain et la douche¹⁴¹. On retrouvait également dans certaines villes d'eaux comme Spa, les ancêtres des saunas, les bains de vapeur, qui visaient à favoriser la transpiration.

L'hydrologie du XVIII^e siècle ne faisait pas exclusivement appel au secours des eaux. Comme nous l'avons précédemment mentionné, l'usage des eaux devait être accompagné de certaines règles de vie et entouré de certaines précautions. La clientèle des villes d'eaux devait porter une attention toute particulière à son régime alimentaire. Chaque traité des eaux prônait la modération et donnait une liste plus ou moins exhaustive des aliments à consommer et ceux à éviter. « L'ÉCUEIL le plus dangereux & celui où le commun des malades ne fait que trop souvent naufrage, sont les abus de la table¹⁴² ». Le régime devait accompagner l'usage des eaux minérales, pour en faciliter la distribution dans les vaisseaux et concourir avec elles au rétablissement du malade. Afin d'éviter toute interaction avec la digestion, il était généralement recommandé de prendre le petit déjeuner une heure après avoir bu les eaux. Le dîner devait être léger et composé d'aliments faciles à digérer : « Un bouillon, du pain, du biscuit, du fruit bien mûr & rendu plus savonneux avec le sucre, un gobelet de vin peut suffire à des malades qui doivent se lever le lendemain de grand matin, & boire des eaux qui exigent un estomac vuide & en état d'en recevoir l'impression¹⁴³ ». Il en était également ainsi à Baden en Suisse où l'on recommandait de se coucher tôt après un dîner léger, si possible en évitant les viandes. L'auteur des *Amusemens* affirmait que les médecins manquaient souvent de promouvoir cette mesure pour ne pas déplaire aux aubergistes qui avaient tout avantage à ce que les clients fassent « bonne chère »¹⁴⁴. Puisqu'on devait boire les eaux de bonne heure, il était important de se coucher tôt. Ainsi, à Bath les bals ne dépassaient jamais les onze heures du soir et à Spa rarement minuit.

Il était également important d'être préparé à la prise des eaux. Il fallait bien se reposer avant d'entreprendre la balnéation et la consommation des eaux. La règle générale voulait qu'on se fasse purger ou saigner avant d'entreprendre un traitement afin de préparer le corps.

¹⁴¹ Auteur inconnu, « Some Account of the Baths and of the Nature of the Mineral Waters at the city of Bath, in England », dans *The New-York Magazine; Or, Literary Repository*, No. 99, New York, Published by s.n., 1795, p. 737.

¹⁴² Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 146-147.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 164-165.

¹⁴⁴ David-François MERVEILLEUX, *op. cit.*, p. 101.

Des remèdes pouvaient parfois être nécessaire dans le but de tempérer l'effet trop vigoureux des eaux, pour faire cesser les inconvénients qui résultaient de leur prise, ou quand les eaux n'étaient pas assez puissantes. Il fallait également porter une attention toute particulière à la fin du traitement lors du départ de la ville d'eaux. À Spa on conseillait de ne pas cesser brusquement la boisson des eaux. On conseillait au buveur d'emporter des bouteilles d'eau de Spa et de continuer d'en boire à la maison et de conserver le régime léger observé lors du séjour puisque « [...] les fibres de l'Estomac, accoutumées à se dilater pour contenir régulièrement un certain volume d'eau, pourraient se relâcher trop vite, & causer plusieurs incommodités. [...] Selon sa maxime, il ne faut se purger qu'après avoir absolument cessé l'usage des Eaux, afin de nettoyer l'estomac, de la crasse & du limon qu'elles auraient pu y laisser ¹⁴⁵ ». Il était donc tout aussi important de se purger ou de se faire saigner à la fin de la cure.

Une journée type à Bath au XVIII^e siècle¹⁴⁶

À 6 heures du matin rendez-vous à la « Pump-Room ».
Jusqu'à midi promenade sur les « parades » ou dans les différents quartiers de la ville.
Ensuite, retour à la « Pump-Room ».
Ensuite une autre promenade.
Ensuite, dîner.
Ensuite théâtre, danse ou les tables à jouer
Fin des divertissements à onze heures.

¹⁴⁵ Karl Ludwig Freiherr von POLLNIT, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, Volume 2, p. 505-506.

¹⁴⁶ Auteur inconnu, *The new Bath guide*, London, Published by printed by R. Cruthwell for W. Taylor, 1789 (première édition en 1762), p. 27.

Une journée type à Spa au XVIII^e siècle¹⁴⁷

On se lève tous les matins au point du jour.
A quatre heures, chacun vient en déshabillé à la Fontaine de Pouhon.
A cinq au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres Fontaines, montent dans leurs voitures pour s'y rendre.
A neuf, tous les buveurs se retirent pour aller s'habiller.
A dix, les Dévots vont à la Messe.
A onze, les hommes descendent au Caffé, s'il pleut; ou se promènent dans la rue, si le tems le permet.
A onze heures & demie, on se met à table par-tout.
A deux après midi, on va en visite, ou à l'Assemblée chez les Dames.
A quatre, on va à la comédie ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une Prairie, qui pour cette raison a pris le nom de Prairie de quatre heures.
A six, le souper dans toutes les Auberges.
A sept, une promenade à la Prairie de sept heures
A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, & les habitants se conforment à cet ordre, comme les Bobelins (sauf soir de bal).

« C'est à Spa une règle inviolable, de souper à six heures & demie, pour pouvoir faire ensuite une heure de promenade; quand le tems le permet; après quoi chacun se retire, pour être en état de se lever le lendemain au point du jour. La seule exception que l'on peut impunément faire à cette règle inviolable, n'est qu'en faveur des jours de Bals, dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit¹⁴⁸ ».

Manquer à ces règles pouvait entraîner de graves conséquences. « On peut dire des eaux minérales, comme de tous les remèdes efficaces, qu'elles sont très-utiles, lorsqu'elles sont employées avec prudence et discernement; elles deviennent nuisibles, lorsqu'on les prend dans des cas auxquels elles ne conviennent pas¹⁴⁹ ». Selon l'auteur des *amusemens des eaux de Schwalsbach*, boire l'eau excessivement pouvait avoir des conséquences funestes et mener jusqu'à la mort.

Nous pouvons observer à travers la journée des baigneurs qu'elle était rythmée par les soins des eaux, mais également par le culte religieux, l'exercice et les divertissements. « L'air libre & pur de la campagne, un exercice modéré, les amusements, contribuent infiniment aux

¹⁴⁷ Karl Ludwig Freiherr von POLLNIT, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, Volume 1, p. 56.

¹⁴⁸ Karl Ludwig Freiherr von POLLNIT, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, Volume 1, p. 56.

¹⁴⁹ Henri Marie DUCROTAY DE BLAINVILLE, *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, Tome 1. Paris, Chez Le Jay, Libraire, au Grand Corneille, Barrois, l'Ainé, Libraire, 1777, p. 642.

effets salutaires des eaux minérales. Le gros jeu, les veilles, la bonne-chère en excès, ne font que trop souvent les causes de leur peu de succès¹⁵⁰ ». Les villes d'eaux européennes du XVIII^e siècle revêtaient ce caractère ambivalent tenant d'un lieu de cure doublé d'un discours scientifique et de divertissements. L'exercice devint une préoccupation de plus en plus importante dans le thermalisme européen du siècle. L'exercice devint nécessaire à la prise des eaux puisqu'il permettait, par l'agitation du corps, la dissipation des humeurs préparant ainsi le corps. Ensuite, le corps pouvait être fortifié par les secousses et l'activité physique, non pas par une activité physique comme nous la connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire par l'exercice, mais bien par une activité subie physiquement, raidissant la fibre. L'exercice à cheval et la balade en carrosse devinrent alors les exercices prisés des buveurs d'eau. Certains comme Denis Diderot concevaient le voyage comme une part intégrante de la cure : « Il prépare bien l'effet des eaux par le mouvement, le changement d'air et de climat, la distraction¹⁵¹ ». N'oublions pas que Tissot faisait du repos continu du corps l'une des principales sources de maladie des gens de lettres. Cependant, le corps mécanique et le corps humoral cohabitèrent tout au long du siècle.

On ne doit cependant point attendre de grands effets de nos eaux, même prises avec l'exactitude la plus scrupuleuse, si on manque à ce point essentiel quelle que soit l'activité du fer ainsi dissout dans nos eaux, son action ne subsiste, qu'autant de temps qu'il roule dans les vaisseaux : dès qu'il en est sorti, elle cesse, il ne reste à la fibre, que celle qu'il lui a communiqué par irritation, & cette force s'évanouit bientôt, si on ne l'entretient par le mouvement & l'exercice.

En leur recommandant l'exercice, je suis bien éloigné de leur permettre des mouvements violents & long-temps continués, qui pourraient les épuiser. Cet abus entraînerait après soi les plus fâcheux accidents.

De tous les exercices qui leur conviennent, la promenade au grand air est celui auquel je donne la préférence, sur-tout si elle se fait à cheval. Cet exercice, si recommandé par Sydenham, est excellent pour la tête & pour la poitrine, qu'il fortifie; mais sur-tout pour les viscères du bas-ventre, dont il emporte les obstructions les plus invétérées. On ne doit jamais le prendre d'abord après le repas; l'estomac en souffrirait & la digestion en serait interrompue. Ces promenades doivent se faire avant ou quelques heures après le dîner¹⁵².

Obstructions des humeurs et raidissement de la fibre cohabitaient ainsi dans ce traité des eaux minérales de Spa de 1780.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 644.

¹⁵¹ Denis DIDEROT, « Voyage à Bourbonne et à Langres », *Œuvres complètes*, volume 8, Paris, Le club français du livre, 1972, p. 602.

¹⁵² Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 17 à 169.

Le rôle de l'air devint également primordial dans les préoccupations touchant la préservation de la santé au XVIII^e siècle. Le mauvais air, qui depuis le Moyen Âge affectait la santé des hommes, demeura un enjeu avec l'apparition de la phthisie (tuberculose pulmonaire) et l'oppression pulmonaire qui régnait dans les quartiers malsains des villes. L'accumulation de la foule en milieu urbain et l'encombrement des lieux devinrent un enjeu puisque le souffle était perçu comme nocif. Les villes d'eaux situées en montagne devinrent alors réputées pour la qualité de leur air et on y prescrivait alors le séjour.

Les nouvelles préoccupations concernaient également les vapeurs. Le corps nerveux rendait l'âme sujette à de nombreux dérèglements qui s'incarnaient par des maux spécifiques tels les vapeurs et l'hystérie¹⁵³. En Angleterre, toute une classe de la population devint atteinte du *spleen*. Sans cause apparente, cette sorte de mélancolie provoquait langueurs et inquiétudes, et se caractérisait par le dégoût de toute chose¹⁵⁴. Les divertissements devaient ainsi servir à apaiser cette mélancolie et à éviter la tristesse durant le régime des eaux. Le malade était donc

Emportés par le torrent, ils ne s'occupent de leur maladie qu'un instant avec leur Médecin, & pendant qu'ils prennent les eaux; le reste de la journée est consacré au plaisir, qui est le seul Dieu auquel on sacrifie. Le bien qui résulte de cet esprit de dissipation, ne peut s'apprécier, & il n'y a point à douter qu'il ne contribue autant que l'efficacité des eaux même au prompt rétablissement de leur santé¹⁵⁵.

Les plaisirs et l'exercice devaient toujours être pratiqués avec modération, telle était la règle d'or du thermalisme européen du XVIII^e. Les divertissements et les amusements étaient prescrits comme ayant une influence positive sur les effets salutaires des eaux. Il semble que les seules propriétés des eaux ne suffisaient pas à la bonne rémission des malades. Si les règles de vie étaient semblables à travers les principales villes d'eaux européennes, on constata qu'elles étaient rarement appliquées avec rigueur. Il devait être plus difficile de déroger à ces règles à Bath, où la vie sociale, comme nous le verrons, était régulée par le maître de cérémonie. Il semble que la cure et les divertissements se déroulaient en société. Les villes d'eaux devinrent des micros sociétés où, l'espace d'une saison, s'exerçait une forme

¹⁵³ Georges VIGARELLO, *Le sain et le mal sain, Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, Collection L'Univers historique, 1993, p.106.

¹⁵⁴ Définition « spleen » dans, *Le Petit Robert de la langue française*, [En ligne], <http://petitrobert.bvdep.com/frameset.asp?word=savoir>, (Page consultée le 7 avril 2008).

¹⁵⁵ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 185.

de sociabilité particulière. Outre les mondanités et les plaisirs, la clientèle venait y rechercher une sociabilité qui permettait de briser la routine, les conventions et qui permettait la fuite vers un ailleurs.

Chapitre 6 : L'étude des eaux

L'étude des eaux minérales devint rapidement un enjeu important dans l'Europe du XVIII^e siècle. Avec l'affirmation de la chimie comme science, les traités sur les eaux de la France, de l'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique, de Suisse et d'Italie, se multiplièrent à un rythme soutenu. Il devint primordial de connaître les propriétés des eaux afin de pouvoir les prescrire en toute sécurité. La question des propriétés des eaux s'accompagna d'une seconde qui fascina l'homme depuis qu'il se mit à utiliser l'eau comme remède : quelles étaient les causes de leur minéralisation et dans le cas des eaux thermales, quelle était leur source de leur chaleur?

6.1 L'analyse des eaux minérales

Le XVIII^e siècle vit, non sans une vive opposition, l'affirmation de la chimie et de l'expérimentation. La théorie des humeurs fut remise en cause et souvent ridiculisée par les Modernes fortement influencés et imprégnés du cartésianisme marqué par les découvertes de Boyle (1627-1691), Hooke (1635-1703) et de Newton (1643-1727)¹⁵⁶. Avec l'évolution progressive de la perception du corps et du système humoral, une vive querelle se fit entre les tenants de l'ancienne théorie et les Modernes. Les Galénistes, les disciples de Claude Galien, médecin grec de Pergame, considéraient le corps par les quatre humeurs du corps. Ces derniers acceptèrent certains correctifs au système sans toutefois reconnaître sa dégénérescence. Les Modernes, chimistes, disciples de Paracelse (1493-1494), alchimiste, astrologue et médecin, déployaient l'étendard de la chimie grandissante, une chimie exclusivement minérale.

Les adeptes de l'iatrochimie expliquaient tous les mécanismes physiologiques par des réactions chimiques. Ils « [...] prônèrent l'usage interne des composés minéraux et bénéficièrent de l'intérêt du public pour les teintures et les produits de la distillation. Les textes de chimie pratique et les pharmacopées du début du XVIII^e siècle sont riches en recettes pour préparer des composés de mercure, d'Arsenic, de plomb, d'antimoine et

¹⁵⁶ Annick COSSIC, *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 41.

d'autres substances assez dangereuses du point de vue de la toxicologie moderne¹⁵⁷ ». En 1785, Carrère affirmait que l'analyse d'une eau minérale était, de toutes les opérations de chimie, l'une des plus délicates et des plus difficiles. Il considérait qu'avec les nombreuses nouvelles découvertes, particulièrement par la découverte des gaz, que seule la chimie pouvait assurer un travail digne de confiance face aux eaux minérales et thermales. Pour lui, les médecins élevés dans les vieilles écoles n'étaient pas dignes de confiance, preuve que la querelle entre anciens et modernes sévissait toujours à l'époque¹⁵⁸. Ces débats et polémiques permirent néanmoins l'important développement de la chimie. Vers 1700, la plupart des grandes facultés de médecine avaient leur chaire de chimie. La discipline fut cependant exclue de la Faculté de Paris jusqu'en 1696, date à laquelle fut créée une chaire pour l'enseignement de la pharmacie chimique et galénique. Il fallut attendre l'année 1756 pour que soit créée une chaire spéciale de chimie théorique et pratique¹⁵⁹. Dès le XVII^e siècle, l'acceptation progressive des médicaments préparés chimiquement entraîna un renouveau de l'intérêt pour les explications chimiques de l'homme et de la nature. La chimie s'empara rapidement de l'analyse des eaux minérales

Le thermalisme demeura un mode de médication suscitant l'intérêt de la science en plein développement. Les traités d'analyse chimique des eaux minérales se multiplièrent au cours du XVIII^e siècle.

La connaissance des Eaux Minérales suppose trois objets essentiels : la connaissance de leurs principes, celle de leurs propriétés, qui dérive de la précédente, & celle de leurs effets.

La connaissance des principes des Eaux Minérales ne peut s'acquérir que par l'analyse chimique : c'est le seul moyen qui puisse nous faire connaître la substance qu'elles contiennent, & la forme sous laquelle elles y sont contenues. Ce moyen, quoiqu'essentiel, a été négligé pendant longtemps; avant le célèbre Hoffmann, on connaissait à peine les Eaux Minérales par l'Examen de leurs principes; mais, d'après la voie que ce savant Médecin nous a frayée, les analyses se sont multipliées; leur Collection complète forme aujourd'hui une vaste classe de la Bibliographie médicinale¹⁶⁰.

¹⁵⁷ Ouvr. Coll, *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 44.

¹⁵⁸ Pierre Jean-Baptiste LE GRAND D'AUSSY, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse auvergne aujourd'hui dept du Puy-de-dôme et du Cantal et partie de celui de la haute loire*, Paris, Imp. des sciences et arts, an III (1794), volume 2 p. 275-276.

¹⁵⁹ Ouvr. Coll, *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 57.

¹⁶⁰ Joseph Bart François CARRÈRE, *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier, Avec une Notice de toutes les EAUX MINÉRALES de ce royaume, et un Tableau des différens degrés de température de celles qui sont Thermales*, Paris, Rémond, Libraire, 1785, p. 2.

Beaucoup admettaient que les eaux minérales avaient exactement la valeur thérapeutique des substances qu'elles tenaient en dissolution. On buvait donc le précieux liquide : « véhicule doux & abondant, dans lequel ces principes sont comme noyés, facilite leur introduction dans nos vaisseaux, & leur mélange avec la masse de nos fluides : il augmente ainsi leur efficacité¹⁶¹ ». Il était donc primordial de connaître la composition du liquide afin d'en connaître les effets.

L'auteur de *A treatise on mineral waters* paru en 1722 remémorait et déplorait le temps où les scientifiques ne disposaient que du goût et de l'odorat pour analyser les eaux minérales. Dès le XVII^e siècle, certains « chimistes » se mirent à dénoncer les moyens insuffisants pour faire l'étude des eaux. Il demeure néanmoins difficile de faire l'histoire de la chimie du XVIII^e siècle. D'abord parce que nous ne disposons d'aucune formation adéquate à l'étude poussée de la chimie et parce qu'elle était en constante évolution, se redéfinissant ainsi continuellement. En effet, l'auteur de *l'Analyse chimique de l'eau sulfureuse d'Enghien* (1788) fut obligé d'inclure un tableau des nouveaux termes utilisés en chimie puisqu'en 1787 plusieurs membres de l'Académie des Sciences se réunissaient pour faire un travail commun sur une nomenclature méthodique de la chimie¹⁶². Les termes de chimie utilisés dans son traité étaient alors déjà désuets lors de la sortie de l'ouvrage. Nous tenterons simplement de définir les moyens utilisés par les chimistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle pour pratiquer l'analyse des eaux minérales.

Les auteurs commençaient généralement leur analyse en définissant les propriétés physiques des eaux : l'odeur, la limpidité (ou clarté), la saveur, la température (généralement par le thermomètre de Réaumur ou le thermomètre de Celsius) et la pesanteur. La chaleur, jusqu'à l'ébullition, était utilisée pour effectuer différentes expériences sur le principe volatil (ou gazeux) que pouvait contenir l'eau. On pratiquait la distillation et l'évaporation, qui se bornaient à faire disparaître l'élément liquide et à examiner la sédimentation. Certains leur préféraient la sublimation ou la précipitation. Ensuite, on utilisait des produits réactifs alcalins et acides :

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 1.

¹⁶² Ouvr. Coll, *Analyse chimique de l'eau sulfureuse d'Enghien: pour servir à l'histoire des eaux sulfureuses en général*, Paris, chez Cuchet, 1788, p. XV.

L'Histoire de l'analyse des eaux montre combien les Chimistes ont varié dans leurs opinions sur l'usage des réactifs; les anciens n'en connaissaient en aucune manière les effets. Ce ne fut que vers la fin du dernier siècle, 1663, que Boyle en indiqua plusieurs dans son *Traité des couleurs*, & sur sur-tout le syrop de violette & le suc de bluet, comme étant rougis par les acides, & verdis par les alcalis [...]. En 1667, Duclos proposa la noix de galle & son infusion, le vitriol de mars & le tournesol. [...] Les découvertes faites depuis dix ans sur les fluides élastiques, sur les sels & sur leur décomposition, on augmenté encore les difficultés sur l'emploi des réactifs, en faisant connaître plusieurs effets qu'on n'avait point appréciés auparavant dans leur action¹⁶³.

Nous apprenons ensuite que Bergman indiquait, dans une dissertation sur l'analyse des eaux minérales, douze substances réactives qui suffisaient à reconnaître les différentes matières dissoutes dans les eaux. Suite à ces nombreuses expériences, les auteurs pouvaient ainsi révéler les propriétés médicinales des eaux : « L'expérience seule peut fournir des connaissances exactes sur les propriétés d'une eau minérale : elle seule peut faire connaître les bons effets qu'on a lieu d'en attendre dans telle où telle maladie, quelles sont les circonstances dans lesquelles on peut l'employer avec confiance, quelles sont celles qui en contr'indiquent entièrement l'usage¹⁶⁴ ».

Comme nous l'avons constaté, les scientifiques ont longtemps attribué les vertus de l'eau aux éléments la composant. En définissant les propriétés de chaque élément contenu dans l'eau, on pouvait ainsi y attribuer les mêmes propriétés. Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi il devint important de faire l'analyse des eaux. En connaissant chaque propriété minérale et chimique spécifique de certaines sources, scientifiques et médecins pouvaient prescrire quelles eaux étaient adéquates pour quelles maladies. Par exemple, les eaux riches en fer étaient conseillées comme purgatifs, et les eaux de Bath utilisées pour soigner la stérilité, alors que « Le soufre subtil contenu dans nos eaux minérales (de Spa) [...] a été reconnu de tout temps pour béchique, incisif, expectorant; bon contre l'asthme, les toux violentes & seches, dans les tubercules du poumon & les ulcères internes dont il adoucit les âcres¹⁶⁵ ». C'est ainsi dans ces ouvrages qui pouvaient faire état de prospectus commercial, mais qui tenaient lieux de véritable étude scientifique, que médecins et autres scientifiques se disputaient sur les contenus et les propriétés thérapeutiques des diverses sources minérales.

¹⁶³ Ouvr. Coll, *Analyse chimique de l'eau sulfureuse d'Enghien: pour servir à l'histoire des eaux sulfureuses en général*, Paris, chez Cuchet, 1788, p. 65-66.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 329.

¹⁶⁵ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 89.

6.2 La classification d'une richesse naturelle

Au cours du XVIII^e siècle, malgré une faible opposition, l'utilisation des eaux minérales fut globalement acceptée et reconnue dans le traitement des maladies. Grâce à sa popularité grandissante en tant qu'objet d'intérêt scientifique, les eaux minérales contribuèrent à promouvoir l'enquête des ressources du territoire européen étudié. Les sources minérales furent le lieu de nombreuses recherches qui s'accrochèrent à partir des années 1750 forçant chimistes, médecins, minéralogistes et géologues à parcourir l'Europe. Cela eut pour résultat la découverte de nouvelles eaux comme celle de Passy et d'Enghien en France, mais favorisa surtout l'étude des eaux déjà connues.

Les eaux minérales connurent les honneurs de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mais fait encore plus remarquable, on vit apparaître des dictionnaires spéciaux d'une qualité et d'une ampleur inusitée. En France, Pierre-Joseph Buc'hoz (1731-1807) se consacra à la botanique, mais s'intéressa également au traitement de la mélancolie, à l'histoire naturelle animalière et à la minéralogie. Il publia en 1772 son *Dictionnaire minéralogique et hydrologique de la France : pour servir de suite au dictionnaire des plantes, arbres & arbustes de la France, & au dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, & compléter l'histoire des productions naturelles & économiques du royaume*. Quelques années plus tard, Joseph Bart Carrère (1740-1802), chargé par la Société Royale de Médecine dès le mois de mai 1780 de recenser l'ensemble des écrits traitant des eaux minérales du royaume, publia en 1785 son *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier, Avec une Notice de toutes les EAUX MINÉRALES de ce royaume, et un Tableau des différens degrés de température de celles qui sont Thermales*. Son catalogue contenait plus de 1140 titres, généralement accompagnés de différentes appréciations judicieuses. « Cette réunion de l'analyse & de l'observation fixerait à jamais l'Esprit de la Nation sur cet objet important : elle augmenterait le nombre de nos connaissances & de nos remèdes; elle nous garantirait, à cet égard, de l'empirisme qui a subjugué ceux qui nous ont précédés¹⁶⁶ ».

En Allemagne à la fin du XVIII^e siècle, Friedrich Christian Fuchs (1760-1813), professeur en médecine reconnu pour ses nombreux écrits sur la chimie, publia une *Description méthodique de toutes les eaux du monde connu (Systematische Beschreibung aller Gesundbrunnen und Bader der bekannten Lander vorzuglich Deutschlands, sowohl*

¹⁶⁶ Joseph Bart François CARRÈRE, *op. cit.*, p. 6.

nach ihrer physisch-chemischen Beschaffenheit als auch ihrem medicinischen Gebrauch. Fur Aerzte und jeden, der eine Uebersich). Livre en deux volumes publié pour la première fois en 1798-1799, il est encore aujourd'hui considéré comme l'un des ouvrages les plus complets sur les eaux minérales du monde. Le premier volume de cet ouvrage exceptionnel était consacré aux eaux d'Allemagne, d'Autriche et de Bohême. Il contenait un historique des sources, un essai sur leurs propriétés chimiques et leurs qualités thérapeutiques. Le second volume s'intéressait aux eaux dans le reste de l'Europe ainsi qu'en Amérique¹⁶⁷. Le XVIII^e siècle, grâce à la pensée des Lumières, vit naître un certain désir de reconnaissance du territoire. Ces catalogues visaient à augmenter la connaissance des ressources des territoires, non seulement par l'analyse chimique, mais également par leur approche statistique.

Les traités d'analyse chimique se multiplièrent également à partir dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Chacun profita de ce labeur pour se livrer au jeu de plus en plus complexe des classifications. La classification des eaux pose toujours problème. Aujourd'hui certains utilisent l'élément chimique dominant, d'autres leurs propriétés physiques et d'autres leur action physiologique. « Mais à chaque conception s'oppose une objection : la notion d'un élément prédominant ne permet pas de négliger les autres éléments qui peuvent modifier son action [...] »¹⁶⁸. Ainsi, au XXI^e siècle, la catégorisation des eaux demeure problématique et aucune classification n'est entièrement satisfaisante.

Si aujourd'hui les auteurs ne s'entendent toujours pas et que la classification des eaux minérales demeure déficiente, le classement était tout aussi informe au Siècle des Lumières. Selon le médecin anglais Donald Monro (1727-1802), l'eau en général pouvait être divisée en deux catégories : les eaux *météoriques* tombant sur la terre sous forme de précipitations et les eaux terrestres, qui elles étaient divisées en deux catégories : les eaux simples et les eaux minérales. Il divisait ensuite les eaux minérales entre les chaudes et les froides. Elles étaient ensuite divisées selon leur composante. La première catégorie comprenait celles contenant un acide, un alcali ou du sel neutre. La deuxième catégorie contenait du sulfure et la troisième

¹⁶⁷ « Systematische Beschreibung aller Gesundbrunnen und Bader der bekannten Lander vorzuglich Deutschlands, sowohl nach ihrer physisch-chemischen Beschaffenheit als auch ihrem medicinischen Gebrauch. Fur Aerzte und jeden, der eine Uebersich », *Via libri, Resources for Bibliophiles*, [En ligne], http://www.vialibri.net/item_pg/4333351-1798-fuchs-georg-friedrich-christian-systematische-beschreibung-aller-gesundbrunnen-und-bader.htm, (Page consultée le 15 juin 2009).

¹⁶⁸ Émile DUHOT et Michel FONTAN, *Le thermalisme*, coll. « Que sais-je ? », n° 229, Paris, Presse Universitaire de France, p. 29.

contenait des substances métalliques. La dernière représentait l'eau imprégnée de terre¹⁶⁹. Il divisa son ouvrage entre les différentes eaux d'Europe connues au XVIII^e siècle, décrivant leur nature, leurs propriétés. Il donnait l'analyse chimique la plus précise possible expliquant souvent le point de vue de différents auteurs qui avaient déjà étudié la source en question. Environ à la même période en France, Jacques Christophe Valmont de Bomarecques donnait dans son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, paru en 1764, une tout autre classification. Bien qu'on y retrouve quelques similarités, comme la division des eaux simples et des eaux composées ainsi que celle des eaux froides et des eaux thermales, l'auteur créa plusieurs catégories : « les eaux minérales terreuses [...], l'eau vitriolique, l'eau muriatique ou eau marine chargée de sel commun [...], l'eau alcaline naturelle [...], l'eau qui contient du sel neutre [...], les eaux savonneuses et l'eau bitumineuse¹⁷⁰ ». La classification des eaux minérales du XVIII^e siècle semblait donc être subjective selon l'auteur qui s'y intéressait, chacun proposant ce qui lui semblait le mieux adapté.

6.3 Les sources chaudes et les sources de leur chaleur

S'il était évident que les eaux minérales disposaient des vertus que leur apportaient les minéraux qu'elles contenaient, une question récurrente persista durant tout le XVIII^e siècle. Alimentant les débats chez les scientifiques qui s'intéressaient à l'utilisation des eaux minérales, la température anormalement élevée des eaux qui sortaient naturellement du sol intriguait. Quelle était la source de chaleur de ces eaux minérales dites thermales?

Nous attribuons aujourd'hui la chaleur des sources chaudes à l'énergie thermique provenant de la terre (chaudière géothermale). La température des roches situées au niveau de la croûte terrestre augmente proportionnellement avec la profondeur de sa situation (phénomène appelé gradient géothermique). L'eau au contact de ces roches chaudes se réchauffe considérablement provoquant la chaleur des sources non volcaniques. Dans les régions volcaniques, l'eau peut tout simplement être chauffée par le contact direct avec le magma. Aujourd'hui nous savons que l'eau chaude ayant une meilleure capacité de dissolution peut porter plus d'éléments dissous, les sources tièdes et surtout chaudes étant

¹⁶⁹ Donald MONRO, *A treatise on mineral waters*, London, D. Wilson and G. Nicol, and T. Durham, 1770, p. 2-5-15-24-37-72.

¹⁷⁰ Jacques Christophe VALMONT DE BOMARECQUES, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, volume 2, Paris, Chez Didot le Jeune, Musier, Fils, De Hansy, Panckoucke, 1764, p. 248 à 250.

souvent très chargées en minéraux, du simple calcium au lithium, et même parfois du radium¹⁷¹.

La science moderne peinait au Siècle des Lumières à expliquer la source de chaleur des eaux thermales.

Il n'est pas aussi aisé de deviner la cause qui produit la chaleur des eaux thermales. Cette cause est-elle un volcan souterrain? Comme le prétendent plusieurs naturalistes. Sont-ce des pyrites, ou d'autres matières semblables, en fermentation? Comme la plupart des chimistes le soupçonnent. Enfin, le liquide ne devient-il chaud, que quand il traverse des filons de houille? Ainsi que l'a écrit, il y a quelques années, un auteur moderne¹⁷².

Les scientifiques ne s'entendaient toujours pas sur la source de la chaleur et peu d'auteurs traitant des eaux minérales ont résisté à la tentation d'expliquer leurs propriétés et leur origine. Chacun émettait hypothèses et théories. L'*Encyclopédie* affirmait que les eaux thermales devaient leur chaleur à « un mélange de feu & de soufre qui se trouvent dans les mines voisines des sources, joint à un alkali qui divise ces minéraux & les étend dans l'eau [...] leur en communique la faculté & les vertus [...] ¹⁷³ ». À peu près à la même époque, Valmont de Bomarecques affirmait que les eaux minérales devaient davantage leur température à « [...] des mélanges de pyrites, qui s'échauffent en se décomposant qu'à des feux souterrains¹⁷⁴ ». Joseph Hubert Sandberg était partisan de la théorie des feux souterrains provenant du centre de la Terre, apportant une variation intéressante :

Il est des Sources, dont, le cours est toujours égal & la température à peu près la même. Celles-ci sourdent de très-profond, & sont le produit des évaporations souterraines. L'action du feu étant telle au dedans que nous venons de le démontrer, la force de la chaleur y entretient une évaporation continuelle, dont les suites se portent à la voûte des cavernes intérieures, où les vapeurs se répandent dans une température plus froide, se condensent, se réunissent en corps, & forment des espèces de nuages qui se résolvent en pluie, qui tombe du haut de ces cavernes en bas¹⁷⁵.

¹⁷¹ « Hot spring », l'*Encyclopédie Microsoft Encarta* pour [En ligne], [http://encarta.msn.com/encyclopedia_761563895/Spring_\(water\).html#p1](http://encarta.msn.com/encyclopedia_761563895/Spring_(water).html#p1), Page consulté le 15 juin 2009).

¹⁷² Pierre Jean-Baptiste LE GRAND D'AUSSY, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse Auvergne aujourd'hui dept du Puy-de-dôme et du Cantal et partie de celui de la haute Loire*, Paris, Imp. des sciences et arts, an III (1794), volume 2 p. 271

¹⁷³ Jean le Rond d'ALEMBERT et Denis DIDEROT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Tome seizième, Neufchâtel, chez Samuel Faulche, 1765, p. 267.

¹⁷⁴ Jacques Christophe VALMONT DE BOMARECQUES, *op. cit.*, p. 251.

¹⁷⁵ Joseph Hubert SANDBERG, *op. cit.*, p. 42 à 44

C'était ainsi par cette distillation continuelle que s'entretenaient les lacs souterrains, fournissant l'eau des fontaines, à l'abri de l'influence de l'état de l'atmosphère dans ces cavernes.

Ces deux théories étaient celles qui faisaient figure d'autorités pour expliquer la chaleur des eaux qui émanaient naturellement chaudes du sol. Certains, afin d'éviter les écueils des scientifiques qui attribuaient l'origine des fontaines à une seule cause, croyaient que diverses causes concouraient conjointement ou séparément à leur production.

Celles qui ont un cours constamment égal, dit l'auteur, proviennent des vapeurs aqueuses des eaux contenues dans le sein de la terre, qui s'échappent de la mer & sont élevées, soit par la chaleur naturelle de la terre, soit par des feux qui y sont entretenus par la mixtion de divers corps. Les fontaines dont le cours est inégal ou intermittent, répondent aux causes dont elles dépendent, telles que les eaux de pluie & de la fonte des neiges, les vapeurs de l'air condensées sur de hautes montagnes, la mer, les rivières, &c¹⁷⁶.

Comme nous pouvons le constater, pour Limbourg la question de la source de chaleur des eaux le mena également à s'interroger sur la question du débit plus ou moins régulier des sources. Ignorant généralement la source des torrents, les scientifiques ne s'entendaient également pas sur les éléments qui régulaient le débit de l'eau ou sur les causes qui pouvaient provoquer l'épuisement d'une source.

Alors que des auteurs ne s'entendaient pas sur les sources de la chaleur des eaux thermales, certains adoptèrent une position intermédiaire affirmant que chaque théorie disposait d'arguments importants non négligeables et que les autorités du domaine scientifique étant divisées, il était inutile de pencher pour une des théories. L'important résidait davantage dans l'utilité du secours indéniable qu'apportaient ces eaux salutaires : « [...] *but we pretend not decide on which truth lies. It is sufficient for our purpose that the fact is certain, and that we have indubitable proofs that our hot waters have retained their warmth and their virtues through a long course of ages, and that, whatever the cause may be, there are no just grounds to apprehend that their salubrious qualities will ever fail*¹⁷⁷ ». Pour

¹⁷⁶ M. LIMBOURG, « Traité des eaux minérales de Spa », dans, DULAC, Alleon, *Mélanges d'histoire naturelle*, Publié chez Benoît Duplain, Lyon, 1765, p. 33-34.

¹⁷⁷ Auteur inconnu, *The new Bath guide*, London, Published by printed by R. Cruthwell for W. Taylor, 1789 (première édition en 1762). Des éditions jusqu'en 1799, p. 10.

cet auteur, l'importance historique prédominait donc sur les faits scientifiques. Ici encore, le poids du passé représentait celui de la bonne réputation et de l'efficacité de la source.

Afin de comprendre la « cure thermale » comme remède du XVIII^e siècle, il est indispensable de prendre en considération l'univers spatiotemporel et culturel dans lequel la conception du corps et de la maladie évolue. La médecine thermale en développement était donc dictée par le système humoral du corps. La théorie des humeurs du corps étant acceptée par l'ensemble du territoire étudié, nous avons ainsi retrouvé un ensemble homogène de pratiques liées à l'utilisation de l'eau comme traitement. C'est également en grande partie en raison de cette perception du corps et de la maladie au XVIII^e siècle qu'il devint primordial de connaître les propriétés des eaux par l'analyse chimique. Outre que par souci de recensement des ressources des territoires, l'analyse chimique des eaux permit de prescrire rigoureusement une eau aux propriétés adéquates à un mal précis. Les analyses chimiques mirent au jour les composantes et les propriétés des eaux révélant une complexité jusqu'alors inaccessible. Les désaccords des scientifiques sur différents points concernant les eaux minérales font état d'une science en pleine évolution et l'étude des eaux minérales permit graduellement la remise en cause de l'ancien système humoral tout en faisant la promotion de l'expérimentation. Nous pourrions ainsi affirmer que le thermalisme profita de la chimie, tout comme la chimie profita du thermalisme.

Troisième partie : Villes de mondanités

Chapitre 7 : Bath ville modèle

Au-delà de la science et de la « médecine thermique », la ville d'eaux représente un endroit où les règles diffèrent de la vie quotidienne de la cour. La vie saisonnière dans la ville venait rompre avec les habitudes physiques et même morales de la vie de tous les jours. Les curistes abandonnaient, l'espace d'une saison, leurs occupations routinières à un horaire conditionné par une cure médicale et un programme mondain. Souvent dépendants du traitement, les amusements, les divertissements et les mondanités étaient réglés pour suivre les modalités de la cure et pour éviter la tristesse et l'ennui. La ville de Bath, modèle par excellence de la ville d'eaux au XVIII^e siècle, créa même le poste de maître de cérémonie. La vie en société devint rythmée comme au théâtre. Ailleurs sur le continent européen, les villes d'eaux en plein développement aspiraient à la grandeur de Bath.

7.1 Le développement d'une cité palladienne

Nous avons préalablement étudié le mythe de la fondation de la ville de Bath et comment sa légende contribua à attiser le mythe de la ville d'eaux. John Wood contribua à remettre cette légende au goût du jour pour le XVIII^e siècle tout en contribuant au prestige de la ville par son architecture néoclassique. Le succès de la ville de Bath ne fut cependant pas exclusivement dû à sa légende, à son prestige ancien, ni au hasard. Plusieurs éléments s'alignèrent pour favoriser le développement de la ville et permettre la gloire qu'elle connut au XVIII^e siècle.

Le XVIII^e siècle anglais fut marqué par la révolution industrielle et l'urbanisme. La poussée urbaine de Bath ne représente pas un phénomène isolé. Le développement urbain de la Grande-Bretagne eut des origines socio-économiques. L'enrichissement des classes moyennes et l'apparition de professions libérales créèrent ce qu'on appela les « nouveaux

riches » qui ne pouvaient que s'établir à la ville. On assista à la création d'une culture urbaine¹⁷⁸.

Outre qu'à ses sources d'eaux salutaires, Bath dut d'abord son succès à sa situation géographique. Comme nous l'avons déjà observé, elle se situait à proximité de grands centres comme Londres et Bristol. De plus, sa situation pittoresque représentait un atout dans le traitement du *spleen*, sorte de mélancolie à l'anglaise. La promenade dans les environs de Bath était prescrite comme supplément à la cure afin de combattre la mélancolie. Finalement, la ville se trouva au cœur d'une région de production de textile. Elle se trouva donc au centre du marché économique et au cœur de la Révolution industrielle¹⁷⁹. La pierre de Bath, réputée depuis l'Antiquité, contribua également au prestige de la ville et à son essor. Son utilisation fut attestée jusqu'à l'extérieur des frontières de la ville comme à Londres¹⁸⁰.

Le contexte économique étant celui du prélude de l'ère industrielle était évidemment favorable à la prospérité de Bath. En ville, une corrélation positive était ainsi observable entre l'augmentation du revenu et la croissance démographique. « Cette expansion se traduisit par un accroissement de l'épargne qui s'explique par la conjonction de plusieurs facteurs. On observa un développement sans précédent du commerce intérieur et extérieur, alors que la productivité grandissante de l'agriculture entraînait l'essor de l'industrie agro-alimentaire¹⁸¹ ». L'augmentation du niveau de vie chez les *middling orders* favorisa l'expansion des stations spécialisées et les villes d'eaux furent les premières à en profiter. Cela profita également à la promotion immobilière. Les nouvelles constructions étaient généralement destinées à une clientèle aisée et de manière générale aux visiteurs aisés. L'argent nécessaire à la promotion immobilière provenait généralement de négociants spécialisés dans le prêt immobilier ou par les *builder's merchants*¹⁸².

Le développement immobilier fut intimement lié à l'amélioration des moyens de communication. Au XVII^e siècle, on retrouvait de nombreuses critiques concernant les routes menant à Bath. Le réseau routier fut dans un état critique jusqu'en 1708, année où le réseau passa sous la responsabilité des magistrats de la ville. Un système efficace de péage fut

¹⁷⁸ Annick COSSIC, *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 35.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 35.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 38.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 47.

¹⁸² *Ibid.*, p. 48.

introduit par les *Bath Turnpike Acts* sur les routes menant à la ville, assurant ainsi le bon état des routes et leur bon entretien. Environ à la même époque *L'Avon Navigation Scheme* de 1711 prévoyait de rendre navigable la rivière Avon jusqu'à Bristol. Le projet fut concrétisé en 1727¹⁸³. Ces progrès dans les moyens de communication ainsi que l'amélioration du confort des diligences eurent pour effet de favoriser et de multiplier les voyages et séjours à la ville.

Le rôle de l'administration locale favorisa également l'essor de la ville. Comme nous l'avons précédemment constaté, le gouvernement local était, depuis 1590, attribué à la Corporation qui avait pour mission de « [...] veiller au bien public, à l'utilité commune et à la bonne administration de la ville¹⁸⁴ ». Les pouvoirs de la Corporation ne firent que s'accroître tout au long du XVIII^e siècle, d'abord en 1708 avec le premier des *Bath Acts*. Au fil du temps l'association put exiger des propriétaires que le pas de porte de leurs maisons soit pavé et bien entretenu. De plus, des inspecteurs de la propreté furent également nommés par l'organisation municipale. Elle acquit l'ensemble de l'entretien de la ville par le *Bath Act* de 1757. La Corporation organisait également l'entretien des promenades et des routes autour de la ville. L'organisation était également responsable de l'approvisionnement en denrées alimentaires ainsi que de l'approvisionnement en eau. Elle devait veiller au bon maintien de l'ordre social et tenter de gérer la mendicité qui avait, aux siècles précédents, miné la réputation de la ville. La Corporation tenta également de régler les problèmes de jeux.

[...] in the Twelfth Year of this present Majesty, (George II, roi de 1727-1760) made the most prevalent, at the time in practice, fraudulent and deceitful, yet it particularity regarded Bath, and was made at the instance of the Corporation, whose view was to rid the city of another set of people, of much worse consequence to it than the Nocturnal vagabond, or diurnal vagrants; namely those that had no visible estates, profession or calling to maintain themselves by, but did, for the most part, support themselves by a strict attendance at the gaming tables under the ignominious character of Decoy Ducks.

*The statute law to expell those people, after reciting four others for suppressing lotteries; and after taking notice that several persons had, for many years past, carried on and set up certain fraudulent games, to be determined by the chance of cards and dice, under the denomination of the games of the Ace of hearts, pharaoh, basset and Hazard, and thereby defrauded several of his majesty's subjects, ignorant of the great disadvantage adventurers in the said games were under, subject and liable to; it declares them lotteries; and directs, that all and every person or persones who shall set up, maintain, or keep the said Games, shall forfeit and lose the sum of two hundred pounds [...]*¹⁸⁵.

¹⁸³ *Ibid.*, p.51.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.52.

¹⁸⁵ John WOOD, *A Description of Bath [...]*, London, Printed for W. Bathoe, and T. Lownds, seconde édition, 1765 (première édition en 1742), volume 2, p. 388-389.

La Corporation avait également un rôle important dans le développement de l'urbanisme. Elle émettait des *building leases* et elle approuvait les plans des bâtiments. Le *City Act* de 1766 permit à Bath, comme à d'autres grandes villes, la création des Commissaires. Comprenant une vingtaine de membres, ces commissaires devaient veiller à l'entretien des rues et des lieux publics. La Corporation acquit au même moment le droit d'acheter les terrains qu'elle jugeait nécessaires au bon développement de l'urbanisme. Les revenus de la Corporation provenaient de ses baux fonciers, du commerce des eaux, des bains et des pompes¹⁸⁶.

Les eaux de la ville représentaient un réel remède à diverses afflictions du corps et l'affirmation de la chimie ne fit qu'en accroître l'importance. Les médecins avaient tout intérêt à prouver l'efficacité des eaux de Bath. Graduellement, et nous y reviendrons, le centre d'intérêt de la ville thermale se déplaça. La villégiature prit, à partir de la fin du XVII^e siècle, une importance accrue dans l'économie de la ville d'eaux. La clientèle malade ainsi que les clients en santé avaient besoin d'être divertis. Les divertissements et les amusements devinrent tellement populaires que les clients se créaient souvent de fausses maladies afin de profiter d'un séjour agréable dans la ville. On passa ainsi graduellement du séjour de la cure, à la villégiature pour le plaisir¹⁸⁷. Mais un homme contribua davantage au développement et à la Gloire de Bath en instituant un réel code de conduite en société.

7.2 La mise en scène de Beau Nash

Né en 1674 à Swansea au Pays de Galles, Richard Nash contribua au développement de la vie sociale en créant un véritable théâtre de société. Il servit d'abord dans l'armée avant de tenter une carrière comme avocat sans grand succès. Il fut nommé Maître de Cérémonie à Bath par la Corporation en 1705 en remplacement d'un certain capitaine Webster et garda cette fonction jusqu'à sa mort en 1762. Il changea son nom pour « Beau », nom à connotation galante d'origine française qui s'accorda parfaitement au personnage décrit comme « [...] *content with being distinguished only by the ornamental ensign of a white hat; a symbol of the candour of his mind*¹⁸⁸ ». Les auteurs ayant écrit sur la ville de Bath s'accordèrent pour affirmer qu'avant lui, la ville était considérée comme une ville sans grandes règles où régnait

¹⁸⁶ Annick COSSIC, *op. cit.*, p. 55.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 43.

¹⁸⁸ Auteur inconnu, *The new Bath guide*, London, Published by printed by R. Cruthwell for W. Taylor, 1789, p. 64.

un laisser-aller général et où il n’y avait pas d’amusement particulier : « [...] *the city of Bath was reckoned one of the poorest city in England; the building were extremely mean, and the inhabitants rude and unpolite. There were neither ball-rooms nor places of amusement*¹⁸⁹ ».

Il institua un « code de conduite » à respecter lors d’un séjour à Bath. Le règlement comportant onze points fut inscrit dans la Buvette en 1707.

Règlements de Bath¹⁹⁰

<i>I : That a visit of ceremony at coming to Bath, and other at going away, is all that is expected or desired by Ladies of Quality and Fashion-except Impertinents.</i>
<i>II : That Ladies coming to the Ball appoint a Time for their Footmen’s coming to wait on them Home, to prevent Disturbances and Inconveniencies to Themselves and Others.</i>
<i>III : That Gentlemen of fashion never appearing in a Morning before the Ladies in Gowns and Caps shew Breeding and Respect.</i>
<i>IV : That no Person take it ill that any one goes to another’s Play or Breakfast, and not theirs- except Captious by Nature.</i>
<i>V : That no Gentlemen gives his Tickets for the Balls to any but Gentlewomen- N.B. Unless he has none of his Acquaintance.</i>
<i>VI : That Gentlemen crowding before the Ladies at the Ball, show ill Manners, and that none do so for the future- except such as respect nobody Themselves.</i>
<i>VII : That no Gentlemen or Lady take it ill that another Dances before them-except such as have no Pretence to dance at all.</i>
<i>VIII : That the Elder Ladies and Children been contented with a Second Bench at the Ball, as being past, or not come to Perfection.</i>
<i>IX : That the Younger Ladies take Notice how many Eyes observe them-This don’t extend to the Have-at-all’s.</i>
<i>X : That all whisperers of Lies ans Scandal be taken for their Authors.</i>
<i>XI : That all Repeaters of such Lies and Scandal be shun’d by all Company-except such as have been guilty of the same crime. N.B. several Men of No Character, Old Women ans Young Ones, of Questionned Reputation are great Authors of Lies in this Place, being the sect of Levellers.</i>

Nous pouvons observer qu’il s’agissait généralement de règles concernant les bonnes manières afin d’assurer le bon déroulement des relations entre les deux sexes et le bon déroulement des divertissements. Nous pouvons également remarquer un certain

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 63.

¹⁹⁰ John WOOD, *op. cit.*, p. 249-250.

conservatisme social. Si certains vantaient la proximité de classe qui régnait dans les villes d'eaux au XVIII^e siècle, à Bath, sous la surveillance de Nash, il était primordial de ne pas oublier son rang et son âge et d'agir en conséquence. Nous remarquons également, pour le bon déroulement de la vie en société, qu'une attention toute particulière était accordée à la circulation des médisances. Les règles dix et onze faisaient des répéteurs de médisances qu'ils soient traités comme leurs auteurs, c'est-à-dire par leur bannissement des compagnies.

Beau Nash joua également de son influence auprès des autorités de la ville afin d'améliorer les services de Bath. « Il œuvra pour que soient pratiqués des prix fixes dans le secteur hôtelier et locatif, se battit contre les abus des porteurs de chaises, persuada la Corporation de demander des pouvoirs spéciaux au Parlement [...]»¹⁹¹. Il participa également à l'édification de l'Hôpital de la ville, le *Mineral Water Hospital*. Il œuvra donc à l'amélioration de la vie pratique, mais son influence fut davantage perceptible sur la sophistication des mœurs.

Les bals en sont l'exemple le plus représentatif. Le cérémonial était réglé par une grande précision par Nash. Les bals avaient lieu dans les Salles d'Assemblée le mardi et le vendredi. Ils commençaient à six heures le soir et se terminaient impérativement à onze heures du soir. Le bal s'ouvrait par un menuet dansé par deux personnes de la plus haute distinction sous les yeux attentifs du reste de l'audience. La danse terminée, la dame alla se rassoir alors que le *gentleman* lui, dansait deux fois. Sa seconde partenaire lui était désignée par le *Bathonian king*. Le second menuet terminé, c'était ensuite le tour d'un nouveau couple de prendre le relais. La danse du menuet durait environ deux heures. On dansait ensuite des danses traditionnelles, les dames se levant, selon leur condition, à tour de rôle. Vers les neuf heures, il y avait une pause où les *Gentlemen* offraient le thé aux dames. La danse et les divertissements se poursuivaient jusqu'à onze heures, moment où le Roi de l'assemblée ordonnait aux musiciens d'interrompre la musique. Les femmes s'assoiaient jusqu'à ce qu'elles furent rafraîchies et elles étaient ensuite reconduites par leur partenaire à la chaise qui les reconduisait dans leurs logements respectifs¹⁹². Beau Nash fit de la ville de Bath un théâtre où il apprit aux classes sociales à se fréquenter dans le respect du rang et de la naissance. L'architecture servait de décor à cette société si particulière à la ville d'eaux.

¹⁹¹ Annick COSSIC, *op. cit.*, p. 44.

¹⁹² John Wood décrit en détails le fonctionnement d'un bal présidé par le maître de cérémonie. John WOOD, *op. cit.*, p. 443

Beau Nash n'était pas rémunéré pour sa position de maître de cérémonie. Le jeu fut sa seule source de revenue, étant lui-même joueur passionné. Il termina sa vie ensevelie sous les dettes de jeux. Son importance dans la gloire de Bath fut telle que son image publique n'en fut pas réellement ternie. Rapidement après sa mort, Oliver Goldsmith fut chargé d'écrire la biographie du déjà célèbre maître de cérémonie *The Life of Richard Nash* paru en 1762, afin d'en faire l'apologie.

La statue de Beau Nash dans la *Pump Room* 1761 par Prince Hoare¹⁹³



Sa statue fut érigée dans la Buvette rappelant ainsi à tout un chacun le bienfaiteur qu'il fut pour la société de Bath. Il fut sans contredit l'un des plus prestigieux acteurs de la gloire de Bath au XVIII^e siècle.

7.3 L'influence de la ville de Bath sur le continent

Il est dorénavant évident que la ville de Bath représentait le modèle par excellence de la ville thermale au XVIII^e siècle. La ville disposait de nombreux éléments avantageux permettant la bonne exploitation des eaux tant au niveau médical qu'au niveau social. Les échos du prestige de la ville se firent entendre jusqu'au continent européen. Les autres villes

¹⁹³ Photo de l'auteur.

plus modestes prirent la ville de Bath comme modèle de développement. Nous tenterons donc d'observer quel fut l'impact de la ville sur le continent. Puisque les échanges culturels sont rarement à sens unique, nous observerons d'abord si la ville de Bath fit elle-même quelques emprunts culturels.

Il est donc intéressant de se demander si les stations thermales furent le lieu de transferts culturels physiques, mais également intellectuels. Il s'agit de transferts culturels tels que proposés en études littéraires par Michel Espagne et Michael Werner depuis la fin des années 1980. La méthode des transferts culturels invitait à faire de « la manière dont les cultures occidentales importent et s'assimilent des comportements, des textes, des formes, des valeurs, des modes de penser étrangers [...], un véritable objet de recherche¹⁹⁴ ». Ces transferts impliquaient un mouvement de personnes, de populations, des voyages, un déplacement d'objets, de mots, d'idées, de concepts entre deux espaces culturels.

Par exemple, la ville de Bath semble être, au XVIII^e siècle, le modèle par excellence de la station thermale moderne. La ville devint un véritable microcosme social, permettant aux moralistes de se livrer à une étude des mœurs. En effet, à l'époque, la ville était imprégnée du désir de raffinement traditionnellement associé à la France dont l'impérialisme culturel représentait une atteinte à l'anglicité, ce que reconnaissait d'ailleurs Edmund Burke (1729-1797), homme politique et philosophe irlandais qui avait reconnu l'influence de la France sur les mœurs anglaises. « Les satiristes dénoncèrent ainsi le désir de raffinement traditionnellement associé à la France, ils dénoncèrent également la perversion des valeurs morales remplacées par l'hypocrisie et la passion du jeu et les excès de mode qui étaient pléthorique à Bath au XVIII^e siècle¹⁹⁵ ». Les caricatures de Thomas Rowlandson (1756-1827) sur la vie à Bath sont également très révélatrices de cette satire (Thomas Rowlandson, *Gouty gournamnd at dinner*, p. 99).

Un autre exemple d'emprunt culturel concerne l'architecture de Bath. Imprégné de l'Italie de la Renaissance par le palladianisme, du nom de l'architecte italien Andrea Palladio (née à Padoue en 1508 et morte en 1580,) ce style architectural se définit sommairement comme une Renaissance des formes classiques de la civilisation gréco-latine. Les architectes anglais influencés par le Grand Tour introduisirent ainsi cette architecture en Angleterre avec

¹⁹⁴ Michel ESPAGNE et Michael WERNER, *Les relations interculturelles dans l'espace Franco-Allemand (XVIII^e XIX^e siècles)*, Paris, Ed. Recherche sur les Civilisations, 1988, p. 5.

¹⁹⁵ Annick Cossic, *op. cit.*, p. 82.

les architectes John Wood père et fils. Il s'agit d'une architecture qui résultait de forces socio-économiques, mais qui reflétait également la redécouverte de la culture romaine qui, tout comme la redécouverte d'Herculanum et de Pompéi, fut associée aux notions de liberté, de civisme et de vertu, participant ainsi à l'édification d'une nouvelle société émergeant peu à peu au lendemain de la *Glorious Revolution* de 1688. Notons que c'est également vers le milieu du XVIII^e siècle que des fouilles archéologiques remirent au goût du jour le passé antique de la ville de Bath et de ses bains romains. Bath utilisa donc le palladianisme pour faire la promotion de sa grandeur et de ses nouvelles valeurs.

Sur le continent, le succès de la ville de Bath faisait rêver. Si la ville de Spa n'était pas aussi prestigieuse que Bath, on sentit graduellement un besoin de mieux encadrer les visiteurs par l'amélioration des structures et par un meilleur encadrement social. En visite à la fontaine de Grosbeck à Spa, l'auteur des *amusemens de Spa* exprimait : « Nous nous étonnions de la malpropreté de ce Lieu, comparée avec la magnificence des Eaux de Bath, [...], un vieux Liègeois qui nous entendit, nous assura qu'il était impossible de faire mieux¹⁹⁶ ». Dans sa longue diatribe sur la ville de Spa, l'auteur du *Nouveau tableau de Spa* déplorait l'état des bals offerts aux bobelins. Selon lui, il n'y avait que deux bals par semaine en début de saison et ils se déroulaient à la Redoute. On y dansait à peine et selon l'auteur, l'étiquette des bals était impertinente dans un tel lieu :

Et vous Entrepreneurs qui vous piquez d'imitation dans tout ce qui peut favoriser vos intérêts, que ne les oubliez vous un moment pour vous occuper de ceux des personnes qui par leur folie contribuent chaque année à gonfler votre fortune! Que n'établissez vous comme à Bath un maître des cérémonies qui empêcherait les effets de toute cabale, les mortifications de l'amour-propre offensé, & dont les loix écarteraient sans appel toutes ces tracasseries, si communes aux bals de Spa¹⁹⁷!

Mais il ne s'agissait que d'un point de vu puisque l'auteur des *amusements des eaux de Spa* affirmait que

¹⁹⁶ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, 1734, volume 2, p. 69.

¹⁹⁷ Auteur inconnu, *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*, s.n., 1785, p. 27.

Les Bals de Spa ont cet agrément; qu'on n'y force personne à danser, & qu'un Cavalier ne peut s'offencer du refus d'une Dame qui s'excuse sur sa santé. Les Dames même ne vont reprendre personne, c'est aux Messieurs à leur donner la main, & à les reprendre, quand il leur plait. Cette Etiquette est très commode, parce que l'on choisi à son gré le plaisir de la Danse ou du Spectacle, qui n'a rien que de fort innocent pour des personnes malades, à qui la joye est aussi nécessaire que les Eaux¹⁹⁸.

La liberté de la danse et de l'étiquette aux bals de Spa plaisait à certains alors qu'elle était perçue comme un désagrément par d'autres. Dans une certaine mesure, il était normal d'attendre de la ville de Spa qu'elle se développe suivant le modèle de Bath puisqu'elle était la station privilégiée des Anglais sur le continent. Elle fut probablement la première à vouloir profiter du modèle culturel de la capitale anglaise du thermalisme au XVIII^e siècle. Aussi y vit-on apparaître la mode du bain froid qui peu à peu se démocratisa dans le nord de l'Europe :

On a pratiqué (à Spa) un Bain d'eau froide de six pieds de profondeur, sur quinze de largeur en carré [...]. Il nous dit que rien n'était plus commun en Angleterre, & que les Bains froids y guérissaient quantité de maladies invétérées [...]. Ils se sont (les anglais) même en quelque façon appropriés celle de Spa, où les compagnies Anglaises donnent toujours le ton aux autres sociétés. C'est même en leur faveur que l'on y pratique le Bain d'eau froide, & il n'y a point de jour que quelque Anglais n'aille s'y plonger vers le soir, quoique cette eau soit par elle-même d'un froid à glacer¹⁹⁹.

Bien que la démocratisation du thermalisme se fit grâce à plusieurs facteurs telle l'augmentation de l'efficacité des moyens de communication et grâce à un contexte socio-économique favorable, il semble que la ville de Bath inspira ses villes sœurs du continent. C'est ainsi, après l'euphorie thermale britannique de la fin du XVIII^e siècle, que partout ailleurs sur le continent européen les constructions à vocation thermale acquièrent une dimension monumentale. Les parcs gagnèrent ainsi en surface et en complexité. Les établissements de bains se perfectionnèrent avec de nouveaux hôtels, de nouvelles salles de bal et des casinos. Derrière l'homogénéité des pratiques thermales se cachent très certainement des transferts culturels qui ne feront que s'accroître avec les siècles d'or du thermalisme.

¹⁹⁸ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, 1734, volume 2, p. 65.

¹⁹⁹ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, 1734, volume 1, p. 384 à 386.

Chapitre 8 : L'homogénéité des mœurs thermales

Quand le soleil du printemps commençait à se faire trop brûlant, les classes fortunées n'hésitaient pas à se rendre auprès des eaux souvent en montagne afin de fuir la chaleur des villes et leurs airs lourds. La maladie pouvait être réelle, mais elle pouvait également servir de prétexte à la villégiature. Plus que jamais, les villes d'eaux du XVIII^e siècle devinrent des lieux de plaisir et de mode pour les gens bien portants. La qualité des divertissements et des amusements est à mettre en relation avec la clientèle de la ville d'eaux. Chaque ville se vantait de recevoir une clientèle représentative des plus hautes classes de toute l'Europe et parfois au-delà. Par la suite, selon le niveau de développement de la station ou selon ses traditions du lieu, les amusements pouvaient varier et être plus ou moins encadrés. Les villes d'eaux devinrent donc le rendez-vous de l'Europe élégante.

8.1 La clientèle : entre cosmopolitisme et hétérogénéité

Le thermalisme du siècle devint un phénomène de mode. Avant la publicité des stations thermales du XIX^e et XX^e siècle, la diffusion des vertus des eaux thermales s'opérait souvent grâce à la présence de la plus haute aristocratie. Par exemple, la ville de Spa fut nommée « Café de l'Europe », par l'empereur Joseph II (1741-1790), après sa visite en 1781. Les villes d'eaux exploitaient largement cette affluence aristocratique donnant le nom de personnalités illustres à des infrastructures de la ville. Par exemple, à Bath en Angleterre on retrouvait le *Queen's Bath* et le *King's Bath*. À Spa, on inscrivait sur les portes des habitations les armes des princes ou des seigneurs importants qui y avaient logé. Cela donna ainsi une idée de la haute vertu des fontaines et du cosmopolitisme de la ville.

Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les cours royales furent le grand promoteur du thermalisme. Entreprendre un périple vers les différentes villes d'eaux à la mode semblait faire partie intégrante de la vie de cour. Tout comme le Grand tour, le thermalisme pouvait-il revêtir une valeur emblématique de la culture européenne de l'élite au XVIII^e siècle? Puisque le secours des eaux thermales était bien réel, on se rendait souvent dans les stations thermales afin de se soigner, mais on fréquentait les eaux les plus reconnues souvent pour le contact de la haute société qui s'y trouvait. Chaque station se targuait d'avoir la plus haute aristocratie de l'Europe.

En Allemagne nul n'avait besoin de voyager à travers les différentes cours du pays. La fréquentation des eaux permettait de rencontrer les plus grands seigneurs de la région, favorisant ainsi de nouvelles connaissances et la création de nouveaux contacts. En Suisse, les compagnies s'assemblaient comme une sorte de Diète où en 1739 « Tout Berne, tout Basle, tout Zurich se trouvaient à Bade, qui était peuplé comme Paris [...] »²⁰⁰. À Bath, les bals étaient le lieu où s'assemblait la clientèle. Ils représentaient une assemblée digne des plus brillantes cours d'Europe.

*No place in England, in a full season, affords so brilliant a circle of polite company as Bath. The young, the old, the grave, the gay, the infirm, and the healthy, all resort to this vortex of amusement. Ceremony beyond the essential rules of politeness is totally exploded : Every one mixes in the Room upon an equality; and the entertainments are so wisely regulated, that although there is never a cessation of them, there is never a lassitude from bad hours, or from an excess of dissipation. The constant rambling about too of the younger part of the company, is vastly enlivening and cheerful [...]*²⁰¹.

Les eaux de la Toscane semblèrent vouloir connaître un nouveau souffle dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les eaux d'Asciano furent fréquentées par toute la Toscane et distribuées à travers tout le pays et même à l'étranger²⁰², alors que la ville de San Giuliano, située à 7 kilomètres de Pise, célèbre par ses bains, fut décrite en 1775 comme la plus fréquentée des villes d'eaux d'Italie²⁰³. Le Café de l'Europe ne faisait pas exception, faisant la promotion de sa ville par son caractère cosmopolite :

Unies par le nœud d'une amitié qui s'établit à l'instant, & qui se fortifie par l'usage, toutes les nations du monde viennent y déposer toute rivalité nationale : le plaisir regne sur toutes, & n'en fait qu'un même peuple. Il semble, dit l'élégant Auteur des anciens amusements de Spa, que l'Europe entière se trouve ici par députés, pour y exposer les caractères originaux de toutes les nations, que l'on aurait peine à démêler ailleurs²⁰⁴.

En France, dès la seconde moitié du XVII^e siècle, la cour de France fut le grand promoteur du thermalisme. Madame de Maintenon, gouvernante des enfants illégitimes de Louis XIV et de Madame de Montespan, accompagna le duc du Maine (Louis Auguste de

²⁰⁰ David-François de MERVEILLEUX, *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*, Londres, chez Samuel Harding, 1739, p. 115.

²⁰¹ Auteur inconnu, *The new Bath guide*, London, Published by printed by R. Cruthwell for W. Taylor, 1789, p. 27.

²⁰² John NOTT, *A Chemical Dissertation on the Thermal Waters of Pisa*, London, Published by printed for J. Walter, 1793, p. 60.

²⁰³ Auteur inconnu, *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie*, Paris, chez Lacombe, 1775, Volume 2, p. 468.

²⁰⁴ Joseph Hubert SANDBERG, *Essai sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa*, Liege & Spa, Imprimerie de Bollen, fils, 1780, 188-189.

Bourbon), né avec une infirmité à la jambe, à Barèges en 1675 ainsi qu'à Bagnères et Barèges en 1677²⁰⁵. Mademoiselle de Montpensier, surmenée par ses affaires et par le chagrin, se rendit à Forges en 1656. Pendant les quarante années qui suivirent, elle y fit de nombreux voyages²⁰⁶. La marquise de Sévigné, affligée d'arthrite aux mains et aux genoux se rendit à Vichy en 1676 et 1677, ainsi qu'à Bourbon en 1687²⁰⁷. Pour sa part, Madame de Montespan préféra les eaux de Bourbon en 1676. Nous pourrions ainsi surnommer le règne de Louis XIV le siècle d'or du thermalisme de cour. Les visites royales et nobiliaires se poursuivent lors du XVIII^e siècle, par exemple avec la visite à Plombières en 1761 d'Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV. Les villes d'eaux furent ainsi les hôtes d'une nouvelle clientèle éclairée. Voltaire se rendit à Plombières en 1724, alors que Denis Diderot et le Baron von Grimm se rendirent à Bourbonne-les-Bains en 1770. Plusieurs témoignages font état de la spécificité cosmopolite des eaux minérales de la France. Les Français eux-mêmes n'ont certainement pas hésité à se rendre chez leurs voisins Belge, Allemand, Italien, Suisse et Anglais pour essayer leurs sources minérales. Aussi, les villes d'eaux françaises recevaient une certaine clientèle étrangère. C'est ainsi que Le Mierre démontre la diversité de la clientèle des eaux de France relatant la présence d'Espagnols et d'Anglais atteints du *spleen*, particulièrement persistant en Grande-Bretagne depuis la fin du Moyen Âge²⁰⁸. Denis Diderot vantait également le caractère cosmopolite de Bourbonne expliquant que des malades, non seulement de toutes les régions de la France, mais également de tous les pays étrangers, y affluaient afin de guérir une pléthore de maladies²⁰⁹.

Si le thermalisme nous est connu grâce aux écrits de l'aristocratie, l'élite ne fut pas la seule à bénéficier de secours des sources salutaires. L'ensemble des sources du XVIII^e siècle semble démontrer le caractère hétéroclite de la clientèle des villes d'eaux. Des pauvres aux militaires, en passant par les riches marchands jusqu'à la plus haute aristocratie, on y rencontre un « épitome » de l'humanité (*And all Mankind's Epitome you view*)²¹⁰. En effet, certaines villes furent munies de bains des pauvres. Des soins furent gratuitement accordés

²⁰⁵ Les voyages de Madame de Maintenon dans, Françoise d'Aubigné marquise de MAINTENON, *Correspondance générale de madame de Maintenon*, volumes 1et 2 principalement, Paris, Charpentier, 1865.

²⁰⁶ Nous connaissons plusieurs détails de ses voyages par ses mémoires. Anne Marie Louise d'Orléans duchesse de MONTPENSIER, *Mémoires de Mlle de Montpensier*, Paris, Foucault, collection des Mémoires, 1825, 4 volumes

²⁰⁷ La Marquise de Sévigné décrit ses voyages dans sa correspondance, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de SÉVIGNÉ, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1973-1978, 3 volumes.

²⁰⁸ Antoine-Marin LE MIERRE, *Les Fastes ou les usages de l'année*, Paris, Gueffier, 1779, p. 134.

²⁰⁹ Denis DIDEROT, « Voyage à Bourbonne et à Langres », *Œuvres complètes*, volume 8, Paris, Le club français du livre, 1972, p. 602.

²¹⁰ Mary CHANDLER, *The Description of Bath: A Poem [...] with Several Other Poems*. London, Henry Leake, huitième édition, 1767, p. 14.

aux indigents, les hôpitaux militaires se développèrent et les villes d'eaux représentaient l'un des rares lieux où se côtoyait l'ensemble de la société d'Ancien Régime. Mais comme nous l'avons déjà perçu, la proximité des classes variait d'une station à une autre. La séparation des classes s'opérait souvent par la création de bains des pauvres ou, comme c'était le cas au Mont Dore, par la création d'horaires précis, éliminant la promiscuité entre les baigneurs du tiers et les malades de la haute société. Dans une ville comme Bath, la séparation sociale s'opérait par un code comportemental strict où chacun devait respecter son rang et son âge.

L'un des personnages des *Amusemens des eaux de Spa* (1734) affirmait :

Rien ne peut mieux exprimer ce mélange de bonne & de mauvaises qualités que chacun laisse entrevoir, & qui offre un vaste champ aux réflexions d'un esprit philosophe. Nous voyons ici, continua-t-il, des Vices, & des Mérites de toute espece; & s'il m'était permis d'ajouter quelque chose à la pensée de Mylady, de dirais, que je regarde la Saison des Eaux, comme un Livre extrêmement utile à qui voudrait étudier le Monde par le Monde même, parce que ces Lieux où l'on se rassemble, forment un tableau abrégé de la patrie la plus intéressante du Monde connu. [...] Je suis fort de votre avis, continua-t-elle, que si j'avais un fils à faire voyager, je voudrais qu'il fit le tour des Eaux Minérales les plus célèbres, persuadé qu'avec un Guide capable de lui faire observer avec sagesse la variété des Caractères qui s'y trouvent, il tirerait autant de fruit de ces Voyages, que de celui du Monde entier²¹¹.

Dans le cas précédent, on remarque que le séjour aux eaux pouvait revêtir une certaine valeur initiatique puisque par son cosmopolitisme, la cure thermale signifiait aller à la rencontre d'étrangers venus du monde entier. Nous avons ainsi retrouvé plusieurs témoignages affirmant le caractère initiatique des villes d'eaux d'Europe.

Par sa fréquentation majoritairement aristocratique et par sa mode, nous pouvons affirmer que le thermalisme européen représentait une valeur emblématique de la culture européenne de l'élite au XVIII^e siècle tout en servant de lieu initiatique à l'homme qui désirait apprendre à connaître l'humeur et le naturel des gens de certaines nations. Nous retrouvons cette valeur initiatique de la ville d'eaux jusque dans les amusements qui avaient pour but de faire voyager le lecteur tout en le divertissant de sorte qu'il puisse percevoir « [...] la façon de penser des gens de différentes Nations sur les Pais & sur les choses que l'on traite ici²¹² ». De plus, ces ouvrages informaient sur les bains, sur leur situation et sur leur histoire naturelle.

²¹¹ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, volume 1, p. 177-178.

²¹² David-François de MERVEILLEUX, *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*, Londres, chez Samuel Harding, 1739, p. 4.

8.2 S'amuser et se divertir à la ville d'eaux

« On aurait tort de croire que tous ceux qui vont à ces Eaux en fassent usage, la plupart n'y courent que pour se divertir, & le plaisir est le motif principal qui y amène tant de personnes différentes²¹³ ». Ce caractère du thermalisme au XVIII^e siècle semblait globalement accepté à travers les villes d'eaux européennes. Si les stations thermales les plus à la mode bénéficiaient d'installations adéquates, la ville d'eaux devenait le lieu de somptueuses mondanités et de majestueux divertissements. Les bals et la musique étaient courants. La comédie, le théâtre et les ballets, les fêtes, les plaisirs, les concerts et les spectacles avaient donc libre cours dans les stations les plus à la mode.

C'est au XVIII^e siècle qu'un genre littéraire au nom évocateur prit naissance de la villégiature aux eaux. Les *Amusements*, rédigés en français, sont révélateurs du cosmopolitisme des stations à la mode et confirme le caractère européen du thermalisme au Siècle des Lumières. D'abord consacré aux stations les plus célèbres pour leurs jeux, leurs fêtes, ce genre littéraire, issu des traditions des recueils d'histoires et d'anecdotes, nous renseigne sur la vie, la sociabilité, les mondanités, les divertissements dans les villes d'eaux. Le premier auteur à lancer la mode littéraire serait le baron Karl Ludwig Freiherr von Pöllnitz (1692 -1775) avec *Amusemens des eaux de Spa* paru en 1734. Bien que la paternité de l'ouvrage lui ait longtemps été contestée, aujourd'hui il semble globalement accepté comme l'auteur de l'ouvrage. Il connu un succès retentissant, premier ouvrage du genre, il fut traduit en anglais, par Hans De Veil à Londres dès 1736 : *Les Amusemens de Spa : or the Gallantries of the Spaw in Germany*. L'ouvrage connut plusieurs éditions et quelques imitations. Le médecin de Spa Jean-Philippe de Limbourg s'en appropriia le titre pour rédiger un livre calqué absolument sur celui du baron de Pöllnitz. Un exemplaire de cette édition fut d'ailleurs retrouvé dans la bibliothèque de Marie-Antoinette au Petit Trianon et un autre abandonné sur le champ de bataille de Waterloo dans la bibliothèque portative de Napoléon. *Les Nouveaux Amusements de Spa*, fut édité à Paris en 1763. Le rayonnement fut tel qu'on ne tarda pas à voir paraître du même auteur les *Amusemens des eaux d'Aix-la-Chapelle* en 1736. Le genre proliféra tout au long du XVIII^e siècle démontrant un succès européen incontestable avec les *Amusemens de Scwalback, des bains de Wiesbaden et de Schlangenbad* (1738), les *Amusemens des bains de Bade* (1739), les *Passe-temps agréables des eaux minérales de Bagnères-de-Bigorre* (1785) et les *Amusemens de Passy* paru en 1787. Bien que la ville de Bath n'eut pas d'amusements proprement dits, des récits se rapprochant de ce genre littéraire

²¹³ *Ibid.*, p. 13.

furent produits tel *The new Bath guide* paru pour la première fois en 1762. Il faut néanmoins rester prudent dans l'analyse du succès des *amusements*. Ils sont en effet truffés d'histoires et d'anecdotes qui n'ont souvent aucun lien direct avec les eaux et qui visaient à divertir le lecteur. Les amusements contribuèrent à alimenter l'image idyllique de la ville d'eaux en faisant un lieu de plaisir et de divertissements effaçant ainsi derrière cette vie rêvée la réalité des malades qui venaient chercher, souvent en dernier recours, le salut auprès des eaux réputées²¹⁴. Les sources énumérant la vie et les divertissements dans les villes d'eaux comme les *amusements* circulèrent à travers l'Europe. Elles servaient à la circulation et à la diffusion de la popularité des stations. On y venait même si on était en santé afin de s'étourdir des plaisirs.

Au cours du siècle, l'importance de la cure sembla donc s'effacer derrière la recherche du plaisir. La diversité des divertissements qu'offraient les villes d'eaux permettait à tout un chacun d'y trouver son bonheur. Étant multiformes, nous les avons donc divisés en catégories afin de mieux les étudier. Il faut d'abord rappeler qu'ils étaient indispensables à la vie aux villes d'eaux. Le *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts* de 1777 recommandait, à titre de prescription, les amusements puisqu'ils contribuaient grandement aux effets salutaires des eaux minérales²¹⁵. La promenade tout comme les divertissements étaient nécessaires au succès de la cure et prirent rapidement le statut de complément à la cure. Il était primordial d'éviter la tristesse et de combattre la mélancolie : « Il n'est pas en effet de Lieu plus triste que Spa, quand il pleut abondamment. Le ruisseau qui traverse le Bourg, s'enfle en peu de tems, & souvent se déborde. On peut à peine sortir dans la rue, & l'on ne fait que devenir. La Musique & le Jeu sont alors les seules ressources pour bannir la tristesse²¹⁶ ». Mais il fallait pratiquer les différentes activités de divertissement avec modération.

Il est également important de mentionner que les villes d'eaux devinrent des micros sociétés où, l'espace d'une saison, s'exerçait une forme de sociabilité particulière. À Spa la sociabilité attirait un nombre important de visiteurs.

²¹⁴ Nous n'avons malheureusement pas pu avoir accès à l'ensemble des amusements, mais l'étude comparative du genre ferait un sujet de mémoire des plus intéressants.

²¹⁵ Henri Marie DUCROTAY DE BLAINVILLE, *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, volume 1, Paris, Chez Le Jay, Libraire, 1777, p. 644.

²¹⁶ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, 1734, volume 1, p. 172.

La sympathie de nos humeurs, la conformité de nos caracteres, avaient établi entre nous cette ouverture de cœur qui fait le charme de la Société; en sorte que nous faisons de nos aventures & de nos sentimens un petit commerce de confidences, qui avait mille douceurs. Comme c'est sur ces liaisons que roulent tous les plaisirs de Spa, chacun a soin de former sa partie selon son goût : & la liberté que l'on y a de s'assortir à son gré, attire peut-être encore plus d'Etrangers en ce Lieu, que la vertu merveilleuse de ses Eaux²¹⁷.

L'arrivée dans la ville était généralement elle-même publique. L'arrivée de nouveaux clients à Schlanguenbad était annoncée par des canons et chacun se postait ainsi à leur fenêtre pour voir les nouveaux venus²¹⁸. À Bath, « [...] les cloches de l'abbaye saluaient d'un carillon joyeux l'apparition des hôtes de marque. Après avoir payé leur bienvenu au sonneur, les malheureux étaient assaillis par les musiciens et les chanteurs accourus pour monnayer des aubades. Bientôt enfin ils recevaient la visite du maître des cérémonies qui à grand renfort de courbette collectait leurs abonnements aux diverses prestations²¹⁹ ». À son arrivée à Bourbonne, Denis Diderot nous apprend que le nouveau venu devait faire visite aux autres. Les soins, comme les divertissements se passaient en société. On s'assemblait aux points de rencontres publics pour boire, se baigner, se promener ou se divertir. Les auteurs décrivent même la vie aux eaux comme un théâtre : « Il me semble, nous dit-elle agréablement, voir ici l'Europe en son déshabillé; je me la figure ici, comme sur un grand Théâtre, où j'aime extrêmement à la voir jouer la Comédie²²⁰ ». Cette sociabilité propre à la ville d'eaux était d'autant plus particulière qu'une clientèle cosmopolite et diversifiée se côtoyait lors de la saison.

Les divertissements pouvaient être fortement encadrés comme c'était le cas à Bath, où ils étaient régis par le maître de cérémonie. Dans les stations plus modestes comme à Baden en Suisse ou à Schwalbach en Allemagne, les divertissements étaient organisés par les grands seigneurs qui étaient en visite à la ville d'eaux. Les baigneurs de Schwalbach pouvaient ainsi profiter des très bons concerts puisque les seigneurs qui s'y trouvaient réunissaient un ensemble de musiciens qui pouvait atteindre plus de soixante personnes²²¹.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 4.

²¹⁸ David-François MERVEILLEUX, *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépentante*, Liège, chez Everard Kintel, 1738, p. 39.

²¹⁹ Eugène-Humbert GUITARD, *Le prestigieux passé des eaux minérales : histoire du thermalisme et de l'hydrologie des origines à 1950*, Paris, Société d'histoire de la pharmacie, 1951, p. 236.

²²⁰ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Published by chez Pierre Mortier, 1734, volume 1, p. 176.

²²¹ David-François MERVEILLEUX, *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépentante*, Liège, chez Everard Kintel, 1738, p. 6-7.

Ces villes d'eaux devenaient cependant rapidement ennuyantes lorsqu'aucun personnage d'importance ne s'y trouvait.

Les divertissements étaient d'abord culturels. On retrouvait dans les stations les plus à la mode comme à Bath ou à Spa des cafés, lieux de la sociabilité de l'élite aristocratique de l'Europe du XVIII^e siècle. Selon le *New Bath Guide*, il y avait en 1766 à Bath, deux cafés : *the Grove Coffee-house* et *the Parade Coffe-House*. Les hommes pouvaient y lire les journaux tout en dégustant des pâtisseries anglaises²²². Fait extraordinaire, les femmes avaient leur propre café *The Coffe-House for the Ladies*. Il y avait également des librairies qui faisaient office de cabinet de lecture. Fait encore plus étonnant, il y avait à Bath des conférences scientifiques. Des conférenciers tels Benjamin Martin, philosophe newtonien, donnèrent une série de conférences portant sur des sujets variés, dont l'électricité. La liste de conférenciers qui sont passés par Bath est longue. Cela créa une atmosphère d'érudition propice à l'innovation scientifique et en 1777 fut créée la *Bath philosophical Society*²²³. Il y avait également au moins un café à Spa, le Café de Baptiste. Il y avait également des bibliothèques établies par des libraires venus de Liège. À Spa, les bobelins pouvaient visiter les ateliers d'artistes locaux afin de « [...] contenter leur goût pour les arts, & dissiper par leur variété l'ennui de la solitude. Les chefs-d'œuvre des Vernet, des Greuze, des Boucher; les Guirlandes des Vanhuisum, des Batiste, rendus avec goût & précision [...]»²²⁴.

Ces divertissements trop cérébraux étaient encore rares dans les autres villes d'eaux du XVIII^e siècle. En effet, il n'était pas recommandé de pratiquer des activités qui étaient susceptibles de fatiguer l'esprit. Il était important de se libérer de toutes inquiétudes de quelques natures qu'elles fussent, puisque la tranquillité augmentait de façon prodigieuse le succès des remèdes. Comme l'avancait Tissot, les trop grands travaux intellectuels étaient l'une des deux principales causes de maladie chez les gens de lettres : « Quand l'âme est occupée à penser une partie du cerveau est dans un état de tension qui le fatigue. L'union de l'esprit & du corps est en effet si forte, qu'on a de la peine à concevoir que l'un puisse agir sur l'autre [...]. Toute partie du corps qui est occupée se fatigue, & que, si le travail dure trop

²²² Auteur inconnu, *The new Bath guide*, London, Published by printed by R. Cruthwell for W. Taylor, 1789, p. 38.

²²³ Annick Cossic, *op. cit.*, p. 104.

²²⁴ Joseph Hubert SANDBERG, *Essai sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa, Liege & Spa*, Imprimerie de Bollen, fils, 1780, p. 191.

longtemps, ses fonctions se dérangent²²⁵ ». Les autres divertissements culturels se composaient généralement du théâtre, de la musique, de l'opéra et de la comédie. Le théâtre des villes d'eaux avait souvent la particularité de représenter le miroir de la vie aux eaux comme ce fut le cas à Bath et Spa. Si le théâtre était joué adéquatement par des acteurs dans des théâtres, dans les stations plus modestes comme à Cauterets, on jouait en plein air ou dans des installations de bois improvisées. La musique accompagnait la vie des baigneurs. Généralement jouée par une petite troupe de musiciens, elle suivait les baigneurs dans les buvettes, à proximité des fontaines et même jusque dans les bains.

Les divertissements n'étaient pas que culturels et intellectuels. Les divertissements ludiques jouaient un rôle important dans les amusements, mais également dans le traitement. Premier en importance, le jeu faisait figure de traitement officiel et officieux. Il se pratiquait généralement dans des salles d'assemblée comme à Spa à la Redoute ou dans des endroits moins développés comme Schwalbach dans une maison particulière tenue par des juifs. Les jeux de cartes et de hasards étaient très variés d'un pays à l'autre. L'appât du gain attira rapidement des joueurs peu recommandables dans les villes d'eaux. « Cent vauriens arrivent tous les ans à Spa, les uns avec d'anciens uniformes sur le corps, les autres avec un faux nom. Semblables aux hirondelles dont l'arrivée annonce l'approche du Printemps [...]»²²⁶ ». La présence d'escrocs devint un problème dans toutes les villes d'eaux d'Europe. On se méfiait alors dans certaines villes des clients qui ne prenaient pas les eaux. À Schinznach, il fallait se baigner pour ne pas éveiller les soupçons. « Il m'a donc fallu me baigner quelquefois, aussi bien que Milord, pour ne pas passer dans cette maison pour être de contrebande²²⁷ ». Les villes d'eaux tentèrent en vain d'éliminer les problèmes liés aux jeux souvent sans grand succès. Si en Angleterre les jeux de chiffres furent interdits, on les remplaça rapidement par des jeux de lettres. Si en France les jeux de hasard furent bannis, on retrouvait les Français en Belgique à Spa :

²²⁵ François GRASSET, Samuel Auguste André David TISSOT, *De la santé des gens de lettres*, Publié chez François Grasset & Compagnie, Lausanne, 1768, p. 13-14.

²²⁶ Auteur inconnu, *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*, s.n., 1785, p. 56.

²²⁷ David-François de MERVEILLEUX, *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*, Londres, chez Samuel Harding, 1739, p. 63-64.

Je me tairai sur ces jeux de hasard,
Qui frappés d'anathème en France
Sont venus dans ces lieux (Spa) arborer l'étendard
Du malheur & de la licence²²⁸.

Si le jeu permettait la dissipation de l'ennui et de la tristesse, il était primordial de le pratiquer avec modération afin de ne pas s'échauffer et se fatiguer.

Les autres plaisirs ludiques comprenaient la danse, généralement pratiquée lors des bals. Très réglés à Bath, ils avaient ailleurs des allures de fête populaire. À Schintznach, le bal pouvait avoir lieu en pleine forêt : « Le Bal fut des plus jolis, les arbres du Bois furent par-ci par-là illuminés. Les Paisanes dansaient au son de la Lire. On ne croirait pas que ces gros Suisses dansassent aussi légèrement qu'ils font avec leurs souliers ferré. Ils s'en acquitèrent pourtant très joliment, & avec beaucoup de force & de légèreté. Ce Bal fut très animé²²⁹ ». Si à Bath les bals et les plaisirs étaient très rythmés et encadrés, le laisser-aller général des Station Allemande et Suisse était propice à des plaisirs illicites. En effet, la proximité des sexes était encore très courante dans les Cantons Suisse du XVIII^e siècle. En Suisse, hommes et femmes se baignaient ensemble en tête-à-tête ou à plusieurs sans qu'on en médise.

Si dans les grands Bains, entre gens de connaissance, les Hommes & les Femmes ne sont scrupuleux de se baigner ensemble, on l'est moins encore aux petits Bains, où il n'y a guères que des Filles de joie, & des personnes qui ont des maux cachés, qui par cette raison ne voient qui que ce soit, & se tiennent à l'écart. [...]

Nous n'avions pas dit à nos Dames que les petits Bains étaient généralement réputés pour être un théâtre de plaisirs illicites, elles savaient seulement qu'on s'y allait divertir²³⁰.

Dès le XVI^e siècle, la promenade fut recommandée lors des cures thermales. L'activité prit de l'importance au XVIII^e siècle avec la nouvelle perception du corps. L'exercice physique, surtout en plein air, entra dans le traitement, mais également dans la catégorie des plaisirs ludiques. On vit alors la multiplication des jardins pour favoriser la promenade. En

²²⁸ Chevalier de LAUNAI, « Le tableau de Spa pendant la saison des eaux ». Dans *Correspondance secreete, politique & littéraire, ou mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés & de la littérature en France* [...], Londres, chez John Adamson, 1788, Vol.14, p. 329.

²²⁹ David-François de MERVEILLEUX, *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*, Londres, chez Samuel Harding, 1739, p. 52.

²³⁰ David-François de MERVEILLEUX, *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*, Londres, chez Samuel Harding, 1739, p. 234 à 236.

l'absence de jardin, on pratiquait la promenade en pleine forêt et de plus en plus en montagne. Les exercices à pied, en carrosse ou à cheval étaient donc les principaux exercices physiques pratiqués dans les villes d'eaux, la ville de Bath étant même dotée d'une école d'équitation.

La gastronomie pouvait également faire partie des plaisirs de la vie aux eaux. « Faire bonne chère » devait faire partie des plaisirs d'un séjour aux eaux. Pourtant, le régime alimentaire était soumis à des horaires stricts et à une réglementation rigoureuse s'inscrivant généralement lui-même à titre de traitements. Cependant, la règle de la modération était rarement observée. Dans la caricature ci-dessous, le dessinateur représentait le malade atteint de la goutte, maladie provoquée par un excès de gourmandise, qui, en visite aux eaux de Bath, étalait sa gourmandise en public.

Thomas Rowlandson, *Gouty gourmand at dinner*²³¹. © Bridgeman Art Library / Private Collection / © Agnew's, London, UK



²³¹ Thomas Rowlandson, « *The Comforts of Bath: Gouty Gourmand at Dinner* », 1798, *Bridgemanart on demand*, [En ligne], http://www.bridgemanartondemand.com/art/176162/The_Comforts_of_Bath_Gouty_Gourmand_at_Dinner, (Page consultée le 2 avril 2009).

À Wiesbaden les « [...] hommes de toute condition y observent peu de régime, & boivent beaucoup de Vins étrangers, qu'ils trouvent surtout délicieux lorsqu'ils ne leur coûtent rien. Les Femmes ne pensent qu'aux plaisirs, elles se couchent fort tard, jouent & dansent beaucoup²³² ».

D'autres plaisirs ludiques étaient propres à certaines villes d'eaux en particulier. On pratiquait les parties de quilles à Wiesbaden, on jouait au billard à Spa et on jouait au tennis à Bath depuis 1777. Le *shopping* était également courant dans la ville anglaise. Les boutiques offrant des produits de luxe se multiplièrent rapidement à la demande de la clientèle fortunée. Les achats s'élevèrent rapidement à titre de plaisir de la vie aux eaux. À Spa où l'on pratiquait également le « lèche-vitrines », les boutiques portaient le nom révélateur de « Boutique de galanteries ». Bien que les divertissements et les plaisirs durent tenir lieu d'accompagnement et même de complément aux traitements, ils devaient toujours être selon la règle, pratiqués de façon modérée ce qui était rarement le cas.

8.3 Modes et diversité culturelle

Nous pouvons inscrire le thermalisme comme participant à la collecte de « détails ethnologiques ». Tout au long du XVIII^e siècle, le regard du voyageur posé sur l'autre demeura chargé de préjugés. Les auteurs des sources relatant un séjour dans une ville d'eaux étrangère s'intéressaient généralement aux différences culturelles entre les pays. Le baigneur se rendant dans une ville d'eaux étrangère découvrait généralement une culture étrangère et ses différentes modes. Le regard du voyageur venu de la ville, lieu de la haute civilisation, demeura souvent chargé de préjugés. Les descriptions des habitants des villes d'eaux faisaient ainsi souvent état du folklore local²³³. Les descriptions visaient généralement les différences apparentes comme l'habillement. Les villes d'eaux de Suisse et d'Allemagne étaient reconnues pour leurs plaisirs illicites et le mélange des sexes. Dans les villes d'eaux suisses, il était inutile de se parer de ses plus beaux habits. L'auteur des *amusements des*

²³² David-François MERVEILLEUX, *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépendante*, Liège, chez Everard Kintel, 1738, p. 23.

²³³ Jean M. GOULEMOT, Paul LIDSKY, Didier MASSEAU, *Le voyage en France : anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Âge à la fin de l'Empire*, Paris, R. Laffont, 1995, p. XIII.

bains de Bade en Suisse remarquait que les villes d'eaux suisses avaient des modes qui ne ressemblaient en rien à celles des Français. L'auteur des *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad* faisait également état des différences culturelles entre l'Allemagne et la France :

Il y a une grande différence entre la maniere de vivre lorsqu'on prend les Eaux en France, & celle qu'on observe en pareil cas en Allemagne. L'on ne s'avisera jamais en France de chercher à briller dans ces occasions par les habits & les Pierreries. Les Seigneurs Allemands & leurs Femmes étalent à Schwalbach toutes leurs richesses. Ils produisent alors ce qu'ils ont de plus beau en linge, en habits, en Diamans; habits d'hiver, habits d'été, tout se montre; ce qui fait un assez beau spectacle les jours de Bal & de concert²³⁴.

En France on ne faisait pas autant de cérémonie pour prendre les eaux. À Schwalbach, les Allemands ne manquaient aucune occasion de briller, n'omettant aucune occasion d'étaler leur vaisselle d'argent.

Le Tables, Tablettes, Commodes, &c. de toute une enfilade d'appartement en sont quelquefois garnies; & la Chambre à coucher est fournie de pieces de Vermeil, soit pour la Toilette, soit pour les autres usages. Les Tables & les Chenets de la Cheminée sont couvert de feuilles d'argent & relevés en bosse, ce qui est assez incommode surtout pour les Tables. Un Etranger voit avec surprise, que parmi les grosses pièces d'argenterie qu'on expose dans les Chambres, on étale avec une affectation ridicule les Cuilleres & Fourchettes de Table, & jusques aux petites Cuillieres à Caffé²³⁵.

Grâce au cosmopolitisme des stations thermales, outre la rencontre d'une culture étrangère, le voyageur s'exposait à un mélange de culture qui pouvait parfois être fort divertissant.

Il y avait des gens de tout âge, de toute espece, de toute Nation. Des jeunes, des vieux, des infirmes, des Prêtres, des Abbés, des Moines de tout Ordre, & de toutes couleurs. Il y en avait de Noirs, de Blancs, de Gris, de Bruns, de Barbus, d'autres sans Barbe, quelques uns nuds-pieds, d'autres chaussés mais tous distingués par la forme bizarre de leur habits, & si satisfaits d'eux-même, qu'il n'y en avait pas un qui ne crût effacer son confrere en mérite & même en galanterie. La plupart de ces Frocards s'étaient couplés avec de petite Religieuses, fort éveillées, pour qui la liberté des Eaux paraissait un souverain remede; [...] au reste, cette espece de gens a bien son utilité aux Eaux; car outre la variété du spectacle qu'ils fournissent, il y en a toujours parmi eux qui régalent le public de scènes fort divertissantes²³⁶.

²³⁴ David-François MERVEILLEUX, *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépendante*, Liège, chez Everard Kintel, 1738, p. 16.

²³⁵ David-François MERVEILLEUX, *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépendante*, Liège, chez Everard Kintel, 1738, p. 20.

²³⁶ Karl Ludwig Freiherr von POLLNITZ, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Publié chez Pierre Mortier, 1734, volume 1, p. 174-175.

Ces divergences culturelles, lorsqu'elles n'étaient pas dépeintes sous des traits caricaturaux, pouvaient revêtir un caractère divertissant, voire exotique. Par ce contact avec l'autre, le séjour aux eaux pouvait, comme nous l'avons déjà fait remarquer, également avoir une vocation didactique. Ces descriptions aujourd'hui qualifiées d'ethnologiques avaient pour but d'informer des forces et des faiblesses des peuples. À l'image des topographies médicales, le XVIII^e siècle devint le théâtre des études sur les populations et leur environnement, nommées topographies médicales. Par exemple, l'auteur du *nouveau tableau de Spa* se livra à une analyse sur les différences entre les Français et les Anglais présents à Spa en 1785. Son propos n'était pas de

[...] juger ici les deux nations, encore moins dire que l'Anglais vaille mieux que le Français : celui-ci cache souvent un air évaporé un mérite réel, des qualités estimables; mais dans un lieu où l'on juge sur l'apparence encore plus que dans le reste de l'Europ les Anglais l'ont emporté par un dehors réservé, un ton décent & peut-être par un peu plus de bonne foi dans leur engagements²³⁷.

Les Anglais y étaient reconnus par leur simplicité d'habillement et pour leur sagesse dans leur investissement au jeu. Ils dépensaient beaucoup pour leur table et leur logement, surtout pour leurs vins. Aucun ne fréquentait les tables d'hôte, ou du moins l'exception était rare. Ils étaient presque toujours entre eux. Ils obtenaient plus d'égards et de considération et leur crédit était généralement mieux établi, alors que les Français avaient la réputation de se ruiner au jeu et en fantaisies vestimentaires. En voyageant, ils ne quittaient pas leurs habitudes dites « ridicules », portant avec eux l'empreinte de la frivolité. Les Français avaient également la réputation de se calomnier entres-eux, alors que les Anglais avaient la vertu de se soutenir les uns les autres. Selon l'auteur, les Français ne jouissaient pas d'une très bonne réputation à Spa et dans d'autres pays étrangers²³⁸.

Au XVIII^e siècle, la ville de Bath eut la particularité d'être le miroir de la mode. « L'appartenance sociale des visiteurs conféra une particularité à la ville. Bath fut alors à la fois un lieu où l'on suivait la mode et un lieu où elle se faisait successivement miroir et temple²³⁹ ». La mode et les vêtements y représentaient d'abord l'appartenance à une classe

²³⁷ Auteur inconnu, *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*, s.n., 1785, p. 70.

²³⁸ Analyse sur les différences ethniques entre Français et Anglais tirée du *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*, s.n., 1785, p. 70.

²³⁹ Annick Cossic, *op. cit.*, p. 90.

sociale. Les vêtements féminins avait une fonction supplémentaire étant lié au divertissement et on assistât dans les années 1760, à la naissance de l'extravagance vestimentaire qui joua un rôle dans la ritualisation des divertissements orchestrés par Nash. Il encouragea l'uniformité et non le laisser-aller vestimentaire qui était si courant dans d'autres stations. Ainsi, les habits pour prendre les eaux furent réglementés par un code vestimentaire. On retrouvait par contre un paradoxe dans la capitale de la mode. En effet, un certain laisser-aller était permis chez les hommes puisqu'ils se rendaient généralement en chemise à la Buvette²⁴⁰.

Comme l'ont démontré plusieurs auteurs, les modes et les différences culturelles faisaient partie intégrante de la vie aux eaux dans l'Europe du XVIII^e siècle. Servant parfois de divertissements, elles permettaient d'accentuer cet effet d'éloignement routinier que recherchaient probablement les adeptes de plaisirs. Elles revêtaient également un caractère didactique indéniable. Graduellement, avec l'arrivée de nouvelles préoccupations, tels le souci personnel du moi et l'évolution de la sensibilité, les baigneurs fréquenteront les villes d'eaux pour leur site pittoresque propre à la recherche du sublime.

²⁴⁰ Annick Cossic, *op. cit.*, p.92-93.

Chapitre 9 : Vers un nouveau thermalisme

Il ne nous appartient pas de faire l'histoire du thermalisme du XIX^e siècle qui, encore aujourd'hui, continue d'attirer l'intérêt d'une pléthore d'historiens. Nous nous contenterons de démontrer que si le XIX^e siècle est perçu comme étant le siècle d'or du thermalisme, il trouva sans conteste ses prémices dans le siècle précédent. Comme nous l'avons observé, l'embellissement des villes d'eaux et surtout leur modernisation était bel et bien entamé dès la fin du XVIII^e siècle. « Toutes les composantes sont prêtes pour son élaboration, seules les conditions, surtout économiques, ne sont pas encore favorables au « boom thermal »²⁴¹. Nous nous contenterons de faire le lien entre l'histoire du thermalisme qui se termine ou débute généralement, selon le cas, avec les troubles révolutionnaires en France. Pour cause, puisque l'évolution du thermalisme européen fut liée à l'histoire de son territoire, c'est-à-dire à une fin et un début de siècle très mouvementés. Mais le thermalisme ne fut pas porté que par des événements politiques et sa transmutation fut également le fait de la vague du romantisme.

9.1 Le contexte historique européen de la fin du XVIII^e siècle

L'entrée du thermalisme dans le XIX^e siècle ne se fit pas sans encombre. Le contexte historique de la fin du XVIII^e siècle aura d'abord un impact négatif sur le thermalisme européen. La saison, dans l'ensemble des villes d'eaux de la France, souffrit du régime révolutionnaire et ultérieurement, des troubles et des horreurs qui marqueront la décennie. La majorité des stations furent ruinées. Contraignant l'aristocratie monarchique à l'exil, la Révolution leur enleva leur principale clientèle. Mais la Révolution ne se désintéressa pas des eaux minérales. En 1796, les républicains, par le biais du Comité de salut public, chargèrent l'ingénieur des ponts et chaussées Ramond Lomet d'étudier les eaux des Pyrénées. Il se vit investir de la mission de dresser le bilan des travaux qui seraient nécessaires d'exécuter afin de rendre ces eaux salutaires utiles aux citoyens peu fortunés et à l'humanité souffrante²⁴². Il publia en l'an III son *Mémoire sur les eaux minérales et les établissements thermaux des Pyrénées, comprenant la recherche des moyens les plus propres à recueillir et conserver les sources minérales, et la description des monuments à élever, pour utiliser ces eaux salutaires*

²⁴¹ Dominique Jarrassé, *Les thermes romantiques: bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*, Clermont-Ferrand, Presses Univ Blaise Pascal, 1992, p. 9.

²⁴² Fernand ENGERAND, *Les amusements des villes d'eaux à travers les âges*, Paris, Plon, 1936, p. 232-233.

à la guérison des blessures des défenseurs de la République. Les eaux devraient dorénavant servir exclusivement à secourir la clientèle de leurs infirmités. L'art salubre de guérir sera dorénavant agrémenté de musique, de fleurs et de parfums. En reconnaissant strictement les villes d'eaux comme des centres de cure, la République l'abolissait comme lieu de plaisir. À son image, la Révolution fera des stations thermales des lieux de « [...] sainteté et de vertu; et, désormais, ce ne sera qu'à des patriotes immaculés que sera donnée cette place de concierge des établissements thermaux « accordé autrefois à l'intrigue et à l'opulence²⁴³ ». Ces nobles sentiments ruinèrent les villes d'eaux qui, au même moment de perdre leurs amusements et leurs mondanités, perdirent leur clientèle. Par la suite, le thermalisme français fut marqué successivement par plusieurs régimes, le Consulat, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet, la Seconde République, jusqu'aux années 1850.

Ailleurs en Europe les circonstances politiques eurent également un impact important sur le thermalisme. L'Allemagne fut morcelée en petites principautés, les dix ou douze Italie furent piétinées par les étrangers. La domination française exercée après l'invasion de l'armée napoléonienne en 1798 reforma profondément la Suisse. De son côté, la Belgique connut la Révolution liégeoise de 1789 à 1794 avant d'être annexée à la Première République française. De l'autre côté de la Manche, la déclaration de guerre entre la France et le Royaume-Uni en 1803 plongea la Grande-Bretagne de George III dans les Guerres napoléoniennes.

Comme en France, le thermalisme européen souffrit très certainement de ce contexte historico-politique tendu. L'activité thermale connut un ralentissement à la fin du XVIII^e siècle et dans la première décennie du XIX^e siècle. Nous percevons cette période de crise non pas comme une coupure dans l'histoire du thermalisme, mais bien comme une transition permettant l'avènement des conditions nécessaires permettant l'épanouissement du thermalisme moderne des années 1850. Avec la démocratisation du thermalisme au XIX^e siècle s'opéra une uniformisation des pratiques qui connaissaient encore quelques divergences au siècle précédent : des microcosmes identiques, des activités similaires, des bâtiments homogènes composèrent de plus en plus le paysage thermal. C'est à ce moment que le thermalisme entra dans l'époque qui sera marquée par l'industrialisation et le capitalisme, ce qui aura un rôle primordial sur les modifications des pratiques aux eaux, tant

²⁴³ Archives nationales F 8145, Lettre au ministère de l'Intérieur, messidor an VI, cité dans Fernand ENGERAND, *Les amusements des villes d'eaux à travers les âges*, Paris, Plon, 1936, p. 238.

au plan médical qu'au plan ludique²⁴⁴. Une augmentation de l'affluence des buveurs d'eau s'ouvrit grâce à l'évolution technique, scientifique, économique et sociale en Europe. En France par exemple, l'enrichissement général de la nation et l'intérêt que le capital commença à porter au thermalisme justifient cette augmentation d'affluence. Le développement très rapide du chemin de fer, pour des raisons de facilité d'accès, permit le développement de nombreuses villes d'eaux. Les stations se développèrent d'abord à proximité immédiate ou à l'intérieur des grandes villes. L'extension rapide des liaisons ferroviaires rendit accessibles ces stations isolées et difficiles d'accès pour la population urbaine et les étrangers. Les progrès de la médecine thermale, le goût de plus en plus répandu des villégiatures furent promus par les nombreuses cures de Napoléon III et des siens. En effet, l'âge d'or du thermalisme français est grandement redevable à Napoléon III, qui à partir de 1856 fera onze saisons dans trois villes d'eaux françaises. Il structura de façon définitive les stations thermales, dont le succès ne se démentira plus. Avec ces progrès techniques s'opéra une évolution des mentalités face à la ville d'eaux qui prit racine au XVIII^e siècle.

9.2 Le thermalisme romantique

C'est porté par la vague du romantisme, ce mouvement de sensibilité et d'idées qui embrassa tant de domaines divers tels l'histoire, la politique, la réforme sociale, la philosophie, la littérature, la musique et les arts plastiques, que le thermalisme connut au XIX^e siècle, un engouement sans précédent. Le romantisme ne se développa certes pas de façon homogène à travers l'Europe, en raison d'abord des circonstances politiques et sociales que nous avons survolées précédemment, mais nous avons retrouvé à travers les villes d'eaux d'Europe du XVIII^e siècle des descriptions touchant aux thèmes relevant du romantisme.

Le thermalisme demeure un sujet clé dans cette période du XVIII^e siècle pour quiconque s'attache à l'histoire économique, politique ou encore qui s'intéresse à l'histoire des mentalités. Les historiens sont d'accord pour affirmer que, jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, le paysage resta généralement ignoré. En effet, les voyageurs et les baigneurs du XVII^e et jusqu'au XVIII^e siècle décrivaient généralement les montagnes avec horreur.

²⁴⁴ Dominique Jarrassé, *op. cit.*, p. 9.

L'homme de ces siècles n'y voyait que « désordre et répugnance²⁴⁵ ». Outre par leurs caractères austères et imposants, les montagnes étaient d'abord le fruit d'une mentalité collective. L'individu, englobé dans une société, entrevoyait le paysage par un système de représentations qui lui était fourni d'abord par la collectivité. Le merveilleux et les superstitions caractériseront ces paysages marginaux tout comme ils caractériseront le caractère magique des eaux minérales jusqu'au XIX^e siècle. Du merveilleux populaires, au merveilleux chrétien, à la superstition, en passant par la culture classique qui jouait de la mythologie, selon le milieu de culture, les éléments de la nature étaient empreints de merveilleux. Mers et océans étaient chargés de créatures marines, les bois et les montagnes étaient peuplés d'esprits maléfiques et de sorciers.

Un changement de mentalité sembla s'opérer dès le XVIII^e siècle. De plus en plus, la bourgeoisie européenne, à l'imitation des Anglais, se livra au « tourisme » investi par les nouveaux sentiments romantiques et préféra fréquenter des régions offrant des sites pittoresques, propices à l'exaltation du moi. Les villes d'eaux, particulièrement celles des montagnes, devinrent à partir de la fin du XVIII^e siècle des lieux propices au rapprochement de l'homme et de la nature ainsi qu'à la recherche du sublime et d'émotions. « Je serais d'ailleurs embarrassé de vous peindre l'étonnement, l'horreur & l'admiration dont j'ai été saisi à leur (les Pyrénées) approche²⁴⁶ ». Monsieur Bertin décrivait ainsi le sublime tel que décrit par Joseph Addison : « *an agreeable kind of horror* » et qui forma la base de la définition Edmond Burke au milieu du XVIII^e siècle²⁴⁷. « Le sublime est un principe systématiquement opposé au beau, principe dont la théorisation accompagne la naissance de l'esthétique²⁴⁸ ». Les témoignages de la recherche du sublime et du contact avec la nature se multiplièrent dans les sources traitant des villes d'eaux européennes au XVIII^e siècle. Ainsi, l'ascension des collines de la ville de Bath permettait d'offrir au regard la ville dans une perceptive frappant le regard :

²⁴⁵ Numa BROU, *Les montagnes au siècle des Lumières*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, seconde édition, 1991 (1^{ère} édition en 1966), p. 15.

²⁴⁶ « Lettre à M. le Comte de Parn , écrite des Pyrénées par M. Bertin », dans Laurent-Pierre BÉRENGER, *op. cit.*, p. 52.

²⁴⁷ Conférence de Claude REICHLER « Voyage et découverte de la haute montagne à la fin du XVIII^e siècle », sur le site, Centre de recherche sur la littérature des voyages, [En ligne],

http://www.crlv.org/swm/Page_accueil_swm1.php, (Page consulté le 24 mai 2008).

²⁴⁸ Définition de « sublime », dans *Le Petit Robert de la langue française*, [En ligne], <http://petitrobert.bvdep.com/frameset.asp?word=savoir>, (Page consultée le 7 avril 2008).

« *WHAT boundless Prospects from yon tow'ring Height
Of Hills, and Plains, and Valley, stricke the Sight!*²⁴⁹ ».

En France, ce mouvement préromantique fut engagé dès le XVIII^e siècle avec Ramond de Carbonnières (1755-1827) considéré comme l'un des premiers explorateurs de la haute montagne pyrénéenne. Il semble que nous pouvons observer un changement dans la perception du paysage qui laissa entrevoir les prémices du romantisme faisant ainsi des villes d'eaux un lieu privilégié du développement et de l'épanouissement des sentiments romantiques. À la fin du XVIII^e siècle et encore davantage à partir du XIX^e siècle, avec le renouveau du thermalisme, apparut un changement d'attitude par rapport à la nature qui inspirait jusqu'alors l'horreur ou, dans le meilleur des cas, l'indifférence. Le romantisme permettra alors une refonte des lieux créant une villégiature thermique et un nouveau rite social. Le tourisme préromantique sentimental aux voyages pittoresques « [...] vont imprégner la pratique thermique au point de favoriser en premier lieu l'éclosion des stations dans les régions montagneuses, même difficiles d'accès [...]»²⁵⁰. Il faut cependant mentionner que jusqu'au XIX^e siècle les témoignages d'horreur face à la nature côtoyèrent ceux de l'admiration pour le sublime. Cela démontre que dès le XVIII^e siècle, le changement collectif de la perception du paysage et la révolution du transport firent de la ville d'eaux un véritable lieu de villégiature. Il ne s'agit probablement pas d'une coïncidence si le siècle romantique correspond au siècle d'or du thermalisme. Le thermalisme se transforma avec l'arrivée de villégiateurs, souvent atteints de mélancolie ou de *spleen*, plus soucieux de sentiments que des amusements superficiels de leurs temps. La ville d'eaux devint alors une étape obligée des itinéraires sentimentaux ou préromantiques. L'on s'y rendait non plus pour la source elle-même ou pour le plaisir, mais pour son cadre propice aux émotions et aux sondages des âmes. La cure thermique, stratégie en soi, se doubla ainsi des bienfaits de l'air et graduellement de l'esthétisme des paysages permettant la valorisation du moi et des sentiments agissant sur l'âme.

Bien que la démocratisation du thermalisme se fit grâce à plusieurs facteurs, comme l'augmentation de l'efficacité des moyens de communication, et grâce à un contexte socio-économique favorable, il semble que la ville de Bath inspira dès le XVIII^e siècle ses villes sœurs du continent. La ville de Bath qui connut son âge d'or au Siècle des Lumières

²⁴⁹ Mary CHANDLER, *op. cit.*, p. 14.

²⁵⁰ Dominique Jarrassé, *op. cit.*, p. 12-13.

représentait sans contredit la ville thermale par excellence de l'époque. Son influence fut importante tant sur le continent au XVIII^e siècle que dans la mise en scène du nouveau thermalisme du XIX^e siècle. Les villes d'eaux devinrent donc au XVIII^e siècle le rendez-vous de l'Europe élégante. L'espace d'une saison, on venait y fuir son quotidien et y rechercher une sociabilité particulière ainsi que des divertissements et amusements culturels et ludiques. Malgré quelques divergences de faible importance, nous avons décelé, dans le thermalisme européen de l'époque, une certaine homogénéité des mœurs balnéaires. Les villes d'eaux du XVIII^e siècle devinrent des lieux de plaisir et de mode pour les gens bien portants. La qualité des divertissements et des amusements est à mettre en relation avec la clientèle de la ville d'eaux où chaque ville se vantait de recevoir une clientèle représentative des classes brillantes de toute l'Europe et parfois au-delà.

Il n'y eut donc aucune rupture dans l'histoire du thermalisme entre les XVIII^e et XIX^e siècles, mais bien une transition observable à travers les différents régimes politiques. Cependant, nous comprenons pourquoi les événements révolutionnaires sont généralement utilisés pour délimiter le cadre chronologique des recherches historiques sur le thermalisme. Rompant d'abord avec l'ancien régime et avec ses anciennes pratiques aristocratiques, c'est un nouveau thermalisme qui prit forme avec l'essor d'une société et de sa nouvelle mentalité marquée par le romantisme en plein développement. Cette nouvelle mentalité s'accompagnant également de changements techniques marqués par l'industrialisation et le capitalisme grandissant qui favorisèrent l'essor et la démocratisation du thermalisme du XIX^e siècle.

Conclusion

Par une approche comparative, nous avons étudié le thermalisme européen du XVIII^e siècle, valeur emblématique de la culture européenne de l'élite du Siècle des Lumières. En tentant d'isoler les grandes pratiques homogènes du thermalisme et de mettre en évidence ces divergences, nous avons découvert une cohésion au niveau des pratiques du traitement hydrologique ainsi qu'un thermalisme européen uni par l'ensemble de ses mœurs thermales. La ville de Bath se démarqua de ses rivales à plusieurs niveaux et représente le modèle par excellence de la ville d'eaux au XVIII^e siècle.

L'ancienneté des sources d'eaux suscitait un vif intérêt chez les auteurs du XVIII^e siècle. Cette ancienneté permit de faire l'apologie des sources d'eaux, sorte de publicité, tout en établissant une hiérarchie entre elles. L'ancienneté et les récits des découvertes des villes d'eaux qui circulaient au XVIII^e siècle contribuèrent à conforter l'imaginaire collectif et la croyance aux bienfaits miraculeux des sources d'eaux. La ville de Bath alla plus loin et utilisa la légende de sa fondation afin de faire remonter son prestige à l'Antiquité grecque. John Wood se servit du récit de la découverte de la ville afin de promouvoir l'édification d'une histoire nationale établissant la préséance des *Britons* sur les Romains. Nous avons ensuite constaté que la majorité des villes d'eaux qui se trouvaient généralement dans une situation géographique peu favorable au développement de l'activité thermique durent composer avec les difficultés de leur milieu. Encore une fois, Bath fut favorisée par sa situation géographique peu hostile et par sa proximité des grands centres. Malgré cet éloignement, les clients n'hésitaient pas à entreprendre de périlleux voyages afin de profiter d'un séjour dans l'une de ces villes. Par la suite nous avons démontré que le façonnement de l'espace de la ville d'eaux s'opéra par l'investissement de différents acteurs. Les stations qui connurent un plus grand rayonnement au Siècle des Lumières furent celles qui jouissaient d'une administration locale efficace. La ville de Bath, grâce au pouvoir indépendant de la Corporation, se développa à un rythme effréné alors que les villes plus modestes se développèrent selon le bon vouloir des acteurs de qui elles dépendaient. Bien que nous y retrouvons les ancêtres de grands hôtels, des casinos et des infrastructures du thermalisme du XIX^e siècle, le façonnement des villes d'eaux européennes faisait état d'une hétérogénéité persistante où la fonction utilitaire polyfonctionnelle était plus importante que l'idéologie. Seule la ville de Bath pouvait se targuer d'avoir un ensemble architectural cohérent qui

s'harmonisait parfaitement avec la principale activité économique de la ville tout en démontrant les nouvelles préoccupations urbaines de l'*Enlightenment*. De plus, son architecture palladienne, à laquelle contribua John Wood, participa à faire l'édification du passé antique accentuant ainsi son caractère mythique. Il semble ainsi qu'aucune autre ville d'eaux ne joua autant de son ancienneté et de la légende de sa fondation.

Nous avons ensuite perçu une homogénéité des pratiques thermales. Les stations thermales européennes du XVIII^e siècle utilisèrent, pour faire la promotion de leurs eaux, le discours unificateur qu'est celui du bienfait thérapeutique reconnu des eaux. En effet, les opposants à l'utilisation des eaux à des fins thérapeutiques ne firent pas long feu face aux nombreux récits de guérisons miraculeuses et à l'appui des plus grands médecins d'Europe. Nous avons montré qu'il y avait un rapport intime entre société, santé, maladie et médecine. Aussi, la médecine et la perception du corps furent-elles le reflet de la société dans laquelle ils évoluèrent, dominée par le système humoral. Comme ce système faisait figure d'autorité quasi absolue dans l'Europe occidentale, nous avons trouvé des pratiques thermales similaires grandement influencées par ces perceptions. Ainsi, à quelques variations près, les modalités de la thérapie par les eaux étaient similaires à travers les stations thermales européennes. Sur une base de traitements liés à l'usage de l'eau, la cure comportait à titre de complément l'exercice, les amusements et les divertissements. Bien sûr, tous les textes faisaient de la modération la règle d'or à ne pas déroger pour le bon succès de la cure. Pour sa part, la chimie permit de mettre au jour les composantes et les propriétés des eaux révélant une complexité jusqu'alors inaccessible. Les médecins purent ainsi prescrire les eaux de façon adéquate et précise. La discipline contribua alors au bon développement du thermalisme, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Le séjour dans une ville d'eaux étant divisé entre traitements et divertissements, les modalités de la cure s'effacèrent rapidement derrière la recherche du plaisir. Ceux-ci, prescrits à titre de complément du traitement, révélèrent une homogénéité des mœurs thermales. À quelques différences près, les amusements demeuraient similaires à travers les villes d'eaux européennes. C'est au niveau de l'encadrement des mondanités que la ville de Bath se démarqua. Le maître de cérémonie Beau Nash contribua au développement de la vie sociale en créant un véritable théâtre de société et en instituant un « code de conduite » à respecter lors d'un séjour à Bath. Il apprit aux classes sociales à se fréquenter dans le respect du rang et de la naissance. Il est dorénavant évident que la ville de Bath représentait le

modèle par excellence de la ville thermale au XVIII^e siècle et qu'elle inspira ses villes sœurs du continent. Ensuite, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, nous avons observé que les villes d'eaux devinrent des lieux propices à l'étude du monde et de la société. Grâce à son caractère cosmopolite et à sa clientèle diversifiée, la ville d'eaux prit une valeur didactique permettant d'apprendre à vivre dans la plus brillante société d'Europe. Elle devint également un lieu propice à la description ethnologique. Comme nous l'avons vu, bien qu'il fût éprouvé par une fin de siècle mouvementée, le thermalisme européen ne prit pas fin avec les événements révolutionnaires. Il fallut ainsi passer par des révolutions politiques pour que puissent se mettre en place les conditions, surtout économiques, nécessaires à la révolution thermale. C'est donc dans un climat politiquement bouillonnant, mais également poussé par la vague romantique que le thermalisme entra dans ce nouveau XIX^e siècle. Accompagnées par un changement de mentalité face aux paysages, les villes d'eaux se transformèrent avec l'arrivée de villégiateurs, souvent atteints de mélancolie ou de *spleen*, plus soucieux de sentiments que des amusements superficiels de leurs temps. La ville d'eaux devint alors une étape obligée des itinéraires sentimentaux préromantiques.

Le siècle d'or du thermalisme a généralement été bien étudié en France. Il perdure toutefois un silence sur le thermalisme du XIX^e siècle ailleurs en Europe. Bien qu'il soit complexe d'étudier l'histoire du thermalisme à travers les différents pays dans une période donnée, nous croyons qu'une étude sur le thermalisme européen du XIX^e siècle permettrait de démontrer si la démocratisation du thermalisme s'opéra de façon homogène à travers l'Europe. Alors, pourquoi ne pas tenter l'aventure de cette étude comparative?

Sources

Baden :

MERVEILLEUX, David-François de. *Amusemens des bains de Bade en Suisse, de Schintznach et de Pfeffers*. Londres, chez Samuel Harding, 1739. [Eighteenth Century Collections Online].

ALTMANN, Johann Georg. *État et les délices de la Suisse, ou Description helvétique historique et géographique*. Basle, Emanuel Tourneisen, 1764, Volume 3. [Google books].

Bath :

Auteur inconnu. *The New Bath Guide*. Printed by R. Cruthwell for W. Taylor, 1789. [Google books].

BONGOUT, Robert. *The journey of dr. Robert Bongout, and his lady to Bath*. London, J. Dodsley, 1778. [Google books].

CHANDLER, Mary. *The Description of Bath: A Poem [...] with Several Other Poems*. London, Henry Leake, 1767. [Google books].

Auteur inconnu. « Some Account of the Baths and of the Nature of the Mineral Waters at the city of Bath, in England ». dans *The New-York Magazine; Or, Literary Repository*, No. 99, New York, Published by s.n., 1795, p.735 à 737. [Google books].

LASSANDRELLO, Robert. *The diseases of Bath : A satire*. London, Printed for J. Roberts, at the Oxford-Arms in Warlock-Lane, 1737. History of Bath, [En ligne], <http://condor.depaul.edu/~cchaden/bath/DiseasesofBath1737.htm>].

QUINTON, John. *A treatise of warm bath water, and of cures made lately at Bath in Somersetshire [...]*. Oxford, (inconnu), 1733-34. 2 volumes. [Eighteenth Century Collections Online].

WOOD, John. *A Description of Bath [...]*. London, Printed for W. Bathoe, and T. Lownds, vol. 2, 1765. [Google books].

France :

BANC, Jean. *La Merveille des eaux naturelles, sources et fontaines médicinales les plus célèbres de la France*, Paris, Sevestre, 1606. F.5007.[Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble, fond ancien]

BÉRENGER, Laurent-Pierre. *Recueil amusant de voyages (publié par Bérenger et autres)*. Paris, Nyon, 1783, 9 volumes. E.20878.[Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble, fond ancien]

CARBONNIÈRES, Raymond de. *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*. Paris, Belin, 1789. L.3663. [Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble, fond ancien]

CARRÈRE, Joseph Bart. François. *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier, Avec une Notice de toutes les EAUX MINÉRALES de ce royaume, et un Tableau des différens degrés de température de celles qui sont Thermales*. Paris, Rémont, 1785. D.709. [Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble, fond ancien]

COTTE, P. « Mémoire sur une nouvelle Eau minérale sulfureuse, découverte dans la vallée de Montmorenci près Paris, en 1766. Par le P. COTTE, Prêtre de l'Oratoire, Correspondant de l'Académie. » Dans *Mémoires de mathématique et de physique, présentés à l'Académie royale des sciences par divers sçavans, et lus dans ses assemblées*. Paris, Imprimerie Royale, 1774, Volume 6. [Gallica].

DE L'ACADÉMIE DES SCIECNES. *Histoire de l'Académie royale des sciences*. Paris, De l'imprimerie Royale, 1748 :« Examen des eaux minérales du Mont D'Or », par M. Le Monnier Médecin, p. 157-169. [Google books].

DIDEROT, Denis. *Œuvres complètes*. Paris, le Club français du livre, 1972, 14 volumes.84/4 DIDE. [Bibliothèque universitaire Droit-Lettres de Grenoble].

DUSAULX, Jean. *Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées*. Paris, Imprimerie de Didot jeune, 1796. [Gallica].

FAVART, Charles Simon. *Mémoires et Correspondance littéraires, dramatiques & anecdotique*. Paris, L. Collin, Libraire, rue Gît-le-Cœur, 1808, 4 volumes. E.19453.[Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble, fond ancien].

LE GRAND D'AUSSY, J. B. *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse auvergne aujourd'hui dept du Puy-de-dôme et du Cantal et partie de celui de la haute loire*. Paris, Imp. des sciences et arts, an III, 3 volumes. E.17217. [Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble, fond ancien].

LE MONNIER, M..« Examen des eaux minérales du Mont D'Or », dans *Histoire de l'Académie royale des sciences*. Paris, De l'imprimerie Royale, 1748, p. 157-169. [Google books].

MONNET, Antoine-Grimoald. *Les bains du Mont-Dore en 1786, voyage en Auvergne de Monnet, inspecteur général des mines, publié et annoté par Henry Mosnier*. Clermont-Ferrand, Ribou-Collay, 1887. [Gallica].

Ouvr. Coll. *Analyse chimique de l'eau sulfureuse d'Enghien: pour servir à l'histoire des eaux sulfureuses en général*. Paris, chez Cuchet, 1788, 385 p. [Google books].

PICQUET, Jean Pierre. *Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles, dirigé principalement vers les vallées du Bigorre et d'Aragon, suivi de quelques vérités sur les eaux minérales qu'elles renferment, et les moyens de perfectionner l'économie pastorale*. Paris : E. Babeuf, 1828, 2e édition, 1ère en 1789. [Gallica].

Spa:

Auteur inconnu. *A tour to Spa, through the Austrian Netherlands, and French Flanders; and from Spa to Dusseldorff, up the Rhine [...]*. London, old by Richardson and Urquhart; Almon; Byfield; Wilkie; Bingley [et 6 autres], 1774. [Eighteenth Century Collections Online].

Auteur inconnu. « La nymphe de Spa ». Dans *Correspondance secrete, politique & littéraire, ou mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés & de la littérature en France [...]*.Londres, chez John Adamson, 1788, Vol.12, p. 149 à 155. [Eighteenth Century Collections Online].

Auteur inconnu. *Nouveau tableau de Spa: manuel indispensable à ceux qui fréquentent ce lieu funeste & à tout homme qui veut connoître les moeurs de ce siècle*. Publié par s.n., 1785. [Google books].

LAUNAI, Chevalier de. « Le tableau de Spa pendant la saison des eaux ». Dans *Correspondance secrete, politique & littéraire, ou mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés & de la littérature en France [...]*.Londres, chez John Adamson, 1788, Vol.14, p. 322 à 330. [Eighteenth Century Collections Online].

LIMBOURG, Jean-Philippe de. *New amusements of the German Spa. Written in French, in the year 1763*. London, printed for L. Davis and C. Reymers; W. Owen; W. Sandby; and R. Baldwin, 1764, 2 vol. [Eighteenth Century Collections Online].

POLLNITZ, Karl Ludwig Freiherr von. *Amusemens des eaux de Spa*. Amsterdam, chez Pierre Mortier, 1734, 3 vol. [Google books].

SANDBERG, Joseph Hubert. *Essai sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa*. Liege & Spa, Imprimerie de Bollen, fils, 1780. [Google books].

TOWNLY, Charles. *Memoirs of Charles Townly*. Written by himself. In three volumes. [...].Dublin, printed by George Grierson, 1789, deuxième édition (première édition date inconnu), 1789, vol. 3. [Eighteenth Century Collections Online].

Thermes allemands:

MERVEILLEUX, David-François. *Amusemens des eaux de Schwalbach des bains de Wisbaden et des Schlangenbad avec deux relations curieuses l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre de la Tartarie indépendante*. Liège, chez Everard Kintel, 1738. [Google books].

Thermes italiens:

Auteur inconnu. *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie*. Paris, chez Lacombe, M DCC LXXV, Volume 2. [Google books].

ALBRECHT PATJE, Christian Ludwig. *Abrégé historique et politique de l'Italie*, Yverdon, 1781. [Google books].

NOTT, John. *A Chemical Dissertation on the Thermal Waters of Pisa*. London, Published by printed for J. Walter, 1793. [Google books].

TARGIONI TOZZETTI, Giovanni. *Voyage minéralogique, philosophique, et historique, en Toscane*. Paris, Lavilette, 1792, Vol. 1. [Google books].

THOUVENEL, Pierre. *Traité sur le climat d'Italie, considéré sous ses rapports physiques, météorologiques et médicaux*. Vérone, publié par Guiliari, 1798, Tome 3. [Google books].

Dictionnaires :

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Le dictionnaire de l'Académie françoise, dédié au Roy*. Paris, Vve J. B. Coignard et J. B. Coignard, 1694, 3 volumes. [Gallica]

ALEMBERT, Jean le Rond d' et DIDEROT, Denis. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Neufchâtel, chez Samuel Faulche, 1765. [Gallica].

BUCHOZ, Pierre-Joseph. *Dictionnaire minéralogique et hydrologique de la France: pour servir de suite au dictionnaire des plantes, arbres & arbustes de la France, & au dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, & compléter l'histoire des productions naturelles & économiques du royaume*. Paris, J.P. Costard, 1772, 2 Volumes. [Google books].

FURETIÈRE, Antoine. *Dictionnaire universel : contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*. La Haye, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690. [Gallica].

VALMONT DE BOMARECQUES, Jacques Christophe. *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, volume 2. Paris, Chez Didot, le Jeune, Musier, Fils, De Hansy, Pont-au-Change et Panckoucke, 1764. [GOOGLE BOOKS].

Sources traitant de la chimie des eaux :

CHOMEL, Jacques-François. « Traité des eaux minérales », commenté dans *De Institut de France, Journal des savants*. Paris, Chez Chaubert, 1739, p. 301 à 331[Google books].

DUCROTAY DE BLAINVILLE, Henri Marie. *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, premier volume. Paris, Chez Le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille, Barrois, l'Aîné, Libraire, 1777. [Google books].

MONRO, Donald. *A treatise on mineral waters*. London, D. Wilson and G. Nicol, and T. Durham, 1770, 2 volumes. [Eighteenth Century Collections Online].

Sources traitant de la médecine :

TISSOT, Samuel Auguste André David. *Collection des ouvrages de médecine de M. Tisso*. Paris, P. Fr. Didot le Jeune, 1771, volume 5. [Google books].

GRASSET François, TISSOT Samuel Auguste André David. *De la santé des gens de lettres*. Publié chez François Grasset & Compagnie, Lausanne, 1784. [Google Books].

DE GINGINS Wolfgang-Charles, GRASSET François, PAPILLON, PIDOU François, TISSOT Samuel Auguste André David, ZIMMERLI. Jean *Avis au peuple sur sa santé*. Lausanne, Aux dépens de François Grasset, 1761. [Google books].

Sources générales :

MONTAIGNE, Michel de. *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1962. 84/2 MONT JOU. [La bibliothèque universitaire Droit-Lettres de Grenoble].

STERNE, Laurence. *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie*. Paris, Aubier Montaigne, 1934. 82/4 STER SEN. [La bibliothèque universitaire Droit-Lettres de Grenoble].

Bibliographie

Monographies :

BAECQUE, Antoine de et MÉLONIO, François. *Lumières et liberté, Les dix-huitième et dix-neuvième siècle, Histoire culturelle de la France*. Tome 3, Paris, Éditions du Seuil, 2^e édition (Première en 1998), 2005, 496 p.

BARBEAU, Alfred. *Une ville d'eau anglaise au XVIII^e siècle : la société élégante et littéraire à Bath sous la reine Anne et sous les Georges*. (Thèse présentée à la faculté des lettres de l'Université de Paris) Paris, A. Picard, 1904, 398 p.

BERTRAND Gilles (Dir), *La culture du voyage, Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*. Paris ; Budapest ; Torino, l'Harmattan, 2004, 296 p.

BERTRAND, Gilles et TADDEI, Ilaria (coord.). *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne. Il destino dei rituali « faire corps » nello spazio urbano, Italia-Francia-Germania*. Rome, Ecole Française de Rome, 2008, 550 p. Coll. Ecole Française de Rome n°404. (BU 909/1 DEST)

BOISSEUIL, Didier. *Le thermalisme en Toscane à la fin du Moyen âge: les bains siennois de la fin du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle*. Rome, Ecole française de Rome, 2002, 533 p.

BOYER, Marc. *Le thermalisme dans le grand sud-est de la France*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2005, 420 p.

BOYER, Marc. *L'invention de la Côte d'Azur, l'hiver dans le Midi*, Éditions de l'Aube, 2002, 380 p.

BROC, Numa. *Les montagnes au siècle des Lumières*. Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, seconde édition, 1991 (1^{ère} édition en 1966), 300p.

CORBIN, Alain. (Dir. avec Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello). *Histoire du corps*. Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », Paris, 2005, 3 vol., 2005-2006.

CORBIN, Alain. *L'avènement des loisirs, 1850-1960*. Paris, Aubier, 1995, 471p.

CORBIN, Alain. *L'homme dans le paysage, entretien avec Jean Lebrun*. Paris, Les éditions Textuel, 2001, 190 p.

CORBIN, Alain. *Le Territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris, Aubier, collection historique, 1988, 407p.

COSSIC-PÉRICARPIN, Annick. *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, 202 p.

DUHOT, Émile et FONTAN, Michel. *Le thermalisme*, coll. « Que sais-je? », n° 229. Paris, Presse Universitaire de France, 126p.

ESPAGNE, Michel et WERNER Michael. *Les relations interculturelles dans l'espace Franco-Allemand (XVIII^e XIX^e siècles)*. Paris, Ed. Recherche sur les Civilisations, 1988, 476 p.

GERBOD, Paul. *Loisirs et Santé, Les thermalismes en Europe des origines à nos jours*. Paris, Honoré Champion, 2004. 157p.

GRENIER, Albert. *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, 4e partie, les Monuments des eaux. 1. Aqueducs, thermes. 2. Villes d'eau et sanctuaires de l'eau. Paris, A. et J. Picard et Cie, 1960. 2 vol., 985p.

GRENIER, Lise. *Villes d'eaux en France*, Paris, Institut français d'architecture, 1984, 397p.

GUITARD, Eugène-Humbert, *Le prestigieux passé des eaux minérales : histoire du thermalisme et de l'hydrologie des origines à 1950*. Paris, Société d'histoire de la pharmacie, 1951, 324p.

ENGERAND, Fernand. *Les amusements des villes d'eaux à travers les âges*. Paris, Plon, 1936, 238p.

JARRASSÉ, Dominique. *Les thermes romantiques: bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*. Clermont-Ferrand, Presses Univ Blaise Pascal, 1992, 295 p. Google books

JEAN, André. *Villes d'eaux et thermalisme*. Paris, Hachette, 1962, 64p.

LAMOINE, Georges. *La vie littéraire de Bath et de Bristol : 1750-1800*. Lille, Atelier Reproduction des thèses, Université Lille III, 1978. - 2 vol. 937 p.

MIDALI, Amandine. *Thermalisme et culte de l'eau dans les stations thermales et minérales des pays Arverne et Biturgie à l'époque romaine*. Mémoire de maîtrise sous la dir. De Claire Prévotat, Grenoble Université Pierre Mendès France, 1993, 164 f.

NIGAY, Gilbert. « Palaces et villes d'Eaux dans l'œuvre de Valery Larbaud », extr. De *Valery Larbaud et la littérature de son temps*, Paris, C. Klincksieck, 1978, p. 228-233.

Ouv. Coll. *Villes d'eaux, histoire du thermalisme*. (Acte du 117^e congrès national des sociétés savantes, Clermont-Ferrand, octobre 1992). Paris, Éditions du CTHS, 1994, 533p.

PAGOTTO, Nicole. *Le thermalisme à Aix-les-Bains au XIX siècle : 1783-1914*. Chambéry : Centre universitaire de Savoie, Institut d'études savoisiennes ; Chambéry: Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, 1975, 118 p.

PASQUALINI, Patrice. *Le thermalisme en Savoie de 1800 à 1914*. Mémoire de maîtrise sous la direction d'André Palluel-Guillard, oct. 1986.

PELLETIER, André, dir.. *La médecine en Gaule : villes d'eaux, sanctuaire des eaux.* Paris, Picard, 1985, 268p.

PENEZ, Jérôme. *Histoire Du Thermalisme En France Au XIX^e Siècle*, Paris, Économica, 2004, 334 p.

PINOL, Jean-Luc (dir.). *Histoire de l'Europe urbaine.* 2 Volume, vol. 1, *De l'Antiquité au XVIII^e siècle : genèse des villes européennes.* Vol. 2, *De l'Ancien Régime à nos jours : expansion et limite d'un modèle.* Paris, Éditions du Seuil, 2003.

SWEET, Rosemary. *The English town : 1680-1840 : government, society and culture.* New York, Longman, cop. 1999, 287 p.

VIGARELLO, Georges. *Le propre et le sale, l'hygiène du corps depuis le Moyen Age.* Paris, Seuil, 1985, 285 p.

VIGARELLO, Georges. *Le sain et le malsain, Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge.* Paris, Éditions du Seuil, Collection L'Univers historique, 1993, 399p.

WALLON, Armand, *La Vie quotidienne dans les villes d'eaux: 1850-1914*, Paris, Hachette, Presses du Palais Royal, 1981, 349 p.

Monographie sur le voyage :

BABEAU, Albert. *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot et cie, 1885, 433 p.

Dir. LINON-CHIPON, Sophie et VAJ, Daniela. *Relation savantes, Voyages et discours scientifiques.* Paris, Presse de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 349 p.

GUYOT, Alain. MASSOL, Chantal. *Voyager en France au temps du romantisme.* Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2003, 399 p.

Ouv. coll. *Le voyage à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, 84p.

GOULEMOT, Jean M., LIDSKY, Paul, MASSEAU, Didier. *Le voyage en France : anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Âge à la fin de l'Empire.* Paris, R. Laffont, 1995, vol. 1, 1148p.

Histoire de la médecine et de la santé :

Dir. CORBIN Alain, COURTINE, Jean-Jacques, VIGARELLO Georges, *Histoire du corps, Volume 1 De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, 573 p.

FAURE, Olivier. *Histoire sociale de la médecine.* Paris, Anthropos, 1994, 272 p.

LEBRUN, François. *Se soigner autrefois: médecins, saints et sorciers aux XVIIe et XVIIIe siècles* (2^e édition, 1^{ière} en 1983). Paris, Éd. du Seuil, 1995, 202 p.

Ouvr. Coll. *Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome II, De la Renaissance aux lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 376 p.

Ouvr. Coll. *Maladie et maladies: histoire et conceptualisation*, Genève, Droz, 1992, 473 p.

SENDRAIL, Marcel. *Histoire culturelle de la maladie*. Toulouse, Éditions Privat, 1980, 445 p.

SOURNIA, Jean-Charles. *Mythologies de la médecine moderne : essai sur le corps et la raison*. Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 220 p.

TUBIANA, Maurice. *Histoire de la pensée médicale: les chemins d'Esculape*. Paris, Flammarion, 1995, 714 p.

Périodiques :

GUERRAND, Roger-Henri, « L'âge d'or des villes d'eaux », dans *L'Histoire*, n° 123, juin 1989, p.92-100.

SOURNIA, Jean-Charles. « L'homme et la maladie », dans *L'Histoire*, n° 74, janvier 1985, p. 133.

Sites Internet :

Encyclopédie Microsoft Encarta, « Hot spring », [En ligne], [http://encarta.msn.com/encyclopedia_761563895/Spring_\(water\).html#p1](http://encarta.msn.com/encyclopedia_761563895/Spring_(water).html#p1), Page consulté le 15 juin 2009).

Via libri, Resources for Bibliophiles, « Systematische Beschreibung aller Gesundbrunnen und Bader der bekannten Lander vorzuglich Deutschlands, sowohl nach ihrer physisch-chemischen Beschaffenheit als auch ihrem medicinischen Gebrauch. Fur Aerzte und jeden, der eine Uebersich », [En ligne], http://www.vialibri.net/item_pg/4333351-1798-fuchs-georg-friedrich-christian-systematische-beschreibung-aller-gesundbrunnen-und-bader.htm, (Page consultée le 15 juin 2009).

Table des illustrations

Bladud représenté en Abaris par William Hoare	18
Statue de Bladud dans le King's Bath à Bath.....	19
Vue du sud-ouest de Bath en 1787.....	23
La ville de Bath en 1727	35
La ville de Bath en 1810	36
Le Waux-Hall au tournant au XVIII ^e siècle.....	39
La ville de Spa en 1780.....	40
La fontaine du Pouhon à la fin du XVIII ^e siècle.....	41
Carte postale des bains de Montecatini, début XIX ^e siècle.....	44
La statue de Beau Nash dans la Pump Room 1761 par Prince Hoare.....	85
<i>Gouty gournamnd at dinner</i>	99

Table des cartes

Carte des stations thermales étudiées	11
---	----

Table des tableaux

Une journée type à Bath au XVIII ^e siècle	64
Une journée type à Spa au XVIII ^e siècle.....	65
Règlements de Bath.....	83

Table des matières

Remerciements.....	3
Introduction.....	6
PARTIE 1 L’EAU MINÉRALE ET SON ESPACE	12
Chapitre 1 – Le mythe de la ville d’eaux.....	12
1.1 La hiérarchie de l’ancienneté	12
1.2 Le rôle des récits légendaires dans la fondation du mythe.....	17
Chapitre 2 – Géographie des villes d’eaux.....	22
2.1 La description géographique	22
2.2 Des lieux de pérégrination éloignés	26
Chapitre 3 – Le façonnement d’un espace.....	31
3.1 Les acteurs du façonnement	31
3.2 Architecture et urbanisme : Bath une ville d’exception.....	34
3.3 Un manque de cohérence	38
PARTIE 2 LA SCIENCE HYDROLOGIQUE AU XVIII^E SIÈCLE.....	47
Chapitre 4 – La santé au Siècle des Lumières.....	47
4.1 Le corps humain du XVIII ^e siècle	47
4.2 La maladie au Siècle des Lumières	49
4.3 Entre médecine populaire et médecine officielle	51
Chapitre 5 – L’affirmation de la médecine thermale.....	57
5.1 Prendre les eaux dans l’Europe du XVIII ^e siècle	57
5.2 « La science hydrologique » du XVIII ^e siècle.....	60
Chapitre 6 – L’étude des eaux	69
6.1 L’analyse des eaux minérales.....	69
6.2 La classification d’une richesse naturelle.....	73
6.3 Les sources chaudes et les sources de leur chaleur	75
PARTIE 3 VILLES DE MONDANITÉS	79
Chapitre 7 – Bath ville modèle	79
7.1 Le développement d’une cité palladienne	79
7.2 La mise en scène de Beau Nash	82
7.3 L’influence de la ville de Bath sur le continent	85
Chapitre 8 – L’homogénéité des mœurs balnéaires.....	89

8.1 La clientèle : entre cosmopolitisme et hétérogénéité	89
8.2 S’amuser et se divertir à la ville d’eaux	93
8.3 Modes et diversité culturelle	100
Chapitre 9 – Vers un nouveau thermalisme.....	104
9.1 Le contexte historique européen de la fin du XVIII ^e siècle.....	104
9.2 Le thermalisme romantique.....	106
Conclusion	110
Sources	113
Bibliographie.....	118
Table des illustrations	122
Table des cartes.....	123
Table des tableaux.....	124
Table des matières.....	125

Résumé

Le thermalisme du Siècle des Lumières représente une valeur emblématique de la culture européenne de l'élite au XVIII^e siècle et il demeure un sujet clé de la discipline historique à quiconque s'attache à l'histoire économique, politique ou encore à l'histoire de la médecine et à l'histoire des mentalités. Cette recherche, inscrite au cœur d'une historiographie aujourd'hui vétuste et parcellaire, tente par une approche comparative d'isoler les grandes pratiques homogènes du thermalisme et de mettre en évidence ses divergences. L'auteur s'attarde d'abord à l'image des villes d'eaux européennes. Une image forgée par un imaginaire commun grandement influencé par le récit souvent légendaire de leur fondation et par le façonnement de son espace physique c'est-à-dire par son architecture et son urbanisme. Ces villes sont également des lieux unis par les bienfaits thérapeutiques reconnus de leurs eaux et demeurent des hauts lieux de la médecine du XVIII^e siècle propice au développement d'un discours scientifique. L'auteur s'intéresse ensuite à ces micros sociétés qui se forment l'espace d'une saison, où s'exercent les mondanités et une forme de sociabilité particulière affirmant ainsi cette spécificité propre aux villes d'eaux européennes du XVIII^e siècle tenant à une ambivalence d'un lieu de cure et d'un lieu propice à l'oisiveté et aux plaisirs. L'auteur s'attarde finalement à étudier l'entrée du thermalisme dans le nouveau siècle. C'est poussé par un climat politiquement bouillonnant qui permettra la mise en place des conditions, surtout économiques, nécessaires à la révolution thermale, mais également par la vague romantique, que s'épanouira le siècle d'or du thermalisme.

Mots-clés : Histoire, Thermalisme, Europe, XVIII^e siècle, Urbanisme, Santé, Médecine, Sociabilité, Corps, Lumières

Photo de couverture :

S.H. GRIMM, « *The King's Bath, Bath in 1788* », *Européana*, [En ligne], <http://www.europeana.eu/portal/full-doc.html?query=bath&qf=TYPE:IMAGE&tab=image&start=332&startPage=325&uri=http://www.europeana.eu/resolve/record/90700/C21A2E0B36450BEF75C8838ABD1A171B9F84A0D3&view=table&pageId=bd>.